LA TABLE RONDE

NOVEMBRE 1949

SOMMAIRE

MARCEL PROUST :
Lettres à Paul Morand 1651

FRANÇOIS MAURIAC :
Défense d'Anatole et de quelques autres 1663

NINO FRANK :
Souvenirs sur James Joyce 1671

THIERRY MAULNIER :
Le droit d'avoir tort 1694

MARCEL JOUHANDEAU :
Un monde 1704

ELISABETH MYERS :
Mrs. Christopher (III) 1733

CHRONIQUES

LECTURES

ROGER NIMIER :
Journées de Lectures 1768

CLAUDE ELSEN :
Du journalisme intime 1772

GILBERT SIGAUX :
Chaque porte mène à la mort 1777

ANDRÉ FRAIGNEAU :
Les deux France 1782

FRANCIS DUMONT :
La Thébaïde, ou les frères ennemis 1785

ALBERT-MARIE SCHMIDT :
Rimbaldisme, Gnosticisme, Hermétisme 1788

SPECTACLES

HENRI HELL :
Richard Strauss 1797

MICHEL BRASPART :
Séries noires 1800

MARINA SCRIABINE :
Les ballets de Monte-Carlo 1803

PROMENADES

JACQUES TOURNIER :
Le beau Danube est toujours bleu 1806

★

FRANÇOIS NICARD :
Les lignes du mois 1812

★

E. M. CIORAN :
Petites réflexions pour personnes fatiguées 1818

LETTRES DE MARCEL PROUST A PAUL MORAND 1916-1917

août 1916.

Cher ami,

Je suis chez Larue mourant — pas Larue ne craignez rien, (d'autant plus que je crois qu'il est mort) avec Jacques Bardac. Salle peu nombreuse, mais on aperçoit Saint-Saëns et un peu plus loin Tristan Bernard qui s'est rapproché pour me dire que vous étiez délicieux et est allé dans le fond rejoindre ses amis. Je vous ai fait téléphoner beaucoup de fois, je n'ose pas venir chez Viel puisque vous êtes avec une dame. D'ailleurs je n'ai pas dormi depuis plusieurs jours et suis brisé. J'aime mieux à cause de cela que vous ne veniez pas demain mais si vous étiez entré me demander ce soir, que ce serait gentil ! Si vous restez tard chez Viel je pourrais aller vous dire bonsoir. Merci de la dédicace de *Swann* dont vous aurez l'échange.

Marcel PROUST.

septembre 1916.

Cher ami,

Je suis bien en retard pour vous remercier. Vous avez été si gentil l'autre soir de vouloir me faire connaître la personne qu'on me disait hier encore la plus belle et la plus intelligente de toutes. Est-ce vrai? Je n'en sais rien. Les personnes

déçoivent tant que je suis plus curieux des fleurs, de bien des choses qu'on ne voit pas de sa chambre. Mais quand les personnes ne déçoivent pas rien n'est si merveilleux. Et je m'ennuyais tellement pendant ce temps-là ! Ce soir je me suis encore levé, mais n'ai pas pu vous téléphoner assez tôt, et j'ai été chez Mme de la Béraudière. Mais je vous téléphonerai prochainement. Je vous enverrai en attendant un exemplaire de l'ouvrage que vous avez eu la pensée pleine d'impertinence et de profondeur de me dédier (1). Au fond vous aviez parfaitement raison. Je traduirais cela ainsi (je suis assez mauvais traducteur) : « Voici le livre que j'(moi, Paul Morand) aurais écrit si je n'avais pas eu mon temps beaucoup plus utilement, plus élégamment et plus noblement occupé. Mais j'ai laissé ce malade se mettre de l'encre aux doigts, ce qui est fort vilain et m'eût déplu pour moi-même, à transcrire ce que je pense sur beaucoup de choses. Il s'est en somme acquitté de sa tâche servile avec fidélité, car je retrouve mes idées là-dedans, je reconnais le volume pour mien, et pour témoigner de ma parfaite satisfaction de scribe, je lui ferai don d'un exemplaire. » Tel est le langage que vous auriez pu tenir. Il eut été empreint de ce qu'on appelait à l'époque où j'étais au collège du « dandysme ». Vous ai-je dit que Tristan Bernard m'avait parlé de vous avec émerveillement (je ne sais même pas comment il savait que je vous connais et précisément j'étais en train de vous écrire). Et pour me parler de vous il clignait des yeux d'éléphant dans une figure qui trouve le moyen d'allier le style des Archers de Darius au caractère des bourgeois de Labiche. — Cher ami vous savez que je souffre beaucoup des yeux et à cause de cela ne réponds pas aux lettres les plus importantes. Aussi quelle folie de vous avoir écrit six pages, et à vous l'homme qui peut le moins apprécier la « politesse », en étant si entièrement dépourvu (2). Mais la gentillesse vaut mieux que la politesse. Et j'ai rêvé

(1) J'avais, par jeu, dédicacé à Proust son propre livre.
(2) Ceci est très Montesqiou.

un peu autour de cette dame si belle (l'est-elle vraiment?) si intelligente (l'est-elle vraiment?) dont vous n'avez pas voulu garder égoïstement pour vous seul ce soir-là la magie fascinatrice. Celui qui par mortification n'a pas intercepté le rayon et est resté auprès d'un raseur que le démon de la Perversité sans doute lui avait fait inviter, vous remercie et salue.

Marcel PROUST.

Fin 1916.

Nuit de vendredi à samedi.

Cher ami,

Nos lettres se sont croisées. Vous avez reçu la mienne ce matin je pense. Et moi je n'ai eu votre télégramme que tout à l'heure parce qu'on n'entre jamais chez moi pendant mes crises, avant que je sonne. Je vous réponds immédiatement mais ce mot ne pourra partir que demain matin à la première heure, parce que ce soir il est trop tard ; d'ailleurs vous me disiez de répondre le matin, mais votre pneumatique n'est arrivé que l'après-midi. (Et je ne l'ai eu que tard dans la soirée.)

Ma réponse est d'abord, hélas, un refus pour le dîner. Toujours incertain de ma santé et surtout en ce moment, je ne suis pas en état d'accepter d'avance une invitation à dîner. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je me lèverai probablement demain samedi ou après-demain dimanche. Si je me lève demain samedi je vous ferai dire que sûrement je ne pourrai pas me lever dimanche. Si je ne me lève pas demain samedi (ce qui ne veut pas dire que je serai bien dimanche), si je suis en état de me lever dimanche, je ferai à tout hasard téléphoner à un des trois chasseurs de Larue que je connais, Louis, Paul ou Alfred, car je ne connais pas le quatrième nouveau, pour demander si vous me permettez de venir vous dire bonsoir *après* le dîner. Comme c'est très incertain ne combinez rien à cause de moi, et surtout ne choisissez pas à

cause de moi Larue que je ne préfère aucunement à un autre endroit. Vous avez bien compris que ma lettre avait trait à une autre princesse, comme eut dit M. de La Fayette. Car la princesse Murat (1) je la connais et l'admire et ne vous aurais pas demandé : « Est-elle si intelligente que cela? » mes faibles lumières m'ayant permis, si peu que je l'aie rencontrée, de répondre par une ardente affirmative. Mais je ne pense pas que ce soient là les « personnes étranges » (2) dont vous aviez parlé l'autre soir devant Antoine, (3) car celle-là, bien que parfois enturbannée comme une sultane, mais de Favart, et reine au Caucase, est du plus parfait esprit français. Et moi maintenant, que dois-je faire de gentil? « Quand vous commanderez vous serez obéi. »

Votre dévoué.

Marcel PROUST.

Fin 1916.

Cher ami,

J'ai une crise épouvantable et commence seulement à me calmer, au moins provisoirement. Même me lever pour aller jusqu'à ma porte serait matériellement impossible. Votre lettre me donne plus vivement encore, au milieu de ma souffrance, la nostalgie des bonnes heures qui vont revenir, j'espère, et qui seront meilleures si vous y êtes associé. Je vous ferai téléphoner comme on dit incessamment. Votre lettre vient de l'hôtel Ritz. Ce fut là que je donnai (comme Me de Beauséant) ma dernière fête il y a sept ou huit ans. Je me souviens que Guiche avait eu la gentillesse de s'occuper des vins et d'aller dans la cuisine. L'hôtel fut si parfait pour moi que c'est là (si la direction est restée la même) que j'aimerais le mieux un jour dîner et peut-être même, si je lâche mon appartement, irai-je y habiter tout à fait. Cher ami, je suis

(1) Princesse Lucien Murat, aujourd'hui comtesse Charles de Chambrun.
(2) La princesse Prospigliosi et Mme Yvonne Sabini.
(3) Antoine Bibesco.

tout de même un peu trop fatigué pour écrire et vous envoie toute ma reconnaissance.

Marcel PROUST.

1er janvier 1917.

Merci de souhaiter que l'année me soit « douce et favorable ». Heureux ceux qui accomplissent leurs souhaits rien qu'en les formulant. Vous êtes de ceux-là. En me faisant la « faveur » de m'envoyer ce petit mot, vous avez mis pour moi, dans ce triste 1er janvier, de la « douceur ». J'espère pouvoir vous réunir bientôt à Swann et à M. de Charlus et vous prie de croire en attendant à ma fidèle et reconnaissante sympathie.

Marcel PROUST.

Début 1917.

Cher ami,

Vous êtes bien gentil de me parler toujours de *Swann* et je ne cherche pas à vous dissimuler le plaisir que vous me faites. Mais il est gâté depuis hier par ce que vous m'avez dit au sujet du volume que vous semblez renoncer à publier (1). Ne voudriez-vous pas m'envoyer vos nouvelles, ce qui serait une grande faveur, me permettrait de vous donner un avis dans la mesure de ma lumière, et suppléerait à ces lectures où tout d'un coup vous coupez, comme au téléphone, mais par une sorte de dégoût dont on ne sait trop s'il s'adresse à votre ouvrage ou à vos auditeurs. J'ai revu les Rothschild et ai été reconnu par le vieux maître d'hôtel comme par Eurydice. Je n'ai pas vu M. Porel (2) et crois que je ne le verrai point. Car j'ai usé en efforts infructueux (et, je le reconnais, peu pratiques) le désir que j'avais de le voir. Il a plu à Céleste mais elle lui a trouvé l'air léger. Ce portrait me

(1) Les nouvelles de *Tendres Stocks.*
(2) M. Jacques Porel, fils de Réjaen·

suffit et je compte m'orienter plutôt vers Fernandez (1). Le « physique » de celui-ci n'est pas tout à fait ce que je trouve le mieux mais le physique a peu d'importance. Celui de Porel a l'avantage de m'être inconnu. Tout à vous cher ami.

Marcel PROUST.

Comme vous serez gentil de m'envoyer l'article de Mlle de Caillavet (2) sur les ballets russes. Je ne la connaissais pas comme critique.

Hiver 1917.
Dimanche soir.

Cher ami,

Ce petit mot a divers buts. Ayez donc la gentillesse de le lire jusqu'au bout :

1° Si par hasard vous étiez libre demain lundi ne me faites pas signe, parce que tous les jours je devais dîner chez un ami qui part pour très loin, et comme vous n'étiez pas libre ce soir j'ai fini par y aller. J'y suis parti très souffrant, en suis revenu fourbu, et je crois sage de me reposer quelques jours à moins que je n'aille subitement mieux.

2° Voulez-vous dire à la princesse (3) que je lui avais fait téléphoner tantôt vers 5 ou 6 heures, pour lui demander si je pourrais dîner avec elle. Mais elle était sortie et il n'y avait personne chez elle. Cela me rappelle qu'il y a une visite de moi qu'elle n'a jamais sue. — Voulez-vous d'autre part lui dire que Miss Capel (Miss Bertha Capel) (4) m'a chargé très particulièrement de la rappeler à son souvenir. A développer de vive voix. Naturellement dès que je vois quelqu'un, je parle de la princesse, puisqu'elle est la seule femme que je

(1) M. Ramon Fernandez.
(2) Mme André Maurois.
(3) La princesse Soutzo.
(4) Mrs. Michelam.

connaisse (grâce à vous), que j'aille voir, et aussi parce que je l'admire beaucoup. Or je rencontre toujours un écho des plus sympathiques, et pourtant je suis difficile et exigeant dès qu'il s'agit d'elle.

3° Je tiens beaucoup à vous dire combien j'ai regretté de ne pas vous voir ces temps-ci, mes « jours de sortie » ayant coïncidé avec des jours où vous aviez des invitations ou des parties arrangées. Je l'ai surtout regretté parce que je n'ai ainsi pas pu vous dire combien j'avais été touché — et ce n'est peut-être pas assez dire — le soir où j'ai failli ne pas pouvoir ouvrir ma porte et où vous avez tenu à demander ce que je devenais, avant de me quitter. Cela m'a ému, et cela vous fâchera-t-il si je vous dis que cela m'a surpris? En tous cas j'en ai tiré des conclusions (qui sont des prémisses) très heureuses pour votre destin littéraire. Cela n'a pas l'air d'avoir grand rapport. Mais actuellement il y a une certaine parité d'intelligence entre des gens qui font des choses remarquables et d'autres qui ne feront jamais rien. La parité n'est qu'apparente naturellement. Mais (comme le cœur dans les maladies du poumon) l'organe qui permet de porter un diagnostic, c'est le caractère. Il me révèle chez des gens qui ont l'air tout aussi fins, cultivés, doués que d'autres, un néant qui ne tarde pas à s'affirmer. Votre attitude de l'autre soir n'avait rien de sublime mais enfin le plus grand plaisir qu'elle m'ait causé, c'est encore que j'y ai vu, dans une affirmation morale, un indice intellectuel. Cela a peut-être été une pure illusion de ma part, mais enfin j'ai cru sentir une délicatesse, et une résistance, une atmosphère et un sol. Cher ami, tout cela est bien mal dit, mais je souffre beaucoup ce soir, je voulais vous dire que je ne suis pas ingrat. Votre bien dévoué.

Marcel Proust.

J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir assister au souper du régent. Et j'espère bientôt avoir le récit des fêtes de vos « Roués ».

Hiver 1917.

Cher ami,

Je me suis informé, Walter (1) est à Paris. Si vous voulez un mot, je pense que le mieux serait ceci. Mon frère est au front, je ne sais exactement où car son ambulance circule; je peux tout de même lui faire parvenir une lettre mais elle mettra un certain temps à le joindre. Il est pour écrire d'une paresse qui égale sa capacité professionnelle de travail et il y a cinq mois que je n'ai eu de nouvelles de lui. C'est-à-dire depuis que je l'ai vu, car m'écrire, il l'a fait quatre fois depuis le début de la guerre, ce qui n'empêche pas son extrême tendresse. Je crois que sur mon injonction formelle il me répondra pourtant aussitôt en donnant une lettre pour Walter. Seulement, voici pourquoi le procédé que je vais vous proposer me paraîtrait meilleur. Je ne sais pas si mon frère n'a pas eu quelques démêlés il y a une dizaine d'années avec Walter et si un certain froid n'en est pas résulté. Je crois que cela ne nuirait en rien à la recommandation, mais supposons que mon frère me réponde qu'à cause de cela il aime mieux ne pas écrire à Walter, cela me liera et je ne pourrai pas agir dans cette circonstance où je ne puis être que son délégué. Tandis que si je n'écris pas à mon frère, je puis écrire à Walter. Il ne me connaît pas, mais fils d'un de ses maîtres, frère d'un de ses camarades, ou d'un de ses élèves, je ne sais pas au juste, il me semble que je peux parfaitement me permettre de lui écrire. Je me rappelle vaguement, il y a une vingtaine d'années, comme il était à la maison, je lui ai demandé conseil pour une dent, ce qui n'était du reste nullement de son ressort. Il a été fort gentil. A cette époque mon frère l'adorait. Les dissentiments (s'il y en a eu et si je ne confonds pas) sont venus plus tard. Naturellement il m'est plus simple d'écrire à mon frère, et plus agréable. Mais je vous dit les avantages de la première combinaison. Pourtant puisque la princesse

(1) Le chirurgien Walter.

est à Deauville, j'aurais peut-être le temps d'écrire à mon frère. Dites-moi votre décision. Seulement dites-moi aussi exactement ce qui doit être dit à Walter, que ce soit moi, ou que ce soit mon frère que vous chargiez de lui écrire. Doit-on demander un rendez-vous ferme? La princesse n'a-t-elle pas des jours, des heures qu'elle préfère? Le plus simple ne serait-il pas un mot qu'on remettrait à la princesse elle-même, et qu'elle ferait porter à Walter quand elle voudrait. En tous cas remarquez que je ne prends nullement la responsabilité du choix de Walter dont j'ignore absolument la valeur générale, et tout particulièrement en ce qui touche l'appendicite. Vous me dites à Walter, et j'obéis. Mais je n'ai pas choisi. De cœur à vous.

Marcel PROUST.

Je crois que par ma belle-sœur, si elle est revenue, je pourrais communiquer assez rapidement avec mon frère et qu'un mot de lui serait peut-être mieux. Ou un mot de mon médecin le Dr Bize qui connaît sûrement Walter et pourrait écrire en notre nom.

Printemps 1917.
Jeudi soir.

Cher ami,

Je suis sorti aujourd'hui et rentre très tard, et *très souffrant*. Il me sera donc matériellement impossible de faire avec vous la promenade à Versailles que nous avions éventuellement projetée pour demain vendredi. J'ai hésité à aller vous voir aujourd'hui pour avoir avec vous une certaine conversation. Mais j'ai pensé qu'elle serait tout à fait inutile, dangereuse pour l'avenir de nos relations ; tout cela ne m'aurait peut-être pas arrêté, mais j'ai pensé qu'elle ne vous ferait pas plaisir, et l'idée de ne pas être agréable m'est odieuse. Vous me demanderez alors pourquoi cette prétention. Par un vague pressentiment que j'aurai peut-être un jour à vous dire : « C'était cela dont j'avais hésité à vous

parler pour prendre date. » Je m'empresse d'ajouter, pour que cela ne vous tracasse en rien, que cela ne concerne *aucune* personne vous étant chère, de si loin que ce soit, mais vous uniquement. Et surtout n'en parlons jamais, il faut l'excès de ma fatigue pour avoir ce manque de restriction mentale. Je n'en manque jamais en ce qui me concerne, moi ; mais suis parfaitement fermé pour ce qui regarde les autres. De cœur à vous.

Marcel Proust.

1917.

Cher ami,

Un mot seulement, et en vous redisant tout mon plaisir de vous avoir vu, pour éviter le malentendu possible de nos adieux hâtifs de la nuit. Cette faveur que vous voulez bien me faire de venir dîner un soir avec la princesse Murat, j'aimerais que ce ne fût pas tout de suite. Depuis que je me suis un tout petit peu — un tout petit peu trop — levé, j'ai promis à différentes personnes de les convoquer aussi et individuellement. Et pour ne pas trop me fatiguer, je voudrais d'abord en écouler quelques-unes. Du reste très prochainement quand je me sentirai un peu mieux, je vous ferai téléphoner pour vous demander de dîner, ou même goûter avec vous. Et nous pourrions décider alors ensemble le meilleur arrangement pour que je puisse vous inviter avec la princesse Murat. — Toutes ces lignes, dictées par la phobie du malade qui se sent claqué, craint d'avoir été mal compris, et que vous arrangiez quelque chose d'immédiat. — J'ai été désespéré d'apprendre dans la soirée que Céleste m'avait laissé partir avec une chemise que le savon du coiffeur avait inondée et un vieux gilet. Qu'a dû penser de moi la merveilleuse dame. Elle a vraiment dû trouver aussi étonnant que dans cette tenue j'insistasse tant pour qu'elle sût que la princesse Mathilde jadis à Compiègne (cela l'avait frappée puisqu'elle le racontait tant d'années après, à Saint-Gratien?) trouva étonnant

que le ministre de Bavière tînt absolument à être à côté d'elle à table, à côté d'elle qui était alors la plus jolie femme de la Cour : en effet, dès le premier plat, il défaisait son râtelier, le nettoyait devant elle, et après chaque service en extrayait tantôt un haricot vert, tantôt une « peau » de poulet qu'il déposait sur ses genoux. Elle ne lui en voulait pas, mais ne comprenait pas qu'ayant cela à faire, il tînt à avoir une si éclatante voisine. De même la belle Dame dont je me garde de faire remonter plutôt la généalogie linéaire à Duccio ou à Luini, par peur de vos rosseries dites d'un air d'innocence, a dû trouver que la chemise béante à force d'avoir été trempée et le gilet usé justifiaient peu le désir formel d'une aussi prestigieuse spectatrice.

A vous.

Marcel PROUST.

octobre 1917.

Cher ami,

Je suis très heureux de votre nomination (1), autant qu'on peut être heureux de quelque chose qui fait beaucoup de peine. Je suis sensible à l'estime qu'on montre de vos mérites, ravi de vous savoir promu au poste qui précisément vous tentait, où vous rendrez tant de services et où vos yeux auront tant à apporter à vos rêves. Mais je ne peux être assez stoïque pour ne pas compter que Paul Morand était entré dans ma vie, et qu'il en sort avant qu'elle soit finie. Ce n'est pas « partir », qui est « mourir un peu ». Mais aussi pourquoi choisir un ami qui est diplomate? C'est jouer la difficulté dans un jeu qui même dans sa simplicité, reste difficile et cruel. Je suis bien touché que vous ayiez pris la peine de m'apprendre votre nomination et ma disgrâce. Cela accroît encore le plaisir que me fait la première et diminue un peu la tristesse de la seconde. Je vous dirai de vive-voix, écrire trop

(1) Troisième secrétaire à Rome - Quirinal.

longuement fatiguant mes yeux, pourquoi, quand j'ai téléphoné hier à la princesse, je n'ai pas « dans l'appareil » parlé avec précision de votre nouveau poste. Au revoir cher ami, je vous ferai, sur votre petit mot, une vaine remarque de grammaire imbécile. Je vais vous envoyer le livre de Reinach (1). Il ne signait pas alors « Polybe ». A vous.

MARCEL PROUST.

(1) L'ouvrage de Joseph Reinach sur Dreyfus.

DÉFENSE D'ANATOLE ET DE QUELQUES AUTRES

Nous irons cracher sur vos tombes : nous nous sommes scandalisés naguère de ce titre provocant d'un jeune auteur. Pourtant c'est un fait que la jeunesse a toujours craché sur les tombes illustres. Je me suis moi-même livré à cet exercice lorsqu'il y a vingt-cinq ans, Anatole France, vieille idole embaumée, disparut dans un épais nuage d'encens officiel. Mais est-il urgent, un quart de siècle écoulé, de déterrer son cadavre pour lui redonner les mêmes coups de pied aux mêmes endroits? Et pourquoi certains critiques cèdent-ils à la tentation de jeter par-dessus bord, avec Anatole France, tous les écrivains de son époque?

M. André Rousseaux qui, très jeune, s'est entraîné aux jugements tranchants, affûtés comme des couperets, ne craint pas d'écrire : « La fin du XIXe siècle a été une des plus basses époques de notre littérature... Il faut l'ingénuité d'un étudiant américain pour croire que Maupassant mérite une thèse de doctorat... Le seul génie des Goncourt a été de se survivre par une idée publicitaire plus étonnante que tout ce qu'on a pu inventer dans le même ordre... Les monuments du naturalisme, ceux de Zola en premier, pourrissent par la base de leurs murs épais... »

Ce jugement sans nuance a dû faire se retourner dans leurs tombes l'honnête Faguet et Thibaudet le juste. Les critiques de la vieille école avaient peu de goût pour les fournées, pour les exécutions en masse. Cette justice expéditive les

eût fort scandalisés, je le crains. Car il n'y a pas de basses époques dans la littérature française ; elle est une continuité. Tout ce que vous prétendez admirer et aimer aujourd'hui, doit l'être et la vie à cette génération que vous rejetez sans examen. N'insistons pas sur Barrès, cette mère Gigogne qui, de Montherlant, à Malraux, à Drieu et à Aragon, (sans compter les écrivains de mon âge), a vu sortir de ses jupes toute une postérité qui parade et qui piaffe encore. Mais Mallarmé porte en germe Valéry (et il est plus grand que Valéry), comme Jules Renard Giraudoux (et il est plus grand que Giraudoux), comme Joris Karl Huysmans et comme Léon Bloy annoncent Bernanos (et ils sont au moins aussi grands que lui). Je ne sais trop si on peut voir en Jarry un chaînon entre Lautreamont et nos surréalistes. Mais n'oublions pas l'école d'*Action française* qui recèle déjà la précieuse graine à laquelle nous devons, cher André Rousseaux, l'âpre sorbe de votre critique. Et n'oublions pas Bergson, ce sommet dont un versant intéresse les lettres et à qui Proust est relié par les racines.

Il y a mieux : lorsque Anatole France meurt, depuis un quart de siècle déjà les écrivains que vous faites profession d'admirer et qui sont aussi mes maîtres, Claudel, Gide, Jammes, ont donné, sinon le meilleur, du moins l'essentiel de leur œuvre. Le grand public les ignore ; il n'empêche qu'ils occupent déjà en profondeur toutes les positions clefs de la littérature. Quand j'avais dix-huit ans, ce n'était pas Marcel Prévost ni Paul Hervieu qui comptaient à mes yeux, mais France, Loti, Barrès, le Bourget des *Essais de psychologie*, du *Disciple* et de *Mensonges*, celui que son ami Jules Laforgue (encore un témoin immortel de cette « basse époque ») appelait « ce Balzac aux épaules frêles », voilà pour le passé ; puis Claudel, Jammes, le Gide des *Nourritures terrestres*. Ajoutons Moréas qui faisait figure de grand poète (ne l'était-il pas?) et Maeterlinck. Ce dernier nom peut-être vous fait sourire? Mais après tout, *Pelléas* c'est plus important qu'*Ondine*.

Époque la plus basse de la littérature, ce prodigieux confluent de deux siècles? Qui aurait jamais cru que M. André Rousseaux pût un jour nous paraître un peu léger? Retournons les cadavres des auteurs qu'il exécute et qui n'ont pas l'air mort le moins du monde. On est presque gêné de lui apprendre que l'étudiant américain qui croit à l'importance de Maupassant, en sait plus long que lui sur ce point. C'est un fait que Maupassant est un grand nom européen, qu'il compte parmi ceux de nos auteurs qui ont eu le plus d'influence sur les romanciers anglais, scandinaves, russes et américains.

Mais voilà! nous avons affaire à un spécialiste de la critique des idées. Ce qui intéresse M. André Rousseaux, ce sont les idées des autres qui lui inspirent ses remarquables livres, ce ne sont pas leurs œuvres. Nous lui accorderons que Maupassant n'était pas très intelligent et qu'il n'avait pas d'idées utilisables pour le critique des idées. Maupassant ressemble au « penseur » de Rodin, — mais un penseur qui visiblement ne pense qu'à canoter sur la Marne et qu'à faire l'amour. Avec tous les auteurs, surtout avec un auteur de cette espèce, c'est de l'œuvre que le critique devrait partir : de la *Maison Tellier*, de *Boule-de Suif*, du *Roman d'une fille de ferme*, de ces récits achevés, bouclés, parfaits, qui existent dans la littérature française au même titre que *Carmen* ou que *La Vénus d'Ille;* et *Bel ami* garde la valeur d'un répugnant constat : le plus plat des chefs-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre.

M. André Rousseaux, et c'est son droit, s'intéresse surtout aux idées. Un Faguet, un Thibaudet, un Kemp, s'y intéressent eux aussi, mais on les devine sensibles à d'autres prestiges, ils se laissent enchanter ; et puis ils analysent leur enchantement. Ils savent que les *Contes* de Maupassant doivent leur puissance de suggestion à l'animalité de leur créateur. Rien de cérébral, aucun système n'intervient dans la vision toute sensuelle que Maupassant a du monde. Art sans arrière-fond, je vous l'accorde, et sans prolongements,

et qui, bien sûr, n'est pas celui que je goûte. Mais dans son ordre, cela est beau et mérite le respect.

Quant aux Goncourt, c'est à se demander si notre critique, pour écrire ce qu'il écrit, ne confond pas l'œuvre des deux frères avec la très médiocre production du seul Edmond, déjà retournée au néant. A-t-il lu *Renée Mauperin*, *Charles Demailly*, *Manette Salomon*, *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais?* Œuvres manquées, je le crois ; — de ces ratages qui ne seraient pas à la portée de beaucoup d'auteurs vivants. Que les Goncourt aient été des imbéciles qui ne comprenaient rien aux propos de Renan et de Sainte-Beuve qu'ils rapportent tout de travers dans leur *Journal*, c'est ce que j'ai toujours entendu dire, et ce que je n'ai jamais cru ; car ces propos des dîners Magny, lorsque je les relis dans le fameux *Journal*, je vois qu'ils « collent » parfaitement au personnage qui les tient. Ces conversations enregistrées par Goncourt sont d'ailleurs très supérieures à celles que j'écoute, depuis tant d'années, durant les repas littéraires où les beaux esprits d'aujourd'hui, même les plus charmants, font assaut de polissonneries. Notons que ce *Journal* offre, autant d'intérêt que celui de Gide, et que le *Journal* de Jules Renard, s'il n'avait été criminellement mutilé, ne serait peut-être pas le moins beau des trois.

Les Goncourt ont été victimes de leur *manière :* « La manière, écrit Gide à propos d'eux, est toujours l'indice d'une complaisance, et vite elle en devient la rançon. » Gide lui-même, si maniéré au départ, à travers un demi siècle, est allé d'œuvre en œuvre à la conquête de son dépouillement. Le curieux, c'est que les préférences affichées de M. André Rousseaux vont aujourd'hui à des écrivains qui sont le plus menacés par leur *manière*. Ce n'est pas blasphémer, si on s'enfonce dans les œuvres complètes de Péguy, que de constater qu'il cède à des procédés mécaniques et trop souvent s'imite lui-même. De même Giraudoux : son charme l'emportera-t-il sur sa *manière?* Nous le souhaitons ; mais celle des Goncourt n'est certes pas plus appuyée que la sienne.

Revenons à la charrette des condamnés que M. André Rousseaux, exécuteur des hautes œuvres, c'est le cas de le dire, mène à la fosse commune. Zola? je ne l'ai lu que peu, et toujours par devoir. Il n'empêche que son œuvre est là qu'elle nous plaise ou non. Allez en demander des nouvelles à son éditeur, et interrogez par la même occasion celui de France et de Loti. Vous me direz que le nombre des lecteurs ne prouve rien? Pour les vivants, je vous l'accorde ; mais un demi siècle après la mort d'un écrivain, si l'œuvre se soutient, ce ne saurait être que par sa vertu secrète, par sa force cachée. Ces morts que vous offensez vous répondent en étant plus lus et plus aimés qu'aucun de nous.

Même ce pauvre Anatole, oublions un instant le personnage médiocre et verbeux qu'il était, tout en surface, sans retrait, un beau palais, certes, mais dépourvu de labyrinthe ; pour l'esprit, un sous-produit de Renan, un Grec « disert » selon l'idée qu'on s'en faisait dans les salles de rédaction. Il n'empêche que si vous lisiez *Les Dieux ont soif*, sans en connaître l'auteur, ou *L'Orme du Mail*, ou *L'Histoire comique* ou *Le Procurateur de Judée*, vous vous demanderiez quel est ce conteur de grande race. Cependant vous distribuez, de votre propre chef, des brevets de survie à vos contemporains ; et vous en fixez arbitrairement le degré. Vous nous annoncez, par exemple, que « Bernanos tient deux fois plus de place que de son vivant ». Pourquoi pas trois ou quatre fois? Qu'en savez-vous? Qui nous prouve que vous ne lui faites pas tort? Vous êtes-vous assuré que ses tirages ont doublé et n'ont pas triplé? Et de même pour les études qui lui sont consacrées. Je me demande ce que vous voulez dire lorsque vous décrétez que Giraudoux « gagne en souriante gravité ». Je crains bien que vous ne le sachiez pas vous-même. C'est de la bourre, c'est de la fibrine, monsieur le critique, c'est de l'emballage. Mais l'étrange idée que de comparer au théâtre de Giraudoux, *Les Noces corinthiennes* d'Anatole France ! Vous ne pouvez ignorer qu'il s'agit là d'un poème de jeunesse, écrit en marge de l'œuvre francienne. Ce serait le destin de *Bella*

ou de *Juliette au pays des hommes* qu'il faudrait rapprocher du destin de *L'Orme du Mail*, du *Mannequin d'osier*, des *Dieux ont soif*. Alors vous auriez le droit de conclure.

Le style d'Anatole... J'en ai dit du mal comme toute ma génération, mais j'avoue aujourd'hui que j'étais bien ingrat. Les livres de France étaient les « mauvais livres » que nous lisions en Troisième et en Seconde. Quand je sortais de l'étude, dans la nuit glacée, je regardais les étoiles à travers les branches noires du platane, et me récitais à voix basse l'incantation de Sylvestre Bonnard : « Étoiles qui avez lui sur la tête légère ou pesante de tous mes ancêtres oubliés... » Cette seule phrase du *Livre de mon ami* délivrait en moi une source de larmes : « Pauvre âme en peine, pauvre âme errante sur l'antique Océan qui berça les premières amours de la terre, ô ma marraine et ma fée... » Le final des *Désirs de Jean Servien* fut un des refrains secrets de mon adolescence : « Du sang et de la boue souillaient ses beaux cheveux qu'une mère avait baisés avec tant d'amour. »

Les œuvres de Maupassant, de Goncourt, de Zola, de Loti, d'Anatole France, n'ont sans doute plus guère à nous donner. Elles vivent pour d'autres que pour nous, mais qui sont innombrables. A leur égard, un critique de la valeur d'André Rousseaux, ne saurait, il me semble, n'avoir le choix qu'entre deux attitudes : ou celle de l'historien des lettres qui, comme Thibaudet, les juge objectivement, les situe et les classe, sans tenir compte de son goût personnel ; ou celle de Charles Du Bos qui garde le silence devant ce qu'il appelle « ses étrangers », comme si de ne pas aimer un auteur lui interdisait tout jugement. C'était la sympathie, au sens étymologique, qui lui livrait la clef d'une œuvre : souffrir avec, sentir avec. La critique de Du Bos, c'est l'amour qui tourne à la connaissance. Nous n'en dirons pas autant de celle de M. André Rousseaux.

Si nous cherchons une excuse à ce déni qu'il inflige à une très grande époque littéraire, nous la trouvons dans ce fait qu'à la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre

les valeurs étaient inversées et que la glorification du médiocre dura jusqu'à l'avènement de la *Nouvelle Revue française.* Notre temps l'emporte sur ce point : un Marcel Prévost (pour ne parler que des morts) n'y ferait plus carrière. La victoire d'André Gide et de ses amis sur le boulevard et sur l'académisme, voilà le grand événement de notre récente histoire littéraire. A l'heure où Anatole France disparaît, Doumic croit régenter les lettres, tapi au centre d'une toile qui s'étend de la *Revue des Deux Mondes*, à l'Académie et à la Société des Conférences. Mais tout ce qui compte lui échappe et il ne le sait pas. Marcel Prévost occupe la *Revue de Paris.* Capus, Hervieu, Flers et Caillavet, sont les maîtres du théâtre. (Mais il y a eu Becque, Jules Renard, le Tristan Bernard de *Monsieur Codomat.*) Cette façade que la France d'alors montrait au monde, était à la vraie littérature ce que le Grand et le Petit Palais sont à l'architecture éternelle. Non qu'il n'y eût chez tous ces auteurs beaucoup à louer, ni que leur succès ait été usurpé. Ils avaient des qualités, mais *la qualité* était ailleurs ; et elle y surabondait.

Nous invitons, pour finir, M. André Rousseaux à tenir compte de la chronologie. Il fait profession d'admirer Gide. Sait-il que *Les Cahiers d'André Walter* ont paru en 1891 (vingt-trois ans avant la mort d'Anatole France)? *Le Traité du Narcisse* date de 1892, *Le Voyage d'Urien* et *La Tentative amoureuse* de 1893, *Paludes* de 1895, *Les Nourritures terrestres* de 1897, *Le Prométhée mal enchaîné* de 1899. *L'Immoraliste* a vu le jour vingt-deux ans avant la mort de France. Le meilleur de l'œuvre de Jammes a paru entre 1891 et 1900. La première version de *Tête d'or* de Claudel date de 1889, *La Ville, La Jeune fille Violaine*, de 1892 ; *L'Annonce faite à Marie* de 1899. Paul Valéry publie en 1889, l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* et en 1896, au *Centaure*, *La Soirée avec Monsieur Teste.* Tous les « vers anciens » paraissent dans diverses revues entre 1891 et 1900. Maurras débute en 1886 dans *La Réforme sociale. Le Chemin de Paradis*

est de 1895, *Trois idées politiques*, de 1898. L'une des plus basses époques de notre littérature, selon M. André Rousseaux ! Il devra convenir qu'elle roulait dans ses eaux méprisées d'assez merveilleuses pépites !

FRANÇOIS MAURIAC.

SOUVENIRS SUR JAMES JOYCE

L'OMBRE QUI AVAIT PERDU SON HOMME

1926

C'était une saison singulière, et qui manquerait à notre vie si nous ne l'avions pas traversée. Bien avant la crise, le temps des troubles, la mort à l'uniprix : l'époque Select (du nom d'un café de Montparnasse ouvert toute la nuit et où s'épanouissaient, entre autres, les frénésies intérieures d'Henry Miller), l'époque Querschnitt (du titre d'une revue berlinoise d'avant-garde et de photos, peut-être aussi d'invertis distingués), l'époque Scott Fitzgerald (d'après le romancier new-yorkais mort jeune, qui a tracé dans *Gatsby* le portrait frivole et dramatique du héros de ce temps). Louis Aragon écrivait des textes pornographiques, Diaghileff montait ses derniers ballets, Delaunay paraissait un peintre aussi considérable que Picasso... C'était une saison fortement poétique, à l'air dense, d'une chaleur de serre (il faisait, me semble-t-il, toujours soleil, toujours été, alors qu'à présent le ciel s'est mis curieusement au gris), et il n 'n fallait pas moins pour aider à éclore une fleur aussi monstrueuse et rare que le surréalisme. Va-t-on réellement tout expliquer par les vingt ans que l'on avait de moins? A distance, on en arrive à se dire que c'étaient les derniers jours où vivait l'illusion de la paix, malgré le chômage, et où se prolongeait, malgré la misère, la douceur de vivre d'avant 1914... S'en doutait-on? Nullement, on eût même juré le contraire. Nos phonos jouaient la *Rhapsody in blue*, qui nous semblait triste, et où nous découvrons, aujourd'hui, tant d'allégresse.

En ce temps-là, tous les intellectuels du monde rêvaient de Paris. Je me trouvais préposé aux relations extérieures d'une

revue fondée à Rome par Massimo Bontempelli, et qui allait paraître en langue française sous le titre de « 900 », — XXe siècle, dit à l'italienne. Résolument cosmopolite, cette publication entendait cultiver la poétique en vogue, qui commençait à délaisser ce que l'on avait appelé le fantastique social, au bénéfice de ce que l'on se disposait à nommer le réalisme magique. Ma tâche devait consister essentiellement à assurer la liaison avec un comité de direction où l'on souhaitait voir entrer Pierre Mac Orlan, Georg Kayser, Ilya Ehrenbourg, Ramon Gomez de la Serna, enfin l'Irlandais James Joyce, chargé des intérêts des lettres anglaises et américaines.

L'entrée en rapports avec Joyce ne fut point chose aisée. Un cordon littéraire, si je puis dire, était tendu autour de lui. Ivan Goll, qui me servait de cornac, me fit tenir maints longs conciliabules dans les librairies voisines de Sylvia Beach et d'Adrienne Monnier, rue de l'Odéon ; je n'oublie ni le sourire constant, machinal et éclatant de la première, ni l'ample, la narquoise douceur de la seconde, et j'ajoute que leur bienveillance me fut d'un grand secours. Pourtant mes démarches, ainsi que dans *Le Château*, n'aboutissaient jamais. J'imaginais (à tort) que la résistance venait de Joyce lui-même. La vérité est que l'on couvait, en ce temps-là, l'œuf monumental qu'allait être la traduction française d'*Ulysse*, et l'on barrait les routes d'accès au grand homme, afin de l'empêcher de perdre quelques bribes de son temps.

Une après-midi, Ivan Goll réussit enfin à m'emmener chez l'illustre écrivain, rue de Grenelle. Il me semble qu'il faisait très beau, et que le petit salon où Joyce nous recevait était envahi par le soleil. J'y distinguai, dès mon entrée, un piano, dominé par un grand portrait ovale dans le style Besnard, représentant une femme 1905 d'une extraordinaire beauté, — je reconnaîtrai par la suite Mme James Joyce ; cette image flottait dans une espèce de brouillard doré, et c'est comme un brouillard doré qui me paraissait remplir la pièce où nous nous tenions. Pourtant, le dirai-je, c'est une impression de froid que j'avais ressenti, dès mon arrivée dans cet appartement aux piécettes banales, aux meubles sans caractère, aux murs clairs et vides. A part ce piano et ce portrait, je n'y pus jamais rien déceler d'intime, pas la moindre chaleur de *home*. S'agissait-il d'un appartement meublé, du genre cossu et bourgeois? Je l'ignore, mais j'ai retrouvé

cette impression d'anonymat dans l'autre logis que Joyce occupera par la suite. On eût dit qu'il ne pouvait y créer de chambre vraiment à lui, comme s'il ne faisait que passer, et que sa seule intimité était intérieure, alors que, ne sortant presque jamais, on aurait imaginé, rayonnant de lui et l'enveloppant, une vie ardente. Joyce ne paraissait nullement se plaindre de cette absence de foyer, et je pensais à un vers de Jules Romains où il est écrit que :

... l'air qu'on respire a comme un goût mental.

Joyce se tenait donc devant nous, immobile sur sa chaise et muet, les traits impassibles, l'œil ailleurs, le geste très rare et quelque peu las, apparemment plongé dans un puits de pensées où n'arrivaient pas les paroles que nous dévidions avec obstination... Que de fois remarquerai-je l'épaisseur du silence que cet homme parvenait à établir autour de lui ! Il portait, je crois, un de ces vestons de velours noir non côtelé qu'il affectionnait, sur un gilet très 1912, et, à la vérité, cette élégance convenait parfaitement à l'âge qu'il paraissait, et qui était le sien. Plus exactement, Joyce n'avait pas d'âge, eût-on dit, car tel le voyais-je en ce jour de 1926, tel le verrai-je encore quatorze ans plus tard, immuable, jamais vieilli, figé une fois pour toutes dans l'aspect qu'il s'était donné, comme si pour lui-même, — qui s'en était fait le contemplateur, — le flot du temps avait cessé de rouler.

Pourtant, était-ce parti pris ou effet produit par ce visage comme sans regard, je m'entêtais à voir en lui un vieillard. C'était une figure haute, étroite et surtout concave, dominée par le front et la hardiesse du menton, le creux étant constitué par les yeux cachés derrière des verres opaques, par un nez à l'arête fine et délicate, par une petite moustache donnant sur le roux et suivant le dessin de lèvres minces et serrées, — tout cela dans une matière translucide, d'un teint hyperboréen, avec toutefois des tons foncés qui révélaient un réseau sanguin dru. En fait, c'est cette richesse souterraine qui caractérisait principalement ce visage : malgré son extrême maigreur, malgré la fragilité d'un corps fait pour succomber aux fatigues, cet homme ne donnait guère l'impression de la faiblesse physique, mais plutôt celle d'une force occulte, curieusement tellurique, — et, était-ce à cause de sa mouche de mousquetaire, je songeais à l'osseuse, à la tenace charpente du Chevalier à la Triste Figure, le héros litté-

raire le plus endurant que l'on connaisse... Ainsi touchais-je sans m'en douter au principe de la personnalité de Joyce : ce qu'il portait en lui de terrien, l'Irlandais de Dublin.

Mais le silence durait, s'étendait même, car nos arguments perdaient de leur vigueur. Nullement Irlandais de comportement mais Britannique, Joyce ne bronchait plus, ne remuait que pour décroiser ses longues jambes afin de les nouer autrement, dans un mouvement d'adolescent. Saisi par l'angoisse du nageur à bout de souffle, je me levai le premier, sûr que la cause de « 900 » était perdue. Nous suivîmes Joyce, qui, toujours bouche close, nous menait vers la porte, en tâtonnant vaguement. Et c'est là, au moment où je lui serrais la main, qu'il se dégela tout à coup pour me dire qu'il acceptait.

Cette victoire de la dernière minute eut beau m'exalter, j'avoue que par la suite je ne me mis guère en frais pour resserrer nos liens avec un patron aussi laconique. La contribution directoriale de James Joyce à « 900 » a été des plus limitées : à part un fragment de la traduction d'*Ulysse*, il me fit publier une nouvelle de Robert McAlmon (l'un des piliers américains du *Select*, l'autre étant Hemingway), une savoureuse histoire de tapettes, dont j'ai retrouvé le traducteur, vingt ans plus tard, en la personne du compositeur Guy Bernard. A vrai dire, je ne pense pas que les doctrines et les gens de « 900 » pouvaient intéresser Joyce. Je crois me rappeler que j'amenai chez lui Bontempelli, puis Ehrenbourg, également curieux de le connaître : Joyce se borna à leur adresser des propos tout à fait interchangeables.

Moi-même, je garde le souvenir de l'une des dernières visites que je lui fis durant cette période. Nous nous trouvions à nouveau dans le petit salon, et il y avait à nouveau un beau soleil. Joyce m'interrogeait sur le *Paradis* de Dante et les *Principes* de Vico, et je me crus subitement transporté devant un examinateur. Mon bachot (en Italie) était vieux d'à peine trois ans, et j'avais été un trop grand cancre pour que mes réponses ne fussent point des plus anodines. Il est vrai que Joyce n'entendait pas se documenter, il en savait mille fois plus que moi, mais cédait simplement au besoin de parler de sujets qui lui tenaient fort à cœur. Par la suite, Dante s'effacera, et seule l'influence de la philosophie de Vico demeurera dans l'inspiration de *Finnegans Wake*... Toujours est-il que ce jour-là, retrouvant mes

anciennes angoisses de lycéen, je n'eus qu'une idée, et fort triviale : me débiner. Les quatre pas qui nous séparaient de la porte me parurent durer une éternité. N'est-ce pourtant pas à cette occasion que je fus frappé par ce qu'avait de juvénile, en même temps que d'incertain, la démarche de Joyce? L'aspect de la cécité, mais, si je puis dire, d'une cécité adolescente.

Quand, peu après, la revue « 900 », dénoncée au gouvernement fasciste par des provocateurs professionnels fut supprimée, je tentai d'expliquer l'affaire à Joyce. Il me marqua nettement que les questions politiques et sociales lui étaient tout à fait indifférentes. Fort marri, je me retirai, et pour lors tout fut dit.

Jusque-là, nous n'avions jamais parlé entre nous que français.

★

1929

C'est longtemps après qu'il nous advint de parler italien ensemble, et cela se produisit à la veille d'une nouvelle entreprise littéraire, où je me trouvai embarqué et où je parvins à l'embarquer lui-même.

Le cas d'Italo Svevo, couronné grand écrivain à plus de soixante ans, après la publication de son troisième « compte d'auteur » (les deux premiers avaient paru trente et vingt-trois ans avant), a été pour l'Italie, vers 1925-1930, le même que celui de Proust pour la France, dix ans plus tôt. D'autant plus que Svevo, — de son vrai nom Ettore Schmitz, assez riche industriel de Trieste : le pseudonyme entendait marquer sa double origine, italienne et alémanique, — enveloppait ses analyses psychologiques dans une aura d'humour, comme pour masquer ce qu'elles pouvaient avoir d'apparemment oiseux... La découverte du génie littéraire de Svevo avait été le fait de James Joyce, qui en avait parlé à Valery Larbaud, lequel avait mis Benjamin Crémieux sur la traduction de *Zéno*. Et d'où Joyce connaissait-il Svevo? De Trieste, où il avait longuement séjourné avant 1914, au temps où cette ville faisait encore partie de l'empire austro-hongrois ; Joyce y enseignant l'anglais, pour vivre, à la Berlitz School, avait eu pour élève Italo Svevo.

Ce dernier arrivé donc à Paris, à l'occasion de la sortie de *Zéno* en français, un article que je fis à son propos plut à Joyce. Parfaitement adriatique (ainsi que moi-même, qui pouvais égale-

ment passer à la fois pour Italien et Alémanique), Svevo avait la bonhomie malicieuse et la haute subtilité du Juif de Vénétie, qualités parmi les plus belles qu'ait produites la civilisation. Une grosse et lourde tête toute branlante, la voix même de la baguenaude, je ne sais quoi de vieillot répandu sur sa personne, je nous vois, — lui, son excellente femme, et moi, — sortant de leur hôtel, eux se chamaillant, musardant, marchant à hue et à dia sous les arcades de la rue de Rivoli, comme l'eussent fait des « parons » pêcheurs sur le corso de Chioggia, moi m'efforçant en vain de faire avancer ce couple de sexagénaires narquois et puérils... C'est que James Joyce nous attendait pour déjeuner dans un restaurant de gourmets proche de la gare Montparnasse, à qui il donnait en ce temps sa pratique ; j'étais on ne peut plus ému de l'invitation que m'avait valu mon article.

Benjamin Crémieux se trouvait également là, avec sa poignée de main molle et moite, son œil triste de myope, sa barbe assyrienne. Et c'était encore une matinée de soleil, propice sans doute aux navigations. D'emblée, nous nous mîmes à parler l'italien, et cet idiome, dans la bouche de Joyce et de Svevo, eut vite fait de se transformer en dialecte de Trieste. Je l'entendais, mais Crémieux, habitué à la langue quelque peu pédante des Toscans, et d'ailleurs ralenti par son propre débit, s'y orientait mal ; bien que descendant des Juifs du Pape, il était l'étranger, doublement même, parmi nous autres Adriatiques, car, je le découvrais avec surprise, Joyce n'était pas le moins Triestin de nous... Je tirai de ma poche une carte que Valery Larbaud venait de m'envoyer de ma ville natale, dans les Pouilles, et aussitôt Joyce et Svevo de me prendre plaisamment à partie, suivant l'usage qui veut que les gens de la Haute Adriatique houspillent ceux de la Basse. Dans la salle étroite de ce rendez-vous de gastronomes, je crains que nos éclats de voix et nos rires n'aient fait scandale, mais, en vérité, nous ne nous trouvions plus à Paris mais près de la mer « infiniment amère » chantée par d'Annunzio. Le pauvre Crémieux tentait de nous suivre, et soudain, histoire de se mettre à l'unisson, il commanda des oursins, qu'il avala avec enthousiasme, sous nos yeux quelque peu écœurés, car cet échinoderme est dédaigné dans l'Adriatique.

Tenons-nous-en là, mais avant de chasser de ces menus souvenirs le bon Italo Svevo, mentionnons à l'intention des ama-

teurs de curiosités, qu'après la mort de l'auteur de *Zéno*, pour un numéro d'hommages publié par la revue florentine *Solaria*, j'obtins de Joyce — à part un message qu'il me dicta en pesant chaque mot avec lenteur, ainsi qu'il accoutumait, — le texte de la traduction italienne d'une pièce en un acte de Synge, traduction qu'il avait faite jadis avec Svevo, sans doute exercice entre maître et élève, et que ni l'un ni l'autre n'avait jamais réussi à publier.

Durant cette rencontre, ce fut comme si un mur tombait, qui m'empêchait jusque-là de voir Joyce ; l'homme m'apparaissait à présent tout différent, d'une humanité et d'une vivacité que je n'avais nullement soupçonnées. On trouvera peut-être singulier que, pour cette découverte, il eût suffi de changer d'idiome... Dirai-je que moi-même je n'appréciais pas encore suffisamment l'importance de la place tenue dans l'existence de Joyce par son séjour à Trieste et sa pratique de l'italien, — pourtant son attachement pour Vico aurait dû me dessiller les yeux. Par la suite, connaissant mieux la vie familiale de Joyce, je verrai que le ménage s'exprimait le plus souvent en cette langue, ou même en dialecte triestin ; les deux enfants de la maison étaient nés à Trieste et c'est là qu'ils avaient commencé à parler. Si l'on y réfléchit, on peut comprendre que cette ville ait été pour Joyce comme un second Dublin : exilé de sa ville natale, qui lui demeurait inoubliable, il avait trouvé dans la cité adriatique le même mélange de cocasserie et de haute mélancolie, le même irrédentisme, le même brouillard des ports du septentrion, qui s'insinue jusque dans les âmes.

Venons-en à la seconde rencontre.

Un matin, un immense car se tenait à l'arrêt, rue de l'Odéon, devant la librairie d'Adrienne Monnier. Nous étions le 24 juin 1929, et si je puis donner la date avec tant de précision, c'est que ce car attendait quelques personnes qui se proposaient d'aller fêter dans la vallée de Chevreuse le vingt-cinquième anniversaire de l'illustre journée de Léopold Bloom relatée dans *Ulysse*. Moi, ce n'est pas mes mérites qui m'avaient valu une invitation, mais sans doute le fait, qui avait diverti Joyce, qu'à trois jours près ma naissance aurait pu coïncider avec l'odyssée du Juif dublinois. Vais-je rabâcher? Je dirai que c'était encore une très belle journée. On voyait arriver des personnages impressionnants : la chevelure

blanche et la haute taille d'Édouard Dujardin, la moustache jaunie par la fumée et les allures de hanneton de Paul Valéry, Fargue de qui je ne me souviens plus s'il avait ou non sa barbe... Puis Joyce, lent, distant, laconique. Adrienne Monnier était aux anges, et poussait les grands hommes à chanter en chœur, afin que notre départ eût un petit air Labiche. Avouerai-je que, mon peu de goût pour les cérémonies aidant, je n'en menais pas large sur ma banquette?

Ainsi ne m'étendrai-je pas sur le repas dans la verdure, qui fut cordial et allègre, avec, me semble-t-il, un nombre limité de discours, des chansonnettes 1900 de Fargue, et la présentation des premiers exemplaires d'*Ulysse* en français. Un menu de ce repas, couvert d'autographes, a figuré à l'Exposition de 1937, car tout finit par des expositions. Bref, j'ai oublié le détail de cette fête, du moins telle qu'elle se déroula jusqu'au moment où, la compagnie s'empêtrant dans son euphorie, quelques-uns d'entre nous commencèrent en revanche à se réveiller et se reconnurent brusquement pour compagnons.

Guère nombreux : avec deux Irlandais, lecteurs à l'École Normale, — un certain McGreevy, devenu depuis, me dit-on, un critique d'art important à Londres, et Samuel Beckett, de qui les *Temps modernes* ont publié récemment des proses d'une richesse insolite, — je ne vois que Philippe Soupault et moi-même. Plus, à ma surprise, Joyce, Joyce lui-même. Étions-nous donc les plus jeunes? Je n'en sais rien, mais, à coup sûr, les plus gais. Le regard dodelinant des autres convives suivit d'abord avec complaisance, puis avec consternation, les sauts de barrières et autres jeux absurdes auxquels nous nous livrions. Et Joyce, que l'on rappelait à table, se joignait obstinément à nous, avec sa démarche gauche ; on eût dit le plus petit, le plus pataud parmi des gosses, qui s'efforce maladroitement d'imiter ses aînés.

J'ai le sentiment que l'on hâta l'embarquement pour le retour. Nos farces se faisaient bêtes... Dans l'interminable car, cette fois-ci, c'était nous, les muets du voyage d'aller, qui chantions avec des voix sans doute quelque peu avinées, et Joyce mêlait sa voix aux nôtres. Puis l'un d'entre nous demanda que l'on fît halte devant un bistro, le temps de s'y soulager. Comment nous arrangeâmes-nous pour deviner? En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous nous comptions cinq, Joyce parmi nous,

devant le comptoir, saisis par cette joie incompréhensible qui vient on ne sait trop pourquoi et dont on se souviendra toujours. Les visages, dans le car, exprimaient la gêne... A deux ou trois reprises, nous recommençâmes notre manège, grâce à la complicité du chauffeur, qui venait trinquer avec nous. On tentait en vain de retenir Joyce. Et les curieux locaux ne s'étonnaient guère de cette allégresse, sur la route de Robinson, mais peut-être de ne point distinguer de mariée à l'intérieur de notre véhicule. Une fois retrouvée ma place, me retournant, je voyais l'œil écœuré et les lèvres austères de Jean Paulhan, sans doute buveur d'eau ; je crois même qu'il me tançait en phrases entortillées.

Le Joyce qui m'apparaissait, au lendemain de cette équipée, et après la rencontre avec Italo Svevo, n'avait plus aucun rapport avec le vieillard pompeux que je m'étais figuré primitivement. Sa froideur, son britannisme n'étaient que façons de protéger sa vie. En fait, sa jeunesse extraordinaire — on eût dit qu'il s'était « fixé » à l'adolescence de Stephen Dedalus, — était le secret d'une personnalité complexe, à la fois aérienne et terrestre, cimentée par je ne sais quoi de tolstoïen, personnalité que je ne pouvais pas m'empêcher d'apparenter à celle de certains héros de Synge, personnalité que Joyce lui-même décrivait les rares fois où il lui arrivait d'évoquer l'être fabuleux que semble avoir été son père... La lecture d'*Ulysse* achèvera de me révéler la nature irlandaise, dublinoise et même foncièrement populaire de James Joyce.

Les chemins de l'amitié une fois frayés, je n'éprouvai, à quelque temps de là, nulle peine à obtenir que Joyce fît partie du comité de direction de la revue *Bifur*, que G. Ribemont-Dessaignes s'apprêtait à lancer.

Cette fois-ci, préposé seulement aux lettres britanniques, Joyce prit sa charge à cœur. Je veux dire qu'il m'accorda de fréquents entretiens, lesquels à vrai dire déviaient souvent vers le commentaire de « l'œuvre en train ». C'est que Joyce ne se tenait guère au courant des publications du temps, et sa vue basse pouvait justifier ce manque de lecture. Je notai pourtant qu'en dépit de son loyalisme insulaire et de son dédain à l'égard des questions politiques, il n'attachait pas d'intérêt aux écrivains proprement anglais, et me faisait plutôt traduire un Irlandais tel que lord Dunsany, des Australiens et des Afrikanders, comme si ses préférences allaient à ce qui était susceptible d'irrédentisme...

Le jour où je lui parlai d'Eliot, il fit la grimace. Même chose quand, apprenant la présence de D. H. Lawrence à Paris, je courus consulter Joyce. « Cet homme écrit vraiment trop mal, — me dit-il. — Demandez plutôt quelque chose à son ami Aldous Huxley, qui s'habille au moins convenablement... » Ajouterai-je que, de Joyce lui-même, nous donnâmes des épreuves corrigées de « l'œuvre en train », et la traduction du petit recueil *Poems penyeach*, que Miss Beach venait d'éditer.

Joyce avait repris ses distances, — à chaque heure il reprenait ses distances, — mais je bénéficiais désormais de quelque confiance, et, sans doute grâce à l'italien que nous employions, du ton de la confidence. Je l'ai dit, il nous arrivait de discuter du style et des mythes de « l'œuvre en train », ce poème écrit en un anglais contaminé et déformé par les apports de douze autres langues, et qui faisait beaucoup parler de lui. Des Américains avaient fondé une revue, *Transition*, afin d'en publier tous les trimestres un nouveau fragment, et la vénérable *Nouvelle Revue Française* s'était empressée d'insérer un premier essai de traduction, par les soins d'une dizaine d'écrivains. A plusieurs années de son achèvement, des exégètes venaient déjà de composer un volume d'études sur l'œuvre. Faut-il ajouter que la curiosité allait surtout à l'invention de ce langage irrationnel? J'en faisais autant, et, des éclaircissements que me donnait Joyce, retenais surtout ses principes d'écriture.

Ulysse, que je venais de lire, aurait pourtant dû m'ouvrir les yeux et me montrer que l'essentiel, chez Joyce, était cet hymne incessant à une patrie peut-être maudite mais à jamais sacrée. On ne raconte que son enfance, ou, tout au plus, sa jeunesse ; par le fait de son exil, Dublin devenait, concrètement, l'enfance et la jeunesse de Joyce. Or le sujet de « l'œuvre en train », — de *Finnegans Wake*, — allait être carrément la ville inoubliable, le site, et la nuit des songes : il ne pouvait manquer d'être illuminé par les flammes du souvenir.

Un autre aspect de la question m'intriguait. *Ulysse*, après *Dedalus*, révélait l'art prodigieux d'un technicien parfait du style, à qui aucune gageure dans le domaine de l'expression ne paraissait interdite. D'où sans doute, chez Joyce, une espèce de *toedium artis*, qui l'amenait à troquer avec joie la proie pour l'ombre et à tenter l'impossible : donner un idiome à la nuit et au subcons-

cient, c'est-à-dire à l'ineffable et à l'informe, en brisant le moule du langage. C'est par là aussi, par cette remise en question de l'un des éléments de la vie sociale, que Joyce se rattache au processus de désintégration générale des Bergson, Gide; Proust, Freud, Pirandello.

Polyglotte, Joyce se tenait constamment en exercice en parcourant chaque jour les quatre ou cinq journaux les plus importants d'Europe, entre autres l'*Osservatore Romano*, organe du Vatican, — qui tenait fort à cœur à cet ennemi avoué de Dieu, et où il fut ravi, un jour, de trouver une longue étude sur son œuvre, — et la *Neue Zürcher Zeitung*, sans doute parce que Zurich a été sa dernière ville préférée, où lui et les siens s'étaient réfugiés pendant la guerre de 1914, où vivait le spécialiste qui soignait ses yeux, où il ira mourir en 1941... Pour lire, Joyce mettait des verres épais; il me montra la machine à écrire à caractères énormes qu'on lui avait procurée, afin qu'il pût travailler plus aisément. Il aimait scander un texte à voix haute, d'une voix d'ailleurs admirablement nuancée; la B. B. C. conserve l'enregistrement d'un fragment de *Finnegans Wake* lu par Joyce, à l'occasion d'un été passé en Angleterre, vers ce temps, à Torquay. C'est au cours de ce voyage insolite que Joyce renoua avec Dublin, où l'on commençait à respecter son œuvre, et c'est après ce voyage qu'il se fit moins laconique en ce qui concernait sa patrie.

Je décelais à présent dans la maison l'alternance d'une allégresse chaleureuse et de ce froid air « mental » qui m'avait saisi dès l'abord. La chaleur dominait à l'occasion des petites réceptions que Joyce adorait donner, en particulier lors de son anniversaire, qui tombait le jour de la Chandeleur. J'y voyais Mme Joyce, beauté fidèle à son portrait, à peine poudrée par les ans, patiente, douce et très lointaine, la seule de la maisonnée qui fît parfois usage de la langue anglaise, — elle appelait son mari Jim, — puis leurs deux fils, Lucia, apprentie danseuse, ravissante et fuyante, ressemblant fidèlement à Joyce, toujours quelque peu sauvage, et Giorgio, qui étudiait le chant, et qui taquinait volontiers son père, avec une bonne humeur toute triestine. Une année, la reine de la soirée fut une Américaine qui avait le charme et le sourire ouvert de certaines héroïnes d'Henry James; Giorgio Joyce allait l'épouser, à peu de temps de là.

Les Américains étaient d'ailleurs fort bien vus : je me souviens tout spécialement de Caresse et Harry Crosby, couple de poètes milliardaires, — leur suicide, peu après, à New-York, a été l'un des premiers épisodes de la crise, ou l'un des derniers du « nouveau mal du siècle »... On buvait ces vins blancs d'Alsace ou du Rhin que Joyce affectionnait, ainsi que nombre d'Irlandais. Stuart Gilbert, ancien juge aux Indes, et traducteur d'*Ulysse*, racontait des histoires paillardes avec la narquoiserie d'un personnage d'Anatole France qui se serait grimé chez Dickens. On entendait éclater le rire brutal de Liam O'Flaherty... Jusqu'au moment quelque peu solennel, où, comme le voulait la tradition, Joyce chantait, — son organe était fragile, mais d'une pureté extrême, — après quoi c'était le tour de Giorgio et du baryton Sullivan, l'idole de Joyce, lequel forçait ses amis d'aller applaudir ce chanteur, chaque fois qu'on l'affichait à l'Opéra.

Vers ce temps-là, dans *Tessa*, pièce facile, mais ennoblie par le charme qu'y avait mis Giraudoux, on retrouvait quelque chose de l'indéfinissable et tenace bonheur qui flottait en ces soirées...

— Joyce? C'est le baladin du monde occidental, — me dit certain jour Liam O'Flaherty, entre deux vins, il est vrai, et d'ailleurs sans mettre la moindre acrimonie dans cette définition, car pour tout Irlandais de qualité le héros de la pièce de Synge est une sorte d'idéal.

★

Sans date.

Une fin d'été, me trouvant dans la région, j'allai dire bonjour à Joyce, en villégiature à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Dans le petit port désert, nous bavardâmes un long moment, près d'embarcations dont les couleurs nous parurent ternes en comparaison de celles de l'Adriatique que nous présentaient les yeux du souvenir... Cette année-là, le coin de la côte dont je parle était des plus littéraires : André Maurois, mon voisin de chambre, au Cap, Jean Giraudoux, dans une villa voisine, Paul Morand, venant souvent de Villefranche dans son canot tout blanc, ce beau monde se retrouvait sur la plage de l'hôtel. Le jour où James Joyce nous fit la surprise d'y apparaître, il y eut là de quoi improviser un congrès de Pen Club.

Tel que je commençais à connaître Joyce, je devinai qu'il y en avait assez pour le faire fuir. C'est ce qu'il fit.

Pourquoi avais-je cessé de le voir? Je n'en sais rien. Probablement, parce que *Bifur* avait interrompu sa publication... La vérité est que j'approchais d'une longue maladie, où, éloigné de Paris, j'eus à mener une existence quelque peu fantômale. Ce temps où je n'eus plus l'occasion de voir Joyce se situe entre deux rencontres singulières, dont mon imagination a tendance à faire une seule, comme si l'on pouvait établir entre elles un rapport dramatique.

Un matin, aux Champs-Élysées, vers l'automne de 1933, je tombai sur Lucia Joyce : je ne l'avais jamais trouvée aussi jolie, aussi gaie, aussi étrangement tranquille. Nous échangeâmes quelques mots sur le ton de la plaisanterie, puis je la regardai s'éloigner, d'un pas souple et terriblement léger... Elle était au seuil de la démence.

Trois ou quatre jours plus tard, exactement au même endroit, le trottoir de l'affreux immeuble d'une banque, — comme si, le temps supprimé, j'apercevais le deuxième élément d'une poursuite, — m'apparaît, une après-midi, une silhouette familière ; plus exactement, j'avise d'abord une de ces cannes blanches que l'on commençait à voir entre les mains des aveugles, maniée toutefois à la façon d'une badine. C'était James Joyce, tout seul, sifflotant, le bord de son chapeau relevé, ainsi qu'il aimait, l'air encore plus dégagé, plus juvénile que d'habitude ; bref, rien de la cécité que proclamait sa canne.

Il me donna sa nouvelle adresse, nous prîmes rendez-vous, et comme je lui parlais de sa fille, il m'apprit, le regard subitement ailleurs, qu'elle séjournait dans une maison de santé. Je découvris tout à coup que son visage s'était encore aminci, et fait plus concave, plus coupant, plus têtu, d'une pâleur plus vieille... Il me quitta, badine au vent, et je crus découvrir la démarche tragique et sans poids d'Œdipe.

★

1937

L'appartement de la rue Edmond-Valentin (Joyce demeurait fidèle au quartier du Gros-Caillou) était de la même espèce cossue et anonyme que le précédent ; moins exigu toutefois, et comprenant notamment un vaste salon où le portrait de Mme Joyce figurait à la place d'honneur. Peut-être avait-on escompté d'y

tenir des réunions plus fréquentes, et d'y arrêter le fuyant bonheur que je me suis efforcé d'évoquer. Mais les fils n'étaient plus là (Giorgio venait de se marier), et les parents se trouvaient seuls dans un appartement devenu immense et silencieux, autour de ce salon qui ne verra point de fêtes. Est-ce tromperie du souvenir? Je décelais quelque chose de neuf dans cet appartement, c'était l'absence de soleil, de grande lumière : il me semble que je l'ai toujours vu plongé dans une pauvre pénombre, ou envahi par un air qui allait continuellement s'assombrissant. C'est pourtant là que Joyce atteindra le sommet de sa liberté, qu'il se livrera le mieux aux démons aimés de l'éternelle jeunesse...

N'anticipons pas. Après ces années d'éloignement, je veux donner l'image surprenante qui m'impressionnera, — au sens que les photographes donnent à ce mot, — la première image d'une solitude toute neuve, d'une manière de dénuement, à la place de l'animation et des amitiés nombreuses de naguère. C'était à dîner, dans un restaurant luxueux des Champs-Élysées, renommé pour son bar où fréquentent magnats et sous-magnats du cinéma. Joyce y avait sa table, prenait place en tournant le dos au public, suivant son habitude, commandait un potage bisque, qu'il adorait, et du vin du Rhin... Je me souviens de ce dîner où je bavardai sans arrêt, angoissé par le doux silence de Mme Joyce, toujours quelque peu absente, par les monosyllabes las de son mari. Ce dernier avait apporté un exemplaire de la nouvelle édition ordinaire d'*Ulysse;* il le destinait au maître d'hôtel qui le servait habituellement. L'homme étant par malchance absent, j'offris de lui faire tenir le lendemain le paquet. Ce que je fis en personne, curieux au possible. L'aimable personnage parut flatté du cadeau, rendit hommage à M. Joyce, « qui était un fin gourmet », puis m'avoua qu'il manquait de loisirs pour lire... Où avaient donc passé les prestiges de 1929?

Ce que j'ai vu par la suite confirmera cette image d'esseulement. On me dit qu'il s'était produit chez les fidèles des dissentiments, des jalousies, des brouilles, mais ceux-là ne fussent peut-être pas devenus des infidèles si l'on n'avait désormais vécu dans les prolégomènes de la crise, dans les pétarades de la politique, dans l'air brumeux et suffocant des années 36. L'intimité de Joyce s'était donc resserrée : à part Samuel Beckett, à part Eugène Jolas et sa femme — qui seront jusqu'à la fin les bons anges

de l'écrivain, — à part le pauvre Paul Léon, nommé son homme d'affaires (mais c'est à Joyce que l'on voyait la fermeté et la sévérité du *businessman*, l'autre répliquant par de timides, de tortueuses bouffonneries), tous les autres avaient disparu. Et Joyce n'en souffrait guère, me semblait-il : ses yeux allaient mieux, le traitement que suivait Lucia la guérirait, Giorgio lui donnerait bientôt un petit-fils, — on était saisi par la volonté de vie qu'exprimaient ses propos, une sorte de sombre et tenace légèreté.

Que se passait-il? L'explication de son isolement, en même temps que de cette allègre projection vers l'avenir tient à « l'œuvre en train », à *Finnegans Wake*.

Pénétrant d'année en année plus profondément dans la composition de cette œuvre, avançant de son allure tâtonnante et lente dans ses couloirs de mine, s'apercevant toujours plus clairement qu'il ne savait plus où il allait, Joyce faussait compagnie à un univers intellectuel distingué, lequel avait trouvé dès l'abord l'expérience plaisante, d'où les gloses et les éloges, mais perdait pied dès lors qu'il s'avérait que le jeu consistait en un obscur, opiniâtre, interminable travail de sape. Troquer carrément la proie pour l'ombre, cela ne se fait pas en six mois ; l' « œuvre en train », — en train depuis plus d'une douzaine d'années, — prenait figure d'opération Pénélope, d'opération serpent de mer, d'opération chimère. Au nom d'*Ulysse*, valeur sûre, on hochait la tête devant le saut dans l'inconnu qu'accomplissait inexorablement ce grand homme, se débarrassant des poids morts dont l'avait chargé la vie, afin d'atteindre à la vélocité la plus extrême de la pensée, qui coïncide avec une immobilité foudroyée, — le tragique « surplace » des coureurs cyclistes, et peut-être la mesure de l'éternel.

Joyce ne lisait plus que des traités de géographie ou de sciences pouvant lui fournir des noms, ne prenait d'intérêt qu'aux conversations qui se rapportaient à son ouvrage, mais ce travail incessant lui laissait presque chaque jour des instants d'une gaîté infernale, quelque peu dramatique. Une fois, au terme d'une après-midi où il avait obstinément brassé et concassé les mots, il se fait conduire en taxi au Bois, puis, au moment de payer, il traite le chauffeur de « chou-fleur ». On devine les injures du bonhomme. « Le plus singulier, — ajoutait Joyce en me racon-

tant l'histoire, — c'est qu'il avait vraiment la face de ce légume... » Un autre jour, comme je le questionnais insidieusement sur l'achèvement de son livre et ce qu'il comptait écrire par la suite, il me dit avec gravité : « Ce serait drôle que je fasse un petit roman mondain à la Bourget... *Ils* seraient bien attrapés, hein? » *Ils*, non pas ses lecteurs, mais les fanatiques qui se fabriquaient un Joyce à leur guise.

Le souvenir le plus poignant que je garde de cette légèreté vertigineuse date d'une soirée donnée pour l'un de ses anniversaires. Cela se passait chez Giorgio, près du Trocadéro ; sa femme me parut aussi rieuse et affable que jadis, mais avec je ne sais quelle agressivité dans le ton, surtout dans sa manière de s'adresser à son beau-père. J'avais proposé à Giorgio de donner un récital à Radio-Luxembourg, et ce projet enchantait tout le monde. Joyce souffla sur son gâteau d'anniversaire, on chanta, on plaisanta, on rit, on but aussi beaucoup. Soudain, un pick-up invitant à la danse, et moi me proclamant ignorant des pas les plus élémentaires, voilà que Joyce me prend par le bras et m'oblige à tournoyer avec lui. En vain tentâmes-nous, les autres et moi-même, de l'arrêter, il trouvait la plaisanterie bonne : par précaution, il me fallut l'accompagner, l'un et l'autre chancelant sur nos jambes, lui m'entraînant avec le joyeux vertige des enfants, et moi — je n'oublierai jamais la sensation angoissante de tenir désespérément d'aplomb cet homme fragile comme une statuette, au milieu de la consternation des présents. C'était, par bonheur, le style de la bourrée appliquée à la valse... Néanmoins, la petite fête ne tarda pas à prendre fin.

C'est après cette soirée que je reçus de James Joyce une proposition inattendue : il me demanda d'essayer de transposer en italien, avec sa collaboration, un fragment de son livre. Comme je me récriais devant la difficulté de la tentative (et je méconnaissais par là l'importance de la collaboration qu'allait m'apporter Joyce lui-même), il insista :

— Il faut se mettre à ce travail avant qu'il soit trop tard. Pour le moment, il y a au moins une personne, — moi-même, — qui peut comprendre ce que j'écris. Je ne garantis cependant pas que dans deux ou trois ans j'y parviendrai encore...

Ainsi fus-je amené, pendant un bon trimestre, à passer deux après-midi par semaine chez Joyce. Le fragment de *Finnegans*

Wake que nous traduisions (ou, mieux, adaptions) en italien est celui-là même, — le dialogue des blanchisseuses, dans la partie intitulée provisoirement *Anna Livia Plurabell,* — qu'une dizaine d'écrivains français, quelques années avant, avaient mis presque six mois à transposer en français, avec pourtant la collaboration de l'auteur. Nous fûmes très fiers, Joyce et moi, d'avoir battu à nous deux la nombreuse équipe française. Il est vrai que nous bénéficiions du secours indirect que m'apportait la version réussie par ces derniers, et que Joyce, — à qui la langue française demeurait toujours quelque peu étrangère, quoiqu'il la connût à la perfection, — éprouvait à jouer avec les mots italiens la même volupté qu'à se livrer à ses jeux en anglais. J'ajouterai enfin, sans la moindre fausse modestie, que Joyce est au moins pour trois quarts dans ce texte italien ; moi-même, je lui tenais surtout lieu de vocabulaire, de cobaye, de compagnon de travail.

Une douzaine de lignes par après-midi, telle était notre moisson. Cela se faisait dans la chambre de Joyce, une chambre sans caractère, dont je n'ai gardé aucun souvenir, et où il se tenait le plus souvent étendu sur un divan, en robe d'intérieur. Dans la pièce, déjà passablement sombre, l'air semblait s'obscurcir, je l'ai déjà noté, à mesure que nous avancions dans notre chirurgie, à mesure surtout que les paroles de Joyce, toujours longuement méditées, et tombant à la manière de verdicts, devenaient plus rares, plus circonspectes, plus lointaines. Je lisais et interprétais le texte à ma façon, après quoi Joyce me l'expliquait mot à mot, me révélait ses divers sens, m'entraînait à sa suite dans la mythologie complexe de son Dublin. Alors commençait le lent tennis des approximations, ces mots courts que nous nous lancions comme des balles au ralenti, à travers une atmosphère raréfiée Cela tenait, à la longue, de l'incantation... Je sortais de là avec des migraines, et le sentiment que je connaissais le secret de l'évasion perpétuelle de Joyce.

Cet essai de traduction italienne aurait été l'une des dernières joies de Joyce, si j'en crois le petit livre que Louis Gillet a consacré à son ami : Joyce prétendait, y rapporte-t-on, que cette version était la meilleure des introductions à la lecture et à la compréhension de l'original. A la vérité, elle est certainement plus riche, rythmiquement — ou harmoniquement — parlant, que la française, parce que la langue italienne convient mieux

que les autres (que l'anglais même, peut-être...) au style à la fois familier et épique recherché par l'écrivain. Dès que nous l'eûmes achevée, je la fis taper à gros caractères, et Joyce ne se lassa pas de l'exhiber un peu partout. A l'un de ses anniversaires, — la Chandeleur de 1938, si je ne me trompe, — chez Eugène Jolas, à Neuilly, il me demanda fort solennellement d'en donner lecture : ce fut probablement une séance aussi pénible pour mes auditeurs, lesquels n'entendaient guère l'italien, que pour moi-même, qui n'ai pas le geste expressif ou la voix mélodieuse ; mais Joyce, lui, applaudit avec entrain, et n'eut de cesse que je ne recommence depuis le début...

L'homme vivait donc sur la corde raide de ses nerfs, dans le vertige permanent de son ouvrage, qui était son gouffre. Il avait pourtant ses heures de détente. S'étant pris d'amitié pour un restaurant alsacien des Champs-Élysées, où les vins blancs étaient convenablement ailés, il nous y emmenait dîner, avec Beckett, Léon, les Jolas. Bien qu'il préférait questionner et écouter sans broncher plutôt que parler, il me reste dans l'oreille des bribes de conversations, sur le Vatican (la vie du microcosme pontifical n'a jamais cessé de l'intriguer), sur d'Annunzio (qu'il ne connaissait guère, mais pour qui il éprouvait une estime singulière), sur la Suisse (il adorait l'air de Zurich, et prétendait y avoir trouvé le plus agréable hôtel du monde : le Dolder), sur le surréalisme (dont il médisait, et ce n'était nullement surprenant, car son chemin diffère de celui de Breton et des siens : Joyce entend aller par le conscient au subconscient, les autres par le subconscient au conscient). Il nous arriva de parler cinématographe : James Joyce s'y plaisait, et me demanda de l'y emmener à plusieurs reprises. Comment oublier ces séances, pour moi pénibles du fait que sa vue basse nous obligeait à prendre place au tout premier rang? Elles me permirent néanmoins de découvrir l'admiration qu'il nourrissait à l'égard des gros drames où il y a, comme on dit, à boire et à manger, et, par exemple, des trémolos bien dosés d'un comédien tel qu'Harry Baur.

Dans le même genre de passe-temps, je retrouve une autre anecdote. Étant allé voir une opérette intitulée *Trois valses*, Joyce s'était entiché de la vedette du spectacle et de ses airs. Une après-midi, pour lui faire plaisir, je lui apportai le disque où Yvonne Printemps chantait l'un de ces airs, et nous voilà

installés devant un phono, pendant des heures, afin de déchiffrer à grande peine les paroles, qui étaient bien entendu ineptes :

Je ne suis pas ce que l'on pense,
Je ne suis pas ce que l'on dit.
Au cinéma, pour qu'on vous lance,
D'être soi-même, c'est interdit.

J'avais rarement vu Joyce aussi ravi. Par la suite, il reprenait l'air à tout bout de champ, et, lors de la soirée chez Eugène Jolas dont j'ai parlé, il m'obligea à l'entonner avec lui... J'étais mis décidément à toutes les sauces.

Ayant promis d'assister à l'inauguration de je ne sais quel Pen Club, rue Pierre-Charron, Joyce me demanda de l'y accompagner. Il s'agissait d'une cérémonie solennelle, que le Président de la République — il s'appelait, à l'époque, Albert Lebrun, — devait honorer de sa présence. Ainsi décelâmes-nous, dès notre entrée dans les salons brillamment éclairés, l'émotion qui régnait parmi les notabilités de l'endroit, Jules Romains, Benjamin Crémieux et compagnie. On s'empressa d'accueillir avec respect mon compagnon, après quoi on nous poussa dans un coin, car déjà l'arrivée du Président s'annonçait par un vague brouhaha. La foule des écrivains, — tous tirés à quatre épingles, et quelques-uns fort barbus, — forma une double haie ; Joyce se vit placé, par hasard, auprès d'Adrienne Monnier.

Celle-ci venait d'être décorée, et arborait, sur son corsage, un beau petit ruban rouge. On se souvient peut-être du personnage digne et paraît-il pleurnichard qu'était M. Albert Lebrun. Comme le veut la coutume de sa charge, il passait dans ces cérémonies l'œil vague, s'immobilisant tous les quatre ou cinq pas afin de serrer l'une des mains qui se trouvaient à sa hauteur. Ainsi fit-il à Adrienne Monnier, arrêté sans doute par le ruban rouge comme par un signal. Il s'apprêtait ensuite à parcourir quatre nouveaux pas, afin de happer une nouvelle main, quand Jules Romains, qui le menait, le retint devant James Joyce et lui nomma l'illustre écrivain. Longue poignée de main. Que se passa-t-il, à ce moment, dans la tête présidentielle? Je m'étais casé entre Adrienne Monnier et James Joyce. Il est possible que le chef de l'État prît subitement en pitié le pauvre inconnu installé à la manière d'un coussinet entre la gloire de l'Irlande et cette Légion d'honneur impo-

sante ; toujours est-il qu'il me tendit la main. J'en fus si éberlué, que je m'empressai de l'attraper en bafouillant je ne sais plus quoi.

Le bafouillage était de trop. Il dut alerter Joyce. Celui-ci, malgré sa vue basse, comprit tout, et retint mal son hilarité. Comme je me trouvais dans le même cas, quoique remué de fond en comble, nous filâmes.

— Il vous a sans doute pris pour Sylvia Beach... — murmura Joyce dans l'escalier, enfin libre de se livrer à sa gouaille.

Devant la porte de l'immeuble, il y avait grand déploiement d'agents, le Président demeurant encore dans la place. Fort imprudemment, je les signalai à mon compagnon par les mots populaires « vingt-deux, voilà les flics », et Joyce renchérit, en me demandant le plus innocemment du monde si je connaissais l'origine de la locution, qu'il répétait avec complaisance. L'un des agents, choqué, s'approcha et nous interpella sans aménité...

Par bonheur, un taxi vide apparut à proximité, — sans quoi, cinq minutes après l'excès d'honneur d'une poignée de main présidentielle, nous eussions connu l'indignité d'une arrestation pour outrages à la force publique.

Ce fut la dernière fois où je vis Joyce rire de tout son cœur.

★

1940

Il était arrivé ceci. Ayant fait connaissance avec un écrivain italien, que certains vantaient à l'instar d'un poète maudit ou presque, Joyce lui avait donné à lire notre essai de traduction. L'autre s'extasia, ajoutant toutefois que l'on pourrait, çà et là, le parfaire. C'est alors que Joyce me convoqua afin de me raconter l'histoire et de me présenter l'Italien. Bien entendu, je laissai carte blanche, mais refusai de participer à toute remise sur le métier, invitant plutôt le nouveau collaborateur à proposer les changements qui lui paraîtraient judicieux.

Comme notre homme en citait sur-le-champ deux ou trois, il nous fut aisé de lui montrer qu'ils tombaient mal, à cause du sens qu'il fallait respecter. L'Italien découvrit alors qu'il ne s'agissait point là de simples recherches euphoniques ou de fantaisies verbales, mais d'un texte censé exprimer quelque chose. (Disons à sa décharge qu'il ne connaissait pas l'original anglais, ni l'anglais tout court.) Il parut dès lors moins chaud pour l'en-

treprise, emporta une copie de notre texte, et nous n'entendîmes plus parler de lui.

C'est après cet épisode que je demeurai quelque temps sans revoir Joyce, car on venait d'entrer dans des temps historiques. Si historiques que dès Munich, apprîmes-nous par la suite, l'Italien s'était empressé de retourner dans sa patrie, quoiqu'il m'eut affirmé que le régime mussolinien voulait sa mort. Puis, un peu plus tard, en pleine guerre, il écrivit à Joyce que notre fameuse traduction venait de paraître partiellement dans une revue.

Notre texte avait subi une douzaine de petites modifications pour la plupart saugrenues (je citerai seulement une phrase où, au moyen de quatre calembours, Joyce faisait tenir les noms de quatre provinces de l'Irlande, — Derry, Cork, Dublin et Galloway ; notre poète maudit, ne saisissant pas l'astuce, avait changé les paroles et détruit le jeu). Et il était présenté comme une traduction faite par James Joyce et le bonhomme en question, — mon nom ayant purement et simplement disparu.

Joyce me sembla assez marri lorsqu'il m'informa de l'aventure. Il trouvait malencontreux le procédé et surtout les corrections. Toutefois, je voyais bien que cette publication l'enchantait, aussi bien que les articles d'hommage qui l'accompagnaient... Vanité, égoïsme? Nullement : autre chose, qui est fort poignant.

Attelé à un travail inhumain, cet homme menait depuis longtemps une vie d'écorché ou d'halluciné. Dans les années 1938 et 1939, par un dernier coup de collier, il porte à son terme *Finnegans Wake* (dont le titre, encore secret, n'allait être révélé qu'à la publication). Événement de la plus haute importance, pour lui-même, — non pour le monde dit civilisé, qui, en ce temps, s'occupait d'autres questions... Le livre achevé (et, dérision, ces trois ou quatre lustres de labeur n'avaient produit qu'un volume de format fort ordinaire, comme l'était la première édition), l'exaltation de Joyce se prolonge par la correction des épreuves, les projets de couverture, — et sa cécité demeure absolue à l'égard de l'Europe, qui craquait et se désarticulait. Le jour où les premiers exemplaires du livre tombent enfin entre ses mains, le continent franchissait les portes de la guerre : tout se perdait désormais dans le bruit morne et assourdissant des premières canonnades.

Voilà donc ce qu'était pour Joyce ce temps de sa vie : le temps où la flèche partie de son arc semblait se perdre dans le néant. Quand l'être se relâche d'un aussi long effort, il n'offre plus aucune résistance aux puissances de la destruction... L'avidité avec laquelle James Joyce quêtait un peu d'attention pour son œuvre était sans doute le cri d'une vie menacée.

Dirai-je par ailleurs que ce n'était pas tout? On m'apprit que, sa fille toujours foudroyée, sa bru, à son tour, après des signes d'aliénation mentale, allait être hospitalisée... Comme si, autour du vieil héros (j'ai mentionné Œdipe, après don Quichotte : *Finnegans Wake*, ne dirait-on pas la réplique de l'homme au sphinx?) s'exerçait quelque effroyable vengeance des dieux.

Joyce m'avait fait tenir l'un des rares exemplaires du livre. Avouerai-je que je mis plusieurs semaines sinon à le comprendre, du moins à le lire, et que cela n'alla pas sans éclats d'impatience? Pourtant je devinais confusément la masse d'une œuvre sublime ; j'ai parlé plus haut des monuments mégalithiques dont la signification nous échappe, mais cette signification, nous avons la certitude qu'elle existe, ainsi qu'à Carnac ou à l'île de Pâques, et que, grandiose, mystérieuse, enveloppante à l'instar de la nuit qui l'exprime, elle témoigne des hautes cimes atteintes par l'esprit humain. Là est la différence entre *Finnegans Wake* et, mettons, le lamentable naufrage d'*Un coup de dés*.

Au début de la guerre, Joyce avait quitté son appartement et élu domicile dans un grand hôtel du boulevard Raspail. C'est là qu'un soir j'allai le chercher pour dîner, après des mois d'absence où il s'était passé tant de choses, et principalement le commencement de la fin de quelques mondes. Ainsi, ce soir-là, les grandes lumières ensoleillées étaient oubliées, et jusqu'à la sombre grisaille des après-midi rue Edmond-Valentin : nous macérions dans le *black-out*, cette obscurité poisseuse et sournoise, où les paroles s'éteignaient à la manière de flammes trop faibles. Telle était la nuit que l'époque opposait à la nuit miraculeuse chantée par *Finnegans Wake*.

Il me donna de ses nouvelles de Saint-Gérand-du-Puy, où il s'était réfugié, par bonheur, quelques semaines avant l'exode, et où il demeura jusqu'à l'hiver ; détail singulier, il m'écrivait maintenant en français, trouvant peut-être l'italien suspect ou condamnable. Des amis m'affirmèrent qu'il se portait bien, qu'il

prenait les événements avec aménité, qu'il ne se souciait pas trop de *Finnegans Wake*... C'est qu'il savait tromper son monde.

En janvier 1941, l'un des mois les plus froids que nous ayons eus, deux lignes dans un journal annoncèrent sa mort, à l'âge de cinquante-huit ans, à Zurich. Et la photo de son masque mortuaire nous porte aujourd'hui son jeune, mince, coupant sourire, et cette pâleur extraordinaire définitivement tournée vers l'intérieur.

★

1945

Après la Libération, je rencontrai Samuel Beckett ; s'apprêtant à quitter Paris pour quelques semaines, il me pria d'aller voir Lucia Joyce à Ivry. La mère et le frère toujours immobilisés en Suisse, elle demeurait hospitalisée dans la maison de santé où, trois ans plus tard, mourra Antonin Artaud. J'y allai donc, une après-midi de jeune et brillant soleil, et trouvai, dans un vaste jardin en friche, la belle jeune fille de jadis, les traits quelque peu alourdis, des mèches de cheveux gris retombant sur ses yeux pleins de bleu et d'inquiétude.

Elle m'accueillit avec amitié, sans sembler me reconnaître, et ne réagit guère lorsque je fis allusion à la fin de son père. Nous parlions français. Après un long moment, une infirmière survint, et je me disposai à partir : c'est alors que Lucia m'adressa brusquement la parole en italien, très vite, en me fixant pour la première fois :

— Ils disent qu'il est sous terre... Vous y croyez, vous? Allons, vous ne le connaissez pas, vous ne savez pas à quel point il est sournois ! Sous terre, c'est de la frime : en vérité, il est là, croyez-moi, bien caché, et qui vous regarde tout le temps !

Je m'éloignai.

Le reste est silence, dit Shakespeare.

NINO FRANK.

LE DROIT D'AVOIR TORT

Il me faut faire quelques remarques au sujet des lettres que j'ai reçues, après l'article publié ici sur la justice de la libération. Ces lettres viennent toutes d'hommes qui ont été mis en prison, condamnés à des peines parfois très dures, — ceux qui ont été condamnés à des peines plus dures encore ne pouvant pas écrire. J'ajoute qu'à de très rares exceptions près, elles n'ont pas pour objet une justification individuelle, mais une justification collective. Elles ne disent pas : « Je... » Elles disent : « Nous... » Nous : ceux que l'on a traqués, ceux que l'on a frappés à partir du mois d'août 1944. Tous ensemble et solidaires. La seule solidarité qu'on refuse est celle qui concernerait les exécuteurs des basses besognes de police, les indicateurs, les tortionnaires, les dénonciateurs, et les gens qui ont trafiqué avec l'ennemi pour gagner de l'argent. Mais tous ceux qui estiment avoir été, à la suite de l'effondrement allemand, des persécutés politiques ont soudé ensemble leurs arguments, leurs ressentiments, leur volonté de se faire accorder une réparation éclatante, à laquelle, à leur gré, l'amnistie ne suffit pas.

Cela mérite qu'on s'y arrête. Car ceux des Français qui ont bonne mémoire savent bien qu'entre 1940 et 1944 ce que l'on a appelé en bloc, pour le condamner en bloc, la « collaboration », ou encore le « vichysme » n'avait aucune sorte d'unité, ni dans l'organisation, ni dans l'idéologie. Il y avait là-dedans des gens qui considéraient le maréchal Pétain comme l'unique sauveur possible, comme l'espoir de la France, et d'autres,

qui le tenaient pour un fantoche sénile aux mains d'une clique de généraux revenchards et de capitalistes américanophiles ; il y avait des gens qui misaient sur la victoire allemande, et d'autres qui misaient sur la défaite allemande, et des gens qui escomptaient une paix blanche entre des adversaires épuisés ; il y avait des gens qui pensaient qu'il fallait faire bon visage, provisoirement, à l'ennemi, tout en attendant le moment favorable pour aider à lui régler son compte, et d'autres qui croyaient que cet ennemi n'était pas un ennemi, que seules des forces diaboliques, anglo-saxonnes et juives, avaient dressé l'Allemagne contre la France, que l'Allemagne victorieuse offrirait gracieusement à la France la moitié des responsabilités dans un condominium européen, et qu'avec ce qui restait d'une armée et d'une aviation qui avaient si bien fait leurs preuves en 1940, il fallait partir à la conquête de l'Angleterre. Il y avait ceux qui n'aimaient ni Hitler, ni même l'Allemagne, mais qui avaient plus peur encore de la Russie soviétique, et qui pensaient qu'il ne fallait pas gêner les Allemands dans la guerre contre la Russie soviétique (la possession d'immeubles, ou d'un portefeuille d'actions, n'était pas toujours sans rapports avec cette dernière position). Il y avait ceux qui étaient de formation marxiste, et qui pensaient que le national-socialisme victorieux était la seule chance d'avènement du socialisme. Il y avait ceux qui n'aimaient pas Hitler, mais qui estimaient qu'il fallait être avec lui parce qu'il serait victorieux. Il y avait ceux qui l'aimaient et qui croyaient qu'il fallait être avec lui jusque dans la défaite. Il y avait ceux qui pensaient que la France devait se tenir sur la réserve, en accordant un minimum de gages à un ennemi exigeant, et prendre le bon vent.

Cela faisait beaucoup d'idées différentes, qui ne s'accordaient guère ensemble. Faut-il rappeler comment les mots d'ordre de « la France seule » s'opposait au mot d'ordre de « l'Europe unie », comment l'*Action française* (j'en puis témoigner, j'y étais) traitait *Je suis Partout*, comment la presse de Paris accommodait le gouvernement de Vichy? En fait, les

différentes attitudes politiques que l'on a ensuite commodément confondues sous le nom d' « intelligences avec l'ennemi » étaient non seulement divergentes, mais inconciliables, et elles auraient pu fort bien, en cas de compétition pour le pouvoir, s'opposer dans des conflits aussi violents que celui qui opposait « résistants » et « collaborateurs ». On a fusillé ensemble, à la libération, des gens qui se seraient peut-être, le cas échéant, fusillés les uns les autres, ou qui du moins s'étaient promis les uns aux autres la fusillade, en paroles et en écrits. On a mis dans les mêmes prisons des adversaires qui, quelques semaines auparavant, s'estimaient mutuellement dignes de la prison. Si ces gens s'estiment aujourd'hui solidaires, c'est parce qu'ils ont été poursuivis ensemble et condamnés ensemble. Leur union a été cimentée dans les prisons et les cours de justice, de même que l'union entre les « résistants », membres de l'Armée secrète ou Francs-Tireurs-Partisans, réactionnaires ou communistes, était scellée dans les cachots de Fresnes ou les salles d'interrogatoire de la Gestapo. C'est un lien assez fort que les mêmes souffrances à endurer, les mêmes visages à haïr, les mêmes raisons d'espérer, ou de désespérer. C'est pourquoi une évolution inverse s'est produite, du fait de la libération, dans ces deux rassemblements disparates, de tendances contradictoires dans lesquels seule l'oppression subie, les épreuves à affronter pouvaient établir des liens. La Résistance a cessé d'être un bloc. La « Collaboration » — qui comptait d'ailleurs un bon nombre de non-collaborateurs — en est devenu un. Un des plus sérieux inconvénients de la répression politique est sans doute qu'elle tend à unir entre eux les adversaires du régime régnant, au lieu qu'une bonne politique tendrait à les diviser.

Mais je reviens à ceux qui m'écrivent : « Nous... » disent-ils, et je viens de montrer que ce *nous* n'a guère d'autre sens que celui de la solidarité établie par la répression. Que signifie-t-il donc exactement, ce pronom collectif, lorsqu'il est employé pour exiger, des « résistants », la reconnaissance d'une certaine vérité politique sur laquelle, précisément, les non-résis-

tants ne se sont jamais accordés? « Nous avions raison » écrivent mes correspondants. Qui, *nous?* Tous ceux que l'on a condamnés ne pensaient pas la même chose. Qui avait raison? Ceux qui croyaient que le national-socialisme était la forme la plus admirable et la chance suprême de la civilisation occidentale? Ceux qui croyaient qu'il fallait laisser l'Allemagne s'user dans une guerre implacable contre ses adversaires en évitant de notre mieux les horions égarés? Ceux qui criaient : « Vive le Maréchal ! »? Ceux qui suivaient Marcel Déat? Ceux qui profitaient de leur situation dans l'armée ou dans l'administration de Vichy pour faire passer des renseignements aux services anglo-saxons? Ceux qui jouaient le double jeu ou ceux qui ne le jouaient pas? Il est bien difficile d'admettre que tous ces gens qu'on a mis en prison en même temps aient eu raison en même temps. Il est également difficile d'admettre que tous ceux que l'on n'a pas mis en prison, et qui ont mis en prison les autres, aient eu tort en tout et pour tout. Car ceux qui composaient la « Résistance » ont eu raison, tout au moins, sur un point. Ils ont estimé que l'Allemagne ne pouvait pas gagner la guerre, que l'Allemagne perdrait la guerre. Ils l'ont cru dès l'année 1940 : et, sur ce point, on ne peut dire qu'ils se soient trompés. J'imagine que ceux qui estiment que la défaite de l'Allemagne a précisément été un malheur pour le monde, et qu'il eût fallu lutter pour l'empêcher, n'ont pas la puérilité de croire que ce qui restait de forces militaires à la France après la débâcle de juin 1940 eût pu suffire à changer la décision.

J'ajoute que je ne fais pas à ceux qui misèrent sur le bon cheval un extraordinaire mérite de leur perspicacité. D'abord, parce que si tout le problème consistait à miser sur le bon cheval, les grands mots d'honneur et de déshonneur, de patrie et de trahison qu'on a, de part et d'autre, si volontiers brandis dans l'affaire, paraîtraient assez saugrenus. Assez saugrenus aussi les condamnations, les exécutions. Si toute l'affaire 1940-1944 n'a été qu'une sorte de grande loterie où les joueurs sondant anxieusement l'avenir, se sont demandés uniquement

quel serait, en fin de compte, le côté du manche, ce ne sont pas les arguments d'un parti qui s'effondrent, mais les arguments des deux partis. Il est certain d'ailleurs qu'en histoire, comme dans les loteries, personne n'a raison qu'après coup. La défaite de l'Allemagne en 1944 a donné raison à ceux qui croyaient dès 1940 à cette défaite. Mais ceux qui croyaient à cette défaite n'avaient pas raison dès 1940. Car en 1940 les dés n'avaient pas roulé : la partie n'était pas jouée. La prévision de la défaite allemande s'est trouvée en fin de compte vérifiée : elle n'en était pas moins fondée sur des hypothèses alors invérifiables, sur des données qui comportaient une grande part d'inconnu, sur des renseignements en partie faux. C'est ainsi que nul ne pouvait savoir en 1940, — non pas même le Führer d'Allemagne, le premier ministre d'Angleterre, le président des États-Unis — que le IIIe Reich perdrait la course à la bombe atomique. Que se serait-il passé s'il l'avait gagnée? A partir de novembre 1942, à partir du débarquement en Afrique du Nord et de l'échec définitif des Allemands en Russie, 95 Français sur 100 furent convaincus que la guerre était définitivement perdue pour l'Allemagne. Or, la guerre fut finalement perdue pour l'Allemagne, mais elle n'était nullement perdue en novembre 1942. Qui peut dire ce qui serait arrivé, si la série des armes nouvelles allemandes (on croyait alors à un bluff) avait été prête un an plus tôt? Pour qui pesait les forces en présence, ou du moins les forces virtuellement en présence, dès juin 1940, la victoire des adversaires de l'Allemagne ne pouvait pas faire de doute, en dépit de l'avance provisoire prise par l'Allemagne dans la mise en œuvre de sa propre capacité de combat. Mais la rapidité des révolutions techniques à notre époque est telle qu'un pays, même sensiblement inférieur en quantité de force, peut à la condition de posséder un équipement industriel suffisant, acquérir pendant quelque temps une supériorité dans la qualité technique suffisante pour arracher une décision militaire. Il n'y faut que quelques découvertes heureuses. On sait aujourd'hui qu'il s'en est fallu de peu, en 1944, après

le débarquement à l'ouest, que l'armée allemande ne tînt à l'est et à l'ouest ses lignes assez longtemps pour que la guerre entrât dans une nouvelle phase technique où ses adversaires auraient pu éprouver des surprises pénibles. La décision finale n'eût pas, selon toute probabilité, été changée. Mais personne ne peut rien affirmer avec certitude. C'est pourquoi aussi personne ne peut affirmer, de façon absolument légitime et indiscutable, qu'il a eu en telle ou telle circonstance passée, raison de prévoir telle ou telle évolution des événements, et d'agir en conséquence. Il n'y a pas d'évidence cartésienne, il n'y a pas d'évidence mathématique en histoire. Il est impossible de *prouver* que l'armistice de juin 1940 était la solution la meilleure, ou que la France eût été traitée comme la Pologne s'il n'y avait pas eu de gouvernement à Vichy (pourquoi comme la Pologne, et non comme la Belgique?). S'il n'y avait pas eu la Résistance, la France aurait été, peut-être, mieux traitée par l'Allemagne. Ce n'est pas sûr. Elle aurait peut-être été plus mal traitée par les Anglo-Saxons. Ce n'est pas sûr davantage. Nous sommes dans un domaine où nous pouvons croire ce que nous avons envie de croire, ou peu s'en faut.

Le terrain sur lequel se placent les victimes de la répression de 1944 — « Nous avions raison » — est donc doublement fragile. D'abord, parce que ce *nous* représente des gens qui avaient des idées différentes, ou même contradictoires, et ne pouvaient donc avoir tous raison, en même temps. Ensuite, parce que les condamnés de 1944 ne peuvent absolument pas prouver qu'ils avaient raison, et parce que sur un point qu'il faut bien considérer comme le point capital, l'événement a donné raison à leurs adversaires. L'Allemagne a été écrasée, et ceux qui ont été dès 1940 convaincus qu'elle serait écrasée, et que les Français qui continueraient la lutte se trouveraient en fin de compte dans le camp des vainqueurs, peuvent invoquer beaucoup plus sûrement que quiconque l'assentiment de l'histoire quand ils disent, eux aussi : « Nous avions raison. » Ce qui est surprenant, c'est que les condamnés

de 1944 ne s'avisent pas qu'en disant : « Nous avions raison, » ils posent mal le problème, ou plutôt que le problème n'est pas là où ils le posent. Car si — mis à part les dénonciateurs ou tortionnaires que personne n'est venu jusqu'à présent défendre — quelque chose est inacceptable dans la situation faite aux condamnés dont je parle, ce quelque chose est inacceptable, qu'ils aient eu raison ou tort. Ce qui mérite protestation et le cas échéant réparation, ce n'est pas que des gens se trouvent en prison, ou aient été fusillés, alors qu'ils avaient raison, mais que des gens se trouvent en prison, ou aient été fusillés, parce qu'ils ont professé une opinion, qu'ils aient eu raison ou qu'ils aient eu tort.

Lorsque des gens que l'on a condamnés viennent poser cette question : « Pourquoi nous a-t-on condamnés, puisque nous avions raison? » ils entrent sans s'en douter dans le jeu, ils entrent dans la morale de ceux qui les ont condamnés. Ils admettent, implicitement, qu'on aurait pu les condamner, s'ils avaient eu tort, qu'on peut condamner un homme, s'il a eu tort, parce qu'il a eu tort, pour cette seule raison qu'il a eu tort. Il semble qu'ils soient eux-mêmes prêts à reconnaître qu'on aurait le droit de les garder en prison, si on pouvait leur prouver qu'ils ont eu tort. De sorte que ceux qui les ont mis en prison peuvent leur répondre : « Vous voulez que je vous libère parce que vous avez eu raison. Vous estimez donc que c'est moi qui ai eu tort, et que c'est moi qui devrais être en prison à votre place. Question de point de vue. Moi, je continue à croire que c'est vous qui avez eu tort. Donc, je vous garde en prison. » Or, cette réponse n'est pas tout à fait sans fondement. Car les hommes qui prirent parti pour la collaboration n'étaient pas, dans leur ensemble, des libéraux. Ils avaient souvent quelque admiration pour les principes totalitaires, ou du moins les considéraient comme un mal nécessaire à notre époque. Ils admettaient sans trop de peine que d'autres qu'eux fussent mis en prison, simplement parce qu'ils avaient « tort ». Ils seraient peut-être aujourd'hui encore assez disposés à admettre que ceux qui ne pensaient

pas ce qu'ils pensaient auraient mérité la prison à leur place. Il est curieux de constater combien dans le monde moderne on se bat pour savoir qui a tort et qui a raison, mais que le droit pour celui qui a raison de mettre en prison celui qui a tort soit pratiquement tenu hors de la discussion, considéré comme indiscutable.

Or, le problème est précisément de séparer deux problèmes qui n'ont rien à voir ensemble. Le problème de savoir qui a tort et qui a raison est un problème, qui prête à des controverses infinies. Le problème de savoir si celui qui a raison peut mettre en prison celui qui a tort est un autre problème, qui ne souffre aucune controverse. Maurice Bardèche et les autres apologistes de la collaboration réduisent singulièrement la portée du débat en venant crier à la place des geôliers, des magistrats, des bourreaux, des policiers de l'épuration : « Nous avions raison. » Ce qu'il aurait dû crier, ce qu'il devrait crier, c'est seulement cette question : « Et quand bien même nous aurions eu tort? »

Car le procès à plaider, le procès à gagner dans le monde au milieu de ce sombre siècle, ce n'est pas le procès de ceux qui ont raison, c'est le procès de ceux qui ont tort.

On est beaucoup plus exposé à avoir tort qu'à avoir raison, à notre époque. D'abord, parce que l'esprit humain est infirme et sujet à l'erreur, comme l'ont remarqué les moralistes depuis très longtemps. Ensuite, parce que l'histoire a pris de nos jours un cours si étrange et si inattendu que les expériences antérieures et la sagesse traditionnelle n'ont plus qu'une valeur précaire en face de situations sans précédent. Enfin et surtout, parce que celui qui décide en fin de compte qui a tort et qui a raison, c'est le plus fort. Celui qui a le gouvernement, les tribunaux, la police, la presse et la radio a raison. A-t-il tout cela parce qu'il a raison? A-t-il raison parce qu'il a tout cela? Le fait est qu'il a raison. Vous n'êtes pas de cet avis? Allez donc lui prouver le contraire.

(Pour le cas où il y aurait encore un doute à ce sujet, pour le cas où tout le monde ne serait pas absolument convaincu

que celui qui a le gouvernement, les tribunaux, etc., a aussi raison, il y a les procès politiques, les procès où l'accusé lui-même rend hommage à cette raison que détient le plus fort, où, pour que nul n'en ignore, celui qui a tort vient crier lui-même qu'il a tort, infiniment plus tort encore qu'on ne pouvait le croire.)

Un homme a-t-il le droit d'avoir tort, ou celui qui a tort est-il un coupable? Voilà la question. Voilà la seule question. Un homme a-t-il le droit d'avoir sur le régime politique qui convient à son pays, les alliances qu'il conviendrait à ce pays de contracter, la propriété, le prolétariat, la monarchie, Lénine, l'existence de Dieu, le mariage, la paix et la guerre, des idées contraires à celles de la majorité de ses concitoyens (si c'est là le critère de la vérité), à l'évolution de l'histoire (si c'est là le critère de la vérité) ou même à l'évidence mathématique (si c'est là le critère de la vérité)? Ou bien est-il, dans ces cas, légitime de le tenir pour un traître, pour un asocial irréductible, pour un rebut que l'organisme social doit éliminer promptement dans l'intérêt de la santé générale? Personne n'ayant jamais raison, personne n'ayant jamais tout à fait raison, le droit d'avoir tort est le droit le plus universel, le droit le plus sacré, le droit le plus indispensable : le droit qui importe à tout le monde. Qu'il soit nécessaire d'admettre, pour ce droit, certaines limites circonstantielles, au temps de guerre par exemple, qu'il faille distinguer entre les opinions, qui sont légitimes, et les actes commis en vertu de ces opinions, qui ne peuvent l'être que dans certaines limites, cela va de soi. Mais le droit d'avoir tort est dans son principe, le droit humain fondamental : il pourrait être l'article unique d'une Déclaration des droits de l'homme, car il implique tous les autres droits.

Nous voulons la liberté, nous voulons la restitution de nos droits de citoyens parce que nous avons eu raison, disent ceux qui ont été frappés par l'épuration. Ils commettent ainsi une triple erreur. D'abord, parce qu'il est loin d'être évident qu'ils aient eu raison. Ensuite, parce que même s'ils avaient eu

raison, le régime à qui ils demandent réparation ne pourrait le reconnaître qu'en se désavouant lui-même, ce qui est lui demander beaucoup. Enfin, parce que si l'on admet qu'il faut mettre en liberté les gens parce qu'ils ont eu raison, on admet par là même qu'il est légitime de les garder en prison lorsqu'ils n'ont pas eu raison : et c'est une morale politique qui nous mène loin, — qui nous a déjà menés loin.

THIERRY MAULNIER.

UN MONDE

Cunégonde Rouchon.

La première fois que j'ai vu le portrait de Julie d'Angennes, future duchesse de Montausier, j'ai été saisi d'étonnement, croyant reconnaître en elle une précieuse de chez moi qui s'appelait Cunégonde Rouchon, fille d'un employé des Droits réunis et dont la mère pour la gâter allait à la journée chez les autres. Bien que ses parents morts ne l'eussent pas laissée sans ressources, comme elle tenait le travail pour un déshonneur, elle serait morte d'inanition, si elle n'avait eu si peu de besoins. « Rien dedans, tout dessus, » était son principe, en même temps qu'une sorte de mégalomanie en elle s'installait : sans le dire, elle se croyait de plus en plus une princesse qu'on avait remise à de pauvres gens, ses prétendus parents, pour l'élever. Pourvue d'une assez belle tête, seulement trop lourde pour son petit corps et qu'elle surchargeait par surcroît d'ornements surérogatoires, elle vous infligeait une sorte de malaise, à considérer cette disproportion, comme si le monument de ses cheveux tressés en un triple diadème et retombant sur ses étroites épaules en grappes d'anglaises, sans compter les coques de rubans, les fleurs, les pierreries qu'elle y entremêlait allaient à chaque pas la faire choir à vos pieds. Tout l'après-midi passé à se parer, elle ne sortait que le soir à la nuit tombante, reine de Carnaval, quel que fût le jour, sa taille de guêpe emprisonnée dans un corselet de fer qui, après avoir escamoté un petit ventre inexistant, pointait entre

deux jambes hélas ! trop courtes, toutes rehaussées qu'elles étaient par des cothurnes à talons hauts, comme exprès pour donner à une démarche déjà hésitante un air mal sûr qu'embarrassait par surcroît une longue traîne. Le rapport de son teint mat et de grands yeux de velours n'eût pas été sans beauté, si une expression de mélancolie affectée, une voix minaudière, en même temps que certains gestes de théâtre qui interrompaient son pas de procession, n'avaient donné envie de rire. Cet accoutrement de reposoir ambulant, imprévu pour se rendre de boulangerie en épicerie, ne manquait pas de faire se méprendre sur les intentions du manège les militaires de passage, qui instinctivement la suivaient. Rien ne la rendait plus fière d'abord que cette escorte qu'elle se retournait pour mesurer de l'œil, mais la serrait-on de trop près, on était vite rabroué. Une fois dans son rez-de-chaussée, elle en refermait soigneusement la porte à clé, jamais les persiennes. Le lustre allumé, les curieux s'installaient le long des trottoirs, grimpaient sur les becs de gaz voisins, pour lui voir faire ses grimaces et en effet devant son armoire à glace, elle se contait fleurette, y répondait, disposait ses mains poudrées et parfumées tout près de son visage, après les avoir tenues appuyées longtemps le long des murs, au-dessus de sa tête, pour les faire pâlir, et la voilà une partie de la nuit à se mirer, accoudée à un guéridon, comme on prend des poses chez le photographe.

Le Potard perverti.

Un ancien appprenti potard de Chaminadour, après un long séjour à Paris, nous revient pour épouser la fille du contrôleur des Contributions directes et, dit-on, le mariage célébré, la dot de cent mille francs versée qui devait payer le plus beau fonds de pharmacie de la capitale, à peine est-il couché dans une pauvre chambre de l'Hôtel meublé le plus minable de La Villette auprès de la petite, il lui avoue que de sa dot il n'est pas question, qu'il la devait et qu'il n'a plus le sou

vaillant, pour ouvrir boutique ; mais que cela ne l'empêche pas de vouloir faire des affaires, de vouloir faire fortune, seulement qu'au lieu de sirops et d'onguents c'est elle, sa femme, qui sera sa marchandise ; qu'ainsi en a-t-il décidé et que, du moment qu'elle l'aime, ce qu'elle vient de lui jurer avec tant de passion, pour qu'il la croie autrement que sur parole il lui reste à le prouver, en faisant monnaie de son corps pour l'amour de lui, que c'est un commerce comme un autre ; bien plus, que la clientèle est toute prête et choisie, qu'il l'a justement rassemblée dans les chambres voisines, dont il lui désigne les numéros, où elle n'aura qu'à frapper aux heures dites, pour être fêtée. Déjà même, en achevant ces mots, il tire sa montre et l'avertit que c'est le moment de commencer, que le premier pas seul coûte et qu'il va la conduire lui-même à l'amateur le plus pressé. Refuse-t-elle de quitter la place, il la malmène, la bat, la torture. Deux jours et deux nuits, elle tient bon. Sans boire ni manger et le troisième, comme il est sorti un moment prendre l'air, elle en profite pour tant crier qu'on la délivre. Dans une salle d'attente de la gare la plus voisine, où elle s'est réfugiée, son père prévenu par télégramme vient la chercher et la voici revenue au pays déflorée, dépouillée sans doute, mais nouvelle Angélique délivrée du Monstre dévorant, édifiée, presque heureuse.

La maîtresse de M. Duc.

Mme Duc, depuis que son fils « l'a déçue », ressemble à un catafalque de première classe, toute drapée de noir ; elle dit : — Je porte le deuil de mes illusions », à qui veut l'entendre et à lui : — Alors, tu ne la vois pas ou comment veux-tu que je sorte avec ça? quand elle est habillée, elle a l'air d'une grue? et quand elle ne l'est pas, d'une bonne, » parlant de la maîtresse qu'il se propose d'épouser.

Un jour de fête cependant, lasse d'être seule, elle consent, après le déjeuner qui les a réunis tous les trois au restaurant, à partager leur promenade.

Je les rencontre par hasard. En fait, elle ne partage rien du tout, se pressant, dès que « l'autre » se dandine et piétinant, dès que « l'autre » fait une enjambée pour la rejoindre, si bien qu'elles marchent toujours à un intervalle d'au moins trois pas, celle-ci devant, celle-là derrière alternativement ; M. Duc entre les deux, faisant la chaîne.

Après deux ans de lutte, depuis si longtemps traquée par la mère, la maîtresse vaincue accepte une transaction : M. Duc lui versera cent mille francs et ils seront quittes. Elle n'est embarrassée que de l'emploi qu'elle fera de cette somme et va consulter une amie : — Il n'y a que deux choses de sûres au monde, conviennent-elles ensemble : l'amour et la mort. Tous les hommes sans exception commencent par être des cochons et à la fin cassent leur pipe.

— En conséquence, conclut l'amie, je n'hésite pour toi qu'entre deux fonds de commerce : une maison de rendez-vous ou un magasin de couronnes mortuaires. « L'autre : — Et pourquoi ne pas mettre le comble à la prudence, en combinant ces deux genres d'activité, celui-ci masquant celui-là.

J'ai bien connu dans ma jeunesse à Chaminadour une rousse qui en a fait l'expérience, avant de mourir millionnaire et respectée. »

La fiancée d'Henri Guillot.

Un jour qu'on enterrait une brune barbue, sans âge, que j'avais remarquée l'air plus que timide, sauvage, voire farouche, si l'on paraissait l'observer, toujours toute seule par les chemins, vêtue de noir ou assise devant sa porte en jupon blanc et camisole blanche empesés, ma mère distraitement me rapporte : — Dans ma jeunesse elle était fiancée à Henri Guillot, le boulanger, mais, bien avant la noce, enceinte, elle accoucha d'un monstre velu de la tête aux pieds qui n'était ni chien ni chat ni singe, mais tenait de toute cette ménagerie, et qui à peine sorti de son ventre,

s'était mis à courir à quatre pattes pour s'aller cacher sous le lit, d'où le docteur, appelé en hâte par la « matronière », l'avait tiré pour le suffoquer. Naturellement, le bruit en courut et depuis, ni Henri Guillot ni garçon au monde n'aurait voulu d'elle et peut-être moins par mépris que par crainte personne plus ne lui parla.

La messe de l'Antoinette Chirat.

— Il y en avait une à Chaminadour vers 1890 oh ! la la, il fallait la voir. Admets par exemple que personne sache plus jouer du piano ; on y range ses plumeaux et ses balais comme dans une armoire. Il n'y en avait qu'une à Chaminadour, oh ! lala, une simple épicière, c'est comme ça. Et une bonne mère de famille oh ! la la, nantie de trois filles modèles, des saintes, qu'elle avait bien élevées, en tenant son magasin mieux que personne. Pour les affaires, elle était là, un peu là, oh ! lala. Seulement le soir, quand toute la ville dormait, elle se rendait chez les sœurs cloîtrées, comme un homme oh ! lala ! avec son mari bras-dessus bras-dessous, comme on va à la messe de minuit. On y mangeait de l'oignon sauté, arrosé de vin rouge, des gigots piqués de gousses d'ail oh ! lala ! que ça en fumait et un cigare, voire une pipe ne faisaient pas peur à l'Antoinette, à une époque où la cigarette même n'était pas permise aux femmes. On faisait ses dévotions ensemble, le mari et la femme. On avait les mêmes goûts. Cependant le bruit d'une religion si rare courait. Les honnêtes chrétiens sont bien capables d'imaginer les hérésies qu'ils ne sauraient nommer. De loin, ils les flairent avec respect, intrigués et certes dans la petite voiture que Chirat poussait, enveloppé de caracule et des diamants à tous les doigts, fortune faite, leurs trois filles à la remorque, les bras chargés de bouquets, quand, recuite comme une relique, à la fin de ses jours elle passait, il n'était personne qui ne saluât très bas l'Antoinette Chirat, oh ! lala.

Viols, Boutelat, Philomène Christou et Cie.

Dans leurs voiles noirs, comme deux galères endeuillées, Mme Viols, petite, ronde, la face rutilante, solaire et Mme Boutelat, grande, mince, le profil étroit et pâle, en quartier de lune, jamais ne cheminaient l'une sans l'autre que pour se rejoindre. Si différents que fussent leurs traits, leurs silhouettes, leurs tics, les pas s'accordaient ; le sourire était le même, il signifiait que la vie s'était moquée de vous et qu'on s'y était résignées.

Mme Boutelat, sourde, Mme Viols myope d'une myopie, qui touchait à la cécité, craignaient moins leur propre mort que chacune la mort de l'autre, qui la laisserait seule. Riches, bonnes universellement, elles se montraient insupportables avec leur seule petite bonne, se vengeant sans doute par là de toutes celles qui autrefois avaient mis en péril la vertu de leurs maris.

Chaque jour que Dieu donnait, Mme Viols déjeunait chez Mme Boutelat et Mme Boutelat dînait chez Mme Viols. Du même âge et veuves, ensemble on aimait à se rappeler le mariage comme une étrange aventure, comme une sorte d'affreuse nécessité par laquelle il avait fallu passer, sans rien y comprendre. Tout mort qu'il était, les criailleries de M. Boutelat emplissaient toujours l'âme peureuse de Mme Boutelat d'un tumulte sourd qui couvrait tous les bruits du monde. Avec stupeur de son côté, Mme Viols, justement parce qu'elle n'y voyait plus, ne pouvait s'empêcher de rencontrer sans cesse qui clignait au fond de sa nuit perpétuelle l'œil bleu de quelqu'un, suivi d'une manche de jaquette grise et d'une pile d'assiettes à fleurs mauves qui s'effondrait. C'était la manie de M. Viols en effet, de ne pouvoir s'empêcher de pincer tout ce qui se trouvait à la portée de sa main, fût-ce le bras chargé de porcelaines précieuses d'une fille à son service.

Mme Boutelat voyait-elle Mme Viols tressaillir ou sursauter,

elle savait à quel imaginaire fracas cela répondait et c'était pour elle une sorte de signal qui déclenchait le rappel de l'unique scène qu'elle avait faite à M. Boutelat : — M. Boutelat? on dit qu'Euphrosine est dans une situation intéressante? — Ça, Mme Boutelat, c'est son affaire. — Mais M. Boutelat, on dit que c'est de vos œuvres? — Mme Boutelat, ça, c'est mon affaire. — Puisque c'est ainsi que vous le prenez, M. Boutelat, de ce pas je vais mettre cette fille à la porte. — Ça, c'est votre affaire, Mme Boutelat. » Et chaque fois que Mme Boutelat avait rappelé dans la journée cette sombre tragédie, après plus de trente ans, c'était réglé, le même soir, elle mettait sa bonne à la porte.

De compagnie ces dames allaient chaque dimanche visiter sa sœur Mélanie, pour apercevoir leur curé, mais à peine avaient-elles paru, M. le curé bâillait, se levait et se retirait, comme il expédiait leur insignifiante et monotone confession le samedi. Instinctivement, toutes les deux ne pouvaient s'empêcher de rapprocher cet empressement de leur pasteur à les fuir à l'indifférence de leurs maris, en même temps qu'elles cherchaient des yeux de qui être jalouses et comme au même moment Mme Boutelat apercevait, en en faisant part à l'autre, une de leurs servantes dans le confessionnal où le grand nombre de ses péchés la retenait plus longtemps sans doute que la complaisance du confesseur, elle expierait.

Sur la fin de leur vie, pour marquer le dimanche, elles eurent l'idée d'inviter à partager leurs agapes Mlle Philomène Christou, la doyenne des Enfants de Marie de la paroisse. Le malheur que la vieille fille avait eu récemment de tomber dans le feu de sa cheminée était le seul événement inoubliable d'une existence toute de travail et de privations. Ce déjeuner dominical en ville en serait le couronnement, voire l'apothéose, si l'on sait qu'elle n'avait jamais connu d'autre ambition que d'amasser sou par sou les six mille francs qui lui seraient nécessaires pour se retirer à l'hospice auprès des sœurs de la Charité de Bourges. Pas une seconde du lundi au samedi,

elle ne cessait de recopier à cette fin les rôles des contributions directes. Sa seule consolation était l'avarice qui lui faisait, en se privant de tout, accumuler tant de provisions et d'objets sans valeur autour d'elle qu'un jour, la place de se retourner dans son réduit lui manquant, tout ce matériel l'avait poussée dans le feu.

A peine guérie de ses brûlures, elle avait repris son travail, quand ces dames Viols et Boutelat la reçurent à leur table avec l'arrière-pensée que Philomène ensevelirait celle des deux qui mourrait la dernière, tant il est vrai, qu'il entre au premier chef dans les préoccupations de l'être humain de ménager à son cadavre des égards et peut-être plus sûrement que nul autre ce souci nous distingue-t-il des bêtes. Donc, Mmes Viols et Boutelat, désormais tranquilles, pouvaient se chanter que, si ce n'était pas la main de l'une qui fermerait les yeux de l'autre, au moins ne serait-ce pas la main de leur petite bonne, entre toutes exécrée, mais celle de Philomène Christou, qu'elles apprivoisaient peu à peu à cet effet, en vue de ce sacré office?

Or, par un bel après-midi de juin, Mme Viols, assise en face de Mme Boutelat, se sentit tout d'un coup mordue au coin de la bouche. Le cancer qui s'annonçait par là eut vite fait franche lippée de toute la face qui se déchiqueta brin à brin comme une dentelle de fil rouge autour de ses gros yeux boulus et fixes de myope, devenue aveugle heureusement, pour qu'elle ne pût s'apercevoir dans son miroir peu à peu défigurée et bientôt sans figure. Mme Boutelat certes ne manqua pas un jour de se rendre auprès d'elle, disons, auprès du cancer qu'elle croyait dans sa surdité entendre lentement travailler, grignoter son amie, en proie vivante à l'interminable festin qui la rendait peu à peu méconnaissable. Quand ses jambes ne purent plus la porter, une voiture passa chaque matin prendre Mme Boutelat et dut-elle, à son tour, enfin devenue impotente, renoncer à se déplacer, c'est à partir de ce moment, que, chacune dans son chalet coquet, se contentant de penser à l'autre, Philomène Christou, gagée par elles

deux, abandonna les contributions, pour aller sans trêve du matin au soir de celle-ci à celle-là, de celle-là à celle-ci, mais toutes les deux furent si exigeantes pour le prix qu'elles donnaient, elles firent faire tant de pas à la pauvre Philomène qu'elles ne lui permirent pas, comme elle avait rêvé toute sa vie, après tant de fatigues et de soucis, d'aller mourir à l'hospice entre les mains des Sœurs de la Charité de Bourges., On la trouva morte de fatigue un jour dans le chemin et naturellement, ce qu'elles avaient au monde elles-mêmes le plus redouté : ce furent les mains de leurs petites bonnes repectives, avec le respect qu'on imagine, qui fermèrent les yeux de nos dames, avant que M. le curé leur fit l'honneur suprême de paraître enfin les prendre au sérieux, en les enterrant, comme tout le monde.

Louise Vinatier.

Louise Vinatier, mariée sur le tard, avait réuni autour d'elle avec méthode tous les éléments du bonheur. La dot qu'elle apportait dans le ménage ne lui venait ni de son père ni de sa mère. Ceux qui ne l'aimaient pas voulaient y voir le prix d'une complaisance coupable, ceux qui l'aimaient la récompense de son dévouement. Elle avait en effet, jeune fille, veillé sur l'agonie et fermé les yeux d'une voisine et sans doute le père Carreau n'était pas homme à n'avoir pas profité de la circonstance qui les rapprochait au chevet de sa femme à l'agonie pour embrasser la petite, mais Vinatier n'était pas homme à s'enquérir du passé, sagement ; le présent et l'avenir de Louise lui suffisaient, « vienne d'en vienne. »

Il leur était né trois enfants, bien portants, bien faits. Deux se destinaient aux champs ; le troisième, étudiant, songeait à la prêtise.

Quatre domestiques se partageaient les gros ouvrages ; un vacher et une bergère idiote complétaient le personnel, traité humainement et content.

Tout de suite, en sortant de la ville, on ne pouvait pas ne

pas admirer leur domaine, les prés peignés comme des pelouses et bien clos de buissons taillés, d'une fraîcheur sans pareille. Les vergers regorgeaient de fruits, les potagers de légumes et çà et là le luxe de quelques fleurs invitait au désintéressement, de loin en loin un banc de pierre au répit.

Entrait-on dans la grande salle, dont la porte n'était jamais fermée, les meubles en cerisier y rutilaient presque autant que les cuivres et sur les dalles blanches comme la neige, s'égaillaient des petits tapis de velours cramoisi de la forme du pied qui permettaient de se déplacer, comme on fait pour traverser un ruisseau à gué. Ainsi Louise vous préservait-elle de sentir le froid et la dureté de la pierre qu'elle gardait en même temps de toute souillure.

Par fidélité à ses origines paysannes, elle portait la coiffe, mais qu'elle allégeait de plus en plus, la mousseline devenue transparente à en être invisible et les fonds de broderie si ajourés qu'il n'en restait guère qu'une vapeur.

Au moment de son mariage, tout le monde aurait parié contre sa vertu : brune aux yeux bleus brillants, aux joues empourprées, elle exerçait sur les hommes un invincible attrait. Devenue la femme légitime de Vinatier, elle n'avait plus eu que de l'ambition : Du haut du perron enguirlandé de treilles et de rosiers qui faisaient à sa demeure une ceinture de liesse, elle considérait avec jalousie les limites de ce qui lui appartenait comme son bien, convoitant sans cesse celui de ses voisins qu'elle espérait voir bientôt l'un mourir sans enfant, l'autre ruiné par les siens. Louise ne vivait, ne respirait plus, haletante, que pour guetter le progrès de ces désastres et amasser un trésor suffisant pour en acquérir au bon moment les débris. Ses rapports avec son mari la laissaient distraite, excepté quand ils lui donnaient plus d'empire sur lui pour l'amener à ses fins. Victorien d'ailleurs, se sachant bien incapable de concevoir seul et de réaliser des plans dont la sagesse et l'ampleur le confondaient, sans compter l'aide infatigable qu'elle lui prêtait, était le premier à rendre hommage à sa femme. Aux conquêtes de la prospérité et au souci de l'ordre

rien ne nous prépare plus sûrement qu'un excès de tempérament qui aurait pu nous perdre, du moment qu'on l'a dompté.

Trinité profane.

Nous sortons de chez les S., dont le père vient de mourir. D'une valeur exceptionnelle il avait créé une industrie prospère, à laquelle il n'avait consenti à initier que sa femme et sa fille unique. Jamais entente plus parfaite, sans l'ombre d'un désaccord, ne se referma sur trois êtres plus obstinément, plus absolument, plus exclusivement trois en un, si l'on en excepte la Divine Trinité. Le gendre même, quand Hélène se maria, ne put se faire admettre dans leurs conseils, pour ne pas dire, dans leurs mystères et qu'on ne pense pas, le beau-père disparu, que le pauvre garçon ait eu la moindre chance de lui succéder. A cette idée, les deux femmes frémissent d'indignation, entrent dans des transes, la mémoire du défunt comme insultée. La seule présence du malheureux, dans la mesure où elle les fait souvenir d'une irrémédiable absence leur est odieuse. Il n'y a place entre elles que pour une Ombre, dont elles sont jalouses de n'admettre personne à partager le culte privé.

Tout en nous parlant, elles s'étaient assises de façon à tourner le dos à l'intrus, pour ne pas le voir et chaque fois qu'il ouvrait la bouche, elles lui imposaient silence. Bougeait-il seulement, pour fermer, Dieu sait avec quelle infinie discrétion cependant, une porte, elles se plaignaient aussitôt qu'il le fît avec tant de bruit, pour ne rien faire et pour le néant qu'il était. Non, jamais on n'eût pu voir quelqu'un plus que celui-ci au milieu de sa propre maison excommunié.

On sait d'ailleurs qu'à peine étions-nous dehors, elles se sont levées en même temps pour mettre leurs voiles et courir du même pas toutes les deux au cimetière et de retour, elles se retireront dans la même chambre, dans le même lit qu'elles partagent, où, quelques broutilles grignotées, ensemble elles

s'endormiront, en pleurant. Lui, qu'importe? il dînera et se couchera sans compagnie.

Demain de bonne heure, d'un bond elles se lèveront pour courir à l'usine et que le malheureux ne s'avise pas de les y suivre ou bien à tout ce qu'il fera, on se récriera sur sa maladresse ; il s'entendra dire : — Nous n'avons pas besoin dans nos jambes ou sur notre dos d'un bon à rien qu'à nous embarrasser. »

De trop partout, surtout chez le notaire où l'on s'indigne qu'on ait besoin de sa signature pour demeurer maîtresses de tout, a-t-il volontairement renoncé à sa part de droits, est-il parti tout nu, on croit justifier la vie impossible qu'on lui a faite et l'ingratitude qu'on lui garde, en prétendant qu'il a ri à l'enterrement.

Mme Pimpeau.

Mme Pimpeau, non moins célèbre pour ses originalités que son mari pour ses prouesses de chirurgien, ramenait sur une charrette à bœufs de la gare de Dun-le-Paleteau à La Fat un piano qu'on lui envoyait de Paris. Comme le voyage n'en finissait plus, elle se hisse à côté de l'instrument, improvise un tabouret, découvre le clavier et les ruminants de se demander s'ils rêvent, attelés à cette musique.

★

Un jour, elle bêchait son jardin endimanchée et sa robe longue la gênait. Ni une ni deux, elle en déchire le devant à deux endroits et, passant une jambe après l'autre dans les trous, je te bêche de plus belle.

★

Une autre fois, Mme Pimpeau regagnait la capitale après les vacances et son métayer en retard arrive juste au moment

du départ du train avec la moitié de porc qu'il lui devait. Ni une ni deux, elle s'empare d'une malle de ses filles, en répand les colifichets sur le quai, installe sa demi-bête à la place et nantie, la voilà partie, hélant le mécanicien : « Mon cochon, attendez mon cochon » qu'elle traîne, sa nichée en larmes, dépossédée, à la remorque.

★

Le fils aîné qui tenait de père et de mère, décide, ce qui ne s'est jamais vu, non pas d'acquérir une culture universelle et complète, mais, défi à la brièveté de la vie humaine ! d'obtenir autant de diplômes que les diverses facultés en peuvent décerner officiellement. Déjà en possession de 14 certificats de licence à un âge avancé, il ne se tiendra quitte du programme qu'il s'est fixé, étudiant à vie, que nonagénaire et il est si occupé que, son meilleur ami lui écrit-il du fond de la Chine, pour lui demander six mois d'avance un rendez-vous, il lui répond, sans l'ombre d'une affectation, je veux dire, avec le plus parfait naturel, qu'il regrette, qu'il ne disposera pas d'une minute, avant quatre ans.

Les choux.

Le samedi soir, le père Labe embrassait sa femme. Rien jamais n'avait pu empêcher ça et il ne s'agissait pour eux que de savoir si ce serait avant ou après la soupe.

Dès la porte, Labe marmonnait, mais sur un drôle de ton, la langue embarrassant la bouche et la voix toute chaude et mouillée :

— Lalie, les choux sont-ils cuits?

Tous les samedis, depuis plus d'un quart de siècle, même question, même réponse.

En les tâtant de la pointe de sa fourchette, sans se retourner, penchée sur la marmite, la mère Labe roucoulait :
— Vous ferez bien, comme vous voudrez, Paulin, mais les choux sont ne pas trop cuits. »

Bonjour, M. le marquis.

Le marquis de P..., septuagénaire, me raconte qu'il avait consenti, un jour de printemps, par faiblesse (il avait trente ans, elle dix-huit) à s'apercevoir de l'existence d'une chambrière du château, jolie, ma foi, vierge sans doute et qui l'adorait, mais rien n'avait pu la faire entrer avec lui dans cette sorte de familiarité, d'égalité que crée d'ordinaire au moins le plaisir entre amants. A sa seule approche, elle tremblait de tous ses membres et le vit-elle un jour sans autre ornement que ceux de la nature, il espérait n'être enfin qu'un homme pour elle : non, du moment qu'il la toucha, elle se trouva mal. Bien plus, à la minute même où il la comblait, où elle aurait dû tout oublier, il l'entendait lui faire en grande cérémonie et à la troisième personne cette question : « Monsieur le marquis me permet bien de lui dire bonjour? » et quand il ne se connaissait plus et qu'elle n'eût plus dû se connaître, elle n'eut pas d'autre façon de se donner ni de lui exprimer sa reconnaissance ou son amour qu'en lui lâchant dans l'oreille et avec sa permission, au lieu du grand cri qu'il attendait un tout frais, tout petit, calme, timide et si inattendu : « Bonjour, monsieur le marquis » que jamais de sa vie, à son dire, il n'avait été et ne fut depuis plus ému par personne.

Madeleine.

Qu'elle soit assise devant sa porte au milieu de ses voisines ou dans le train, entourée d'inconnus, Madeleine tricote et parle. Elle parle, comme elle tricote, comme elle penserait tout haut ; elle parle de ceux pour qui elle tricote, des siens, de sa famille, comme s'il n'existait rien d'autre au monde. Aussi bien ne parle-t-elle pas pour qu'on lui réponde, pas même pour qu'on l'écoute et qu'elle vous intéresse ou vous ennuie, peu lui chaut. C'est son monologue intérieur perpé-

tuel qu'elle dévide nécessairement, comme une horloge son tic-tac, en même temps que sa laine, à la croire folle, une possédée et le chapelet déroulé elle recommence : — J'ai six tantes, vingt-six neveux et déjà trente petits-neveux. C'est pour le plus jeune que mes doigts s'agitent en ce moment. Ma tante Alix habite à une heure d'ici, etc. » Ainsi entendrez-vous, si vous en avez la patience toute l'histoire de la tribu, de soixante-trois personnes, elle comprise. S'interrompt-elle, au moindre mot qu'on risque, elle accroche son propos et repart, comme si l'on avait déclenché le mouvement d'un phonographe, le disque retourné : — Ah ! vous êtes d'Aubusson? Alors, vous devez connaître le frère de mon oncle par alliance, le Baptiste Jambille, qui exerce là-bas le métier de coiffeur? mais comment s'appelait donc sa femme? Chaponnet. » Tout le monde parti, la laissant seule, ce n'est pas une raison pour qu'elle ne poursuive par sa rengaine que meut, au même train que son aiguille, seulement avec une plus grande inconscience que chez tout le monde, un cœur mécanique.

M. Gandolin et M. Petit.

Qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux étiquettes des gens, voici la preuve. Tel mériterait d'être effacé du nombre des chrétiens qui fait profession de l'être, quand tel autre mériterait qu'on l'élevât sur les autels qu'il passe pour s'entêter à renverser.

Dans mon album de Chaminadour deux visages illustrent merveilleusement ce propos : celui d'un M. Gandolin, notaire millionnaire et catholique pratiquant, président de la fabrique et de la société de Saint-Vincent de Paul et celui d'un M. Petit, maire franc-maçon et avoué pauvre.

La vieille Supérieure des Sœurs garde-malades, mère Delphine, qui s'y connaissait en hommes, ne vivait que de café la semaine pour ne dormir que le dimanche, de l'aube à l'aube courant d'un grabat à un autre pour fermer les yeux des

mourants, les jugeait. Qui en avait le droit mieux qu'elle?

Or, elle avait coutume de dire : — Autant il m'en coûte d'entrer chez le cagot qui me laisse debout dans son salon, illuminé de trois lustres, où il me marchande une heure quatre sous pour éclairer mes petites sœurs d'une bougie, autant j'ai plaisir à bavarder dans son étude avec l'autre, qui me fait asseoir dans son unique fauteuil et m'offre à toute rencontre de faire installer à ses frais l'électricité dans notre cuisine, où il sait qu'il ne fait pas clair à midi. L'un, nanti d'un monocle et de son sourire méprisant qu'il ne pose pas même à la grand'messe, traite jusqu'au Très-Haut d'égal à égal, ne réservant sa douceur que pour lui-même, quand le second, chaussé de sabots en toute saison ne se distingue pas des pauvres, dont il partage les soucis. Et sans doute il a une maîtresse, mais qu'il avoue, quand l'autre cache les siennes et s'il ne l'a pas depuis longtemps abandonnée, plutôt que pour le plaisir qu'elle ne lui donne plus, n'est-ce pas seulement pour obéir au fond de probité qui l'a empêché toute sa vie de s'enrichir? »

Le professeur d'amour.

Renié par la famille de son père, un riche fermier, qui était mort, sans le reconnaître, et honni par les parents de sa mère, pauvres gens, que sa naissance avait déshonorée, enfant naturel, enfant de l'amour, l'amour même, tout le monde l'aimait, hormis les siens, quand il entra comme apprenti chez Lauvergnat, le meilleur cordonnier de la ville qui devint bientôt son beau-père. L'amour l'avait précédé et le suivait partout, mais certes, qu'elle fût sa patronne ne l'invitait pas à l'indulgence envers sa mère. Entre elle et lui tous les rapports se résumaient en un échange de mauvaise humeur.

La Vénus rassise, ménagère, volontiers mégère et dévote qu'elle était devenue, s'il avait commis le moindre écart, ne se fût pas gênée pour le gifler publiquement et le jeter à la rue. A voir cependant sans cesse un essaim d'étourdies

suspendues aux branches de l'unique ormeau de son jardin, elle n'était pas peu fière ; disposée « même à tout lui passer sur ce chapitre », pourvu qu'en épargnant sa santé et sa bourse, il sût profiter de la situation galamment, en faisant marcher leur commerce : que de petits pieds à chausser, l'hiver, l'été, parce qu'il n'était pas loin : certes, elle ne le souffrait pas dans le magasin à l'heure de la vente : il suffisait qu'on l'aperçût dans l'atelier, où était sa place : un coup d'œil de temps en temps et un mot lancé par-dessus la cloison, les petites contentes, étaient sauvegardés en même temps la réputation, les intérêts, l'avenir de la paire, de l'association à deux qu'ils formaient, la mère et le fils chez Lauvergnat, dont ils n'attendaient (c'était son point de vue à elle) tout naturellement que la mort, pour être enfin chez eux.

Vite le garçon avait deviné le danger de se donner tout entier tout de suite à une seule : il s'exerça donc à plaire à toutes, aux plus âgées d'abord qui l'initiaient, l'instruisaient, se réservant les plus jeunes pour la bonne bouche, pour le moment où connaisseur il en apprécierait mieux les charmes. En somme, sans savoir ce que c'était que la passion, il l'esquivait : les fêtes qu'il partageait avec une femme ne devaient jamais se terminer ni pour elle ni pour lui, c'était son parti pris, par un drame.

Sa beauté n'était peut-être que celle du diable. Les cheveux blonds bouclés, un teint de lis et de rose, rien d'inoubliable dans le visage, excepté le regard dont la douceur et la dureté tour à tour se faisaient valoir. « Nez prometteur, lèvres sensuelles, menton volontaire » ce qui était bien à lui, et le caractérisait, c'était l'intelligence qu'il avait du plaisir. Il en discernait l'appât à une lieue, aussitôt le cernant, le captant, et il ne le quittait qu'après l'avoir épuisé, lui-même intact. Musicien à ses heures, des femmes il attendait à peu près la même chose que de sa flûte, je veux dire, le son que donnait la voix de chacune, jamais le même de l'une à l'autre, au moment de l'aveu ou du spasme.

Sans veston, les bras nus, ses manches de chemise

retroussées et roulées au-dessus du coude, il ne portait qu'un pantalon selon la saison de coutil ou de velours, les pieds nus passés dans des espadrilles rutilantes ou des sabots qu'on pouvait rejeter d'un coup de talon. En deux temps et trois mouvements nu. En deux temps et trois mouvements vêtu. Cela toute la semaine ; le dimanche fringant, astiqué, attifé, tiré, comme on dit, à quatre épingles. Sur son cœur s'étalaient des cravates somptueuses, comme des bannières de tabernacles, où les doigts des filles, c'était plus fort qu'elles, tout de suite, se portaient, venaient se prendre, les nouant, les dénouant, comme on joue aux bagatelles de la porte, en attendant des privautés plus secrètes.

La nage et la bicyclette lui avaient fait des bras nobles, marbrés, des jambes triomphantes, sculpturales, presque divines, animales seulement grâce à la présence d'une toison, plutôt d'une résille d'or qui le couvrait tout, sensible à peine et çà et là flagrante, aux aisselles et à l'aine.

Longtemps les évincées, les refoulées, celles-ci trop jeunes attendant leur tour, celles-là trop timides pour y prétendre, se contentaient de se rendre dans la cour de la Mairie, où Mme Lauvergnat, après la lessive, étendait son linge au soleil. De l'arrière-boutique où il travaillait près d'une lucarne, Georges en voyait-il une approcher de sa chemise ou de son caleçon qu'elle faisait semblant d'écarter pour passer, avant de laisser retomber l'étoffe ballante sur un visage tantôt pâle d'angoisse, tantôt rougissant de honte et de bonheur, à ce manège fétichiste de l'amour qu'il prenait pour une manière de déclaration, il frémissait de la tête aux pieds, comme visité au bon endroit, et se tenant pour averti par là que le fruit était mûr, il s'apprêtait à le cueillir.

De victimes il n'en faisait pas ni d'ingrates, bientôt trop habile dans l'art de la volupté pour qu'aucune se repentît de lui avoir appartenu. Sans chicherie ni prodigalité, il dispensait l'aise, le bien-être à son gré. Jamais las, il ne vous lassait jamais. Pas de satiété avec lui : on le quittait sur son appétit et cependant comblée, l'imagination et les sens en

proie à des mirages merveilleux qui tenaient du souvenir davantage ou du désir, qu'il vous laissait, on n'eût su dire.

Dès l'abord il distinguait la manuelle de la contemplative et tout le plaisir de celle-ci dans les yeux, à elle il se montrait, tout le plaisir de celle-là dans les mains, il s'offrait à son toucher. Avait-il affaire à une passive complète? du haut en bas, il l'auscultait, la palpait jusqu'à ce qu'il eût découvert à de certains signes, un petit cri, une contraction du visage, la panique du regard, une pression du bras ou des jambes, que c'était là, entre les côtes, à l'épigastre ou à la pointe du sein, au-dessous, au-dessus ou au bord des lèvres ou au fond d'elle-même qu'elle l'attendait. Dès lors, son jeu ne consistait plus qu'à refuser de l'y rejoindre tout de suite. Ainsi, au moment où il s'y rendait, sa seule approche, son avènement la rendait folle et ce geste, cette démarche ultime, il l'enlevait si preste qu'extasiée, à le sentir autour d'elle à la fois présent partout, comme investie, enveloppée de lui et transpercée par une pointe de feu dont l'éclat et l'explosion les unissait, croyait-elle enfin le tenir, vite il se dérobait, pour ne revenir que par surprise et comme par feinte la satisfaire, la rassasier, l'enivrer de sa liqueur dans la cave secrète où enfin se mêlaient leurs sangs.

O papille délicate ! Inspection où il s'attardait !

Tout le long d'elles, maints repaires, que la pointe d'une aiguille eût suffi à couvrir lui offraient des relais, où il n'avait qu'à paraître pour se sentir maître de sa proie, à chaque seconde poursuivie, domptée, rendue à merci et sans merci sur les pistes brûlantes du désir.

Jeunes filles, femmes, bientôt, comme il avait bu à toutes les sources, à toutes les coupes, regardé au fond de tous les yeux, tenu et manié leurs petites pommes dans la paume de sa main qui sentait le cuir, l'alène et la poix, passaient-elles dans le chemin ou devant sa porte (sur les rayons de sa bibliothèque celui qui les a lus suppute, sans les ouvrir, en regardant seulement les dos, tout ce que les livres contiennent), il se souvenait qu'il n'ignorait rien d'elles, en confidence avec

tel signe, telle particularité la plus cachée de leurs corps. Leurs menus pieds surtout étaient rangés, étiquetés dans sa mémoire, comme sur une étagère qui faisait le tour de lui et il les repassait aux heures de loisir comme les strophes d'un poème appris par cœur : c'était là la part exclusive du savetier.

Or, tout d'un coup, le beau-père mort, sa mère à la campagne, la boutique à lui, son choix tomba sur la plus insignifiante apparemment, dont il fit sa femme et il ne la trompa jamais. Un enfant leur naissait une année sur deux. Seulement celles qu'il avait connues autrefois, quand elles défilaient au bras de plus jeunes qui étaient venues trop tard au monde, pour avoir pris de lui leçon : — Pauvre de toi, lui disaient-elles, tu ne peux savoir ce que c'était. Aujourd'hui tu vois notre Georges tranquille auprès de son Eugénie, entourés de leurs enfants. De l'amour il savait les règles, lui. Dieux ! qu'il nous a bien instruites, élevées. Ah ! s'il t'avait dressée, tu ne serais pas, comme tu l'es, embarrassée de ton corps et de ton âme. Tu existerais au lieu de faire semblant. Pour nous, grâce à lui nous savons quand nous nous trompons, quand nous prenons le bon chemin et veux-tu que je te dise comment nous l'appelions entre nous? Le Professeur d'Amour. »

Haine filiale.

Les Rougier avaient une situation splendide. Ils habitaient le plus bel immeuble de la Grand Rue et leur hôtel était réputé comme le meilleur des cinq provinces limitrophes.

La mère avait une prestance unique, beaucoup d'autorité : on frémissait sous elle : son personnel, ses enfants, son mari, mais grâce à cette main de fer et à son œil sans indulgence ni repos, elle obtenait l'ordre, un ordre voisin de la perfection.

Elle sortait peu, jamais le dimanche ni les jours de fête, somptueuse à elle seule comme une procession, d'une mise impeccable que faisaient valoir sa taille et un port de tête,

presque déplacés chez une hôtelière, s'ils n'avaient d'à peine comparables que ceux de la reine Mary d'Angleterre, impératrice des Indes.

Son époux, aussi peu décoratif qu'elle l'était trop, n'était pas moins utile à la bonne marche de leurs affaires. Chef de premier ordre, il suffisait qu'il se signalât par l'excellence de ses fumets ; âme du lieu, comme sa femme en était le visage ; il ne sortait de sa cuisine que pour vaquer avant le jour à l'approvisionnement.

Deux fils et une fille les comblaient de satisfaction. L'un des garçons remportait tous les prix de sa classe ; l'autre, le portrait de son père, ne le quittait pas, enfoui, avec lui dans le sous-sol, pour s'initier aux recettes-maison. Quant à Sylvie, la fille unique, sa mère elle-même crachée, blonde et grande, élancée comme elle ; seulement, les cheveux plus flous, d'une ténuité impalpable, une vapeur et le teint d'une blancheur légère, transparente, une mousse ; avec au milieu de tant de douceurs qui risquait de paraître fades, un regard si dur qu'au passage il vous blessait.

Le bruit courait qu'une jalousie sans merci couvait entre les deux femmes et les dressait souvent l'une contre l'autre, mais le secret qui entourait les Rougier était si hermétique, si absolu qu'on devait deviner tout ce qui les concernait : ils ne parlaient jamais devant personne, ne vous questionnaient ni ne répondaient à vos questions, du moment qu'il s'agissait d'eux ou de vous. Mme Rougier avait pour principe qu'une famille d'hôteliers se devait d'être impersonnelle et tout se passait comme s'ils n'avaient pas eu de vie privée ni de curiosité.

La mère et la fille cependant ne sortaient qu'ensemble, comme inséparables, également belles, comme côte à côte la même femme à deux âges différents, je devrais dire plutôt les statues de la même femme. Elles faisaient si peu de gestes et ne s'adressaient jamais la parole. Il est vrai qu'une nuance profonde les rendait tout à fait distinctes, si on les observait de près, et qui ne tenait pas du tout à l'âge : ce qui

était fermeté chez l'une prenait chez l'autre un accent terrible.

★

Un jour, sans que rien dans leur attitude eût décelé qu'il se passât quelque chose de grave, on remarqua que Mme Rougier sortait seule. Sylvie était-elle en voyage? Quelqu'un prétendit qu'elle était gravement malade et pour longtemps dans un sanatorium en traitement. D'autres avançaient qu'après une déception sentimentale, une crise mystique l'avait conduite au couvent. Cette seconde interprétention n'était pas vraisemblable. Les Rougier, alliés aux politiciens anticléricaux les plus notoires, affectaient en matière de religion une indifférence complète et si les enfants avaient fait leur première communion, ce n'était que pour ne pas se singulariser.

. . . .

Dix ans passèrent et les Rougier n'avaient à ce point d'existence que par leur commerce et pour leur commerce qu'on oubliait Sylvie, eux-mêmes autant que tout le monde, quand un jour un de ses camarades d'enfance, qui était voyageur de commerce et célibataire, vint voir mon père et, bien sûr qu'ils étaient seuls, lui dit :

— Mon cher, j'ai quelque chose à te raconter qui n'est pas dans une bouteille, une histoire à vous rendre fou. Figure-toi que, le mois dernier, nous dînions ensemble, Aubreton de Chamboran et moi, à Lyon, il pleuvait et nous ne savions que faire de notre veillée. Aubreton, qui aime le cotillon, me propose de me conduire dans une « bonne maison » où il avait ses habitudes. Je le suis et là j'avise une belle fille qui me sembla tout de suite au-dessus de sa condition. Elle m'enferme avec elle et comme nous nous délassions, en buvant du mauvais champagne, après les ébats prévus, ne sachant que dire, je repasse tout haut l'itinéraire de mes voyages et le nom de Chaminadour est sur mes lèvres. A ce nom elle m'arrête, surprise par une sorte d'extase, comme si elle eût

contemplé quelque chose au loin et puis de se taire, hésitant à me livrer son secret, mais vite, emportée par une force qui devait ressembler au vertige :

— A Chaminadour, vous connaissez l'hôtel du Bœuf couronné?

— Qui ne le connaît, s'il est allé à Chaminadour? C'est le meilleur de tout le centre de la France.

— Et les Rougier?

— Je crois bien ; autant qu'on peut les connaître. Je descends chez eux depuis plus de trente ans, chaque fois que je vais là-bas, et il ne se passe pas de trimestre que je ne sois leur hôte au moins une semaine.

— Votre dernier séjour auprès d'eux est récent?

— Je les ai quittés le 1er de ce mois.

— Et comment se portait Mme Rougier?

— Apparemment bien.

Cependant, plus je regardais mon phénomène, plus j'avais l'impression de m'adresser à Mme Rougier elle-même, mais à une Mme Rougier, comment m'exprimer? à rebours, donc méconnaissable, je veux dire, sans doute plus jeune, mais flétrie et avilie par un odieux métier.

Devant ma gêne, presque mon angoisse et l'examen que je lui faisais subir, sans parole, crut-elle se délivrer, en éclatant de rire? La belle n'y réussit pas et voilà que tout d'un coup elle se jetait hors du lit et debout, sérieuse, tragique, vêtue seulement de ses longs cheveux :

— Ainsi, vous voulez savoir pourquoi je m'intéresse tellement et spécialement à Mme Rougier? Et pourquoi je lui ressemble?

— Sans doute.

— Voulez-vous savoir aussi pourquoi j'ai fait l'amour avec vous? Uniquement parce que je la hais, pour la punir, parce que je n'avais pas un autre moyen de traîner son image que je suis dans une boue plus infâme qui l'humilierait davantage. Et maintenant, puis-je, en échange du plaisir que je vous ai donné et de la confidence que je vous ai faite, attendre de vous un service?

— Lequel?

— Ce serait, quand vous irez là-bas, que vous donniez à Mme Rougier, de mes nouvelles, des nouvelles de sa fille, car, vous l'avez deviné, Mme Rougier est ma mère et il y a plus de dix ans qu'elle n'a entendu parler de moi. Mais ce que je vous demande en grâce, c'est surtout de bien porter le coup. Là est le fruit de la vengeance que j'ai mûrie et il y a si longtemps, ce moment, que je l'attendais. Ah ! ma grande orgueilleuse de mère, vous avez de la chance, vous, monsieur ; vous allez la voir de vos yeux sombrer de son haut. Que ne puis-je en être témoin avec vous ! « Madame, j'ai un bonjour à vous souhaiter. » Vous entendez, voilà les termes que je veux que vous employiez.

— Et de la part de qui? vous demandera-t-elle?

— De la part de quelqu'un qui vous touche de près et dont vous n'avez pas entendu parler depuis bien longtemps ; de la part de votre fille. »

— Je la vois à ce moment se dresser devant vous, comme moi tout à l'heure, affectant d'être impassible.

— « Que m'importe ce monstre, » vous dira-t-elle, « qui a fait mourir son père de chagrin ! »

— Le chagrin et la mort de mon père m'importaient moins, en effet, que de la torturer, elle.

— Mais cette fille, monsieur, qui n'est plus notre fille, etc..., où l'avez-vous rencontrée?

Alors, c'est alors que je vous attends, que j'attends cela bien assené, en face, comme une gifle.

— Hélas ! madame, lui direz-vous, on ne peut descendre plus bas que votre Sylvie que le hasard des voyages m'a fait rencontrer à Lyon parmi les pensionnaires d'une maison de tolérance.

Les deux bossues.

O Éternel, elles étaient sept, je les ai connues dans ma jeunesse. Elles formaient comme un couvent dans la ville, sept

sœurs toutes les sept habillées pareillement, de noir après la mort de leur père, le coiffeur astronome, et puis de blanc ou de bleu.

On les voyait traverser la Place du Marché pour se rendre aux offices trois par trois, deux à deux et derrière trottait leur mère, toute petite, bossue.

Elles avaient certes un grand amour pour cette petite bossue qui les avait mises au monde, mais peu de respect.

Leur mère était leur servante un peu, comme elle avait dû toute sa vie être celle de leur père. Voilà une femme certes qui avait toutes les vertus, toutes, mais sur le cœur un si grand péché que je me demande si le bien qu'elle a fait lui aura servi à grand chose.

Des yeux bleus de lessive, un teint de rose et pas un cheveu blanc à soixante cinq ans, elle n'avait qu'une amie au monde ; la mère Barbe, la repasseuse, o Éternel, auprès de qui l'après-midi elle brodait. Et si vieilles qu'elles fussent, qui ne les voyait pas, à les entendre seulement rire et jaser, caqueter à travers la porte, les eût crues deux jouvencelles.

Tout le monde, Annette, devant toi trouvait grâce. Tous ceux que tu rencontrais au petit bonheur des jours, tu les aimais, non pas certes avec autant de plaisir que la mère Barbe, la repasseuse, qui était tout ce qui te restait de ton jeune temps, mais tu étais prête à leur rendre service, à les réchauffer, s'ils avaient froid, à retirer de ta bouche la bouchée pour la leur tendre, s'ils avaient faim, et à les veiller, s'ils avaient besoin de garde, sans défaillir, et s'ils mouraient, tu les ensevelissais de tes mains, comme tu as fait ma grand' mère, et tu ne les abandonnais qu'au cimetière, après la dernière absoute. Seulement au milieu de toutes ces journées, toutes de compassion, que le Diable s'avisât de jeter entre deux portes sur ton chemin, sans témoin et même à la fin devant n'importe qui, ta fille aînée, tu ne te cachais pas, tu ne résistais plus, d'ange qu'on t'avait vue jusque-là, dévant cette malheureuse créature toute seule, sortie pourtant de toi et plus que nulle autre ton image, petite comme toi,

bossue comme toi, plus laide sans doute et contrefaite que toi et peut-être un peu par ta faute, on te voyait tout d'un coup, rougir, pâlir, les sangs tournés, te changer en une bête d'Apocalypse qui ressemblait à la fois à la hyène, au requin et au vautour, la prendre au collet, la secouer comme un prunier, la brutaliser, lui siffler au visage des injures qui lui reprochaient jusqu'à ses malheurs, par exemple d'être sourde, peut-être justement pour être dispensée de t'entendre et enfin, un instant, pour finir, métamorphosée en furie, en harpie, tu la décoiffais, sans doute parce qu'elle était coiffeuse de son métier. Si ce n'était pas elle-même que tu rencontrais en personne, mais seulement quelqu'un de ces ouvrages merveilleux qui te la rappelaient, qu'elle était seule au monde avec toi capable de faire, c'était plus fort que toi, tu brouillais ses fils, tu cassais sa laine, les aiguilles arrachées et arrivait-il (c'est ainsi que le ciel nous éprouve), arrivait-il que le facteur te remît le courrier de la maison, où se trouvait glissée pour Gabrielle une lettre de son confesseur, sans peur du sacrilège, tu la décachetais et tu la lisais, de peur de ne pas l'atteindre assez profondément, de peur de perdre l'occasion de l'humilier, de la violenter jusque dans sa conscience ; dans son secret tu voulais la surprendre, la bafouer. La haine, une haine sans cause sans cesse te poussait, te travaillait et que ce fût la veille de Pâques ou le lendemain ou au moment même d'aller communier ou au retour, l'hostie à peine consommée, au rappel, le moindre, de l'existence de cette Gabrielle qui était ta bête noire, à peine l'apercevais-tu de loin, tu grimaçais ; de tes lèvres sourdait l'invective, comme jailit du feu la fumée et la flamme et tu lui mettais la main dessus, aussitôt qu'à ta portée. Alors, je revois toujours ses deux gros yeux boulus de brebis étonnée sous son front massif de vieille fille de trente-cinq ans sonnés te regarder avec terreur, sans rancune, sans méchanceté superfétatoire, avec je ne sais quel regret évident de n'avoir pas su se faire aimer de toi, comme si elle y était pour quelque chose, de n'avoir jamais réussi à te plaire, comme

si c'était possible ; à cette dernière minute encore, cherchant à te désarmer par un jeu de physionomie au moins pitoyable, par une parole gentille ; non, elle ne pouvait rien pour toi ni pour elle que par un prompt recul se soustraire à tes violences et l'on avait le sentiment confus que ce n'était pas tant pour se dérober à son supplice que pour ne pas connaître à quelles extrémités te porterait dans la colère la dureté de ton cœur qu'elle se dérobait, comme si elle eût préféré en ignorer les limites.

Aversion sans cause ! Rien ne m'a paru plus gratuit, rien ne m'a montré davantage à quel point nous sommes voués à des puissances inéluctables qui nous font perdre tout d'un coup et à coup sûr, avec la régularité d'un métronome, notre âme habituelle, tout contrôle sur elle, toute lucidité, dès que surgit devant nous un signe qui ameute la démence, un objet innocent que nous sommes seul à voir chargé de tout l'odieux de l'Enfer ou de tous les charmes du Ciel.

Et aussitôt éblouis, aveugles, délirants, de nous livrer à des sentiments excessifs autant qu'injustifiés d'amour ou de haine. Ce simulacre, qui à tout le monde continue de paraître tel qu'il est, comment s'est-il transformé à nos yeux en mal ou en bien au point de délivrer tout ce que notre nature intime recelait de passion, sans que personne puisse rien pour dissiper ou corriger une illusion sur laquelle nul n'a de prises pas plus que sur la folie aucune raison.

Mise à part la gloire propre à l'âme humaine, je ne crois pas qu'il y eût grande différence entre la vie de Gabrielle, la coiffeuse de ma mère et celle de maints animaux solitaires, inoffensifs, insectes, batraciens ou ruminants. Toujours essoufflée, comme un crapaud qu'on a poursuivi, elle gardait la bouche ouverte, quand elle marchait et assise dans son silence perpétuel, elle croisait ses fils artistement ou debout derrière ses clientes elle assemblait les mèches de leurs cheveux en de curieuses architectures. Toi seul, o Éternel, tu sais ce qui se passait dans cet être obscur, presque immobile, si économe de ses mouvements, toujours occupé, jamais

triste qu'en la présence de sa mère qui la détestait. Ce qui est sûr, c'est que la vie de personne au monde ne m'a semblé aussi insulaire, bien fermée, claquemurée à part, sphère paisible dans une atmosphère de demi sommeil, infranchissable à tout bruit. On la regardait, tirée à quatre épingles, passer par les chemins ou demeurer brodant, à travers la vitre. Ses yeux habituellement baissés, si elle les levait, vous souriaient doucement et elle savait rire d'un gros rire, d'un rire énorme qui la secouait toute, rire d'elle surtout, quand elle se trompait (c'était toujours) sur ce que vous lui disiez. Elle était sujette sans doute à de grandes indignations, mais motivées et comme, on ne sait par quel rayonnement, elle suscitait des amitiés partisanes, elle exerçait sur tout le petit monde que son métier l'obligeait à visiter chaque matin une sorte de tyrannie. On pourrait même aller jusqu'à dire que, toute pauvre petite et bossue qu'elle était, elle tenait plusieurs grandes dames de la ville par les cheveux. Mais son prestige n'était pas là tout entier, il lui venait surtout de sa patience et de sa science : elle maniait l'aiguille comme d'autres écrivent des poèmes. Ses ouvrages se déroulaient autour d'une simple bande d'étoffe et duraient des années entières : que ce fût une nappe ou un drap, elle tournait autour de votre table ou de votre lit sans repos de Noël à Pâques et de Pâques à l'Assomption et les Pâques nouvelles la retrouvaient seulement à l'autre coin de l'étroit rectangle, sans qu'elle s'en fût un seul jour écartée longtemps ; sous ses doigts de fée les roses, les papillons aux ailes battantes, les abeilles naissaient, que de génération en génération les familles des notables ou les églises montreraient avec orgueil, quand dans le petit cimetière les vers lui auraient mangé les mains.

Les deux plus grands dons que le Ciel puisse faire à une âme : silence et solitude (même ses disgrâces l'y prédisposaient) furent prodigués à celle-ci, aussi, peu d'êtres, plus importants qu'elle, ont-ils déployé une dignité égale à la sienne ! Toute bossue et sourde qu'elle était en effet, on la respectait à une lieue. La haine même de sa mère la recommandait à une sorte

d'amour universel, et parce que ses sœurs, de peur de déplaire, n'acceptaient pas de la partager avec elle, elle seule avait sa chambre à elle dans la maison, une cellule délicieuse où, une fois retirée, elle était reine et souveraine.

A la fin, délivrée de son bourreau, elle vécut des années tranquille avec pour amies et qui la choyaient, les petites Sœurs des Malades dont elle fit ses héritières, sans compter la vigilance d'Émilie, une de ses sœurs qui, devenue riche, lui avait fait faire sur mesure un fauteuil où l'on avait ménagé la place de sa bosse, ce qui lui permit, asthmatique, de mourir assise, la tête bien appuyée à un dossier de velours incarnat, comme sur un trône.

MARCEL JOUHANDEAU.

MRS. CHRISTOPHER

(Suite) (1)

TROISIÈME PARTIE

SOUTH KENSINGTON

I

En quittant la maison de Sine le soir du meurtre, Véronica monta Hampstead Lane de sa démarche rapide et gracieuse. Elle était nu tête. Le vent ébouriffait ses courts cheveux noirs, fins et brillants. Dans son visage on remarquait d'abord ses yeux bleus, tendrement moqueurs, et son nez retroussé aux fières petites narines frémissantes. Elle se mettait un peu trop de rouge à lèvres, mais sous le fard trop voyant les contours de sa bouche dénotaient une douce gravité, qui n'était pas forcément synonyme de sagesse ou d'honnêteté. Elle était habillée discrètement et modestement. Sa minceur délicate, ses yeux fiers qui ne voyaient que ce qu'ils voulaient bien voir, son air d'aristocrate, son allure décidée, semblaient suggérer qu'elle avait autrefois connu une vie gaie, brillante, et même somptueuse.

En marchant, Véronica regardait autour d'elle. Elle admirait le clair de lune qui changeait en bleu faïence la blancheur crayeuse des tombes du cimetière de Hampstead, et s'étendait comme une sorte de dais lumineux dans le ciel au-dessus de la ville, où les lumières ressemblaient à des radis d'or amoncelés sur un vaste plateau noir. « Ce clair de lune, pensa Véronica, vous fait fondre et vous enveloppe. On devient soi-même clair de lune gris bleu et sans substance. On vit de la

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 20-21 et 22.

vie de la lumière. Je peux me permettre de somptueuses réflexions ce soir, » songea-t-elle.

Elle arriva en haut de la colline où se trouvait — elle le savait — la tombe de Coleridge. Elle traversa la route, et par le grillage elle jeta un coup d'œil dans la crypte sombre.

« C'est dans ces rues qu'il se promenait, qu'il errait, en faisant des vers, la bouche ouverte. Il avait une bouche affreuse ! Oh ! quel vilain museau pour un si exquis poète... Je parie qu'il puait l'opium et les vieux médicaments, et qu'il avait un aspect minable, avec une grosse tête hirsute. Je ne crois pas que beaucoup de gens s'arrêtent ici pour saluer sa tombe. Moi non plus, d'ailleurs, je ne m'arrêterai pas ; mais le soulagement m'incite à la fantaisie... »

Quelques vers de *Christabel* lui revinrent à l'esprit, et aussi l'horreur qu'elle en éprouvait autrefois.

Paix. Cœur battant de Christabel!
Jésus, Marie, protégez la...

« Quand j'ai lu ce poème pour la première fois, songea Véronica, j'aurais pu incarner la douce et innocente Christabel. Mais aujourd'hui je serais mieux dans le rôle de Géraldine, la déshonorée. »

Elle sourit amèrement. « Comment se fait-il que je me sois intéressée à Coleridge et à la poésie? Sûrement pas l'exemple de mes parents. En fait de livres, mon père n'ouvrait que les registres des chevaux, et ma mère estimait qu'il était de bon ton de dire : « Je ne lis jamais !... » Quand on m'envoya à l'école, ce ne fut pas pour que j'apprenne à aimer la lecture, mais pour que j'acquière le talent de passer ma vie dans la splendeur et l'ignorance. Car les hommes n'aiment pas les jeunes filles plus instruites qu'eux.

Tout cela dans l'espoir de décrocher le beau parti... On me préparait comme une volaille à vendre au marché. Mais sur ces entrefaites, je tombai amoureuse de mon professeur de littérature... L'aimant, je me mis aussi à aimer ce qui l'intéressait. Est-ce inévitable? Ai-je aimé les choses qui intéressaient mon mari? Autrefois, non. Mais maintenant, oui. Maintenant que je n'aime plus ce qu'aime mon amant : Aller chez les gens, boire un verre ici un verre là, s'amuser sans répit, briller, séduire... Ces choses-là, je les aimais bien avant de rencontrer William et de l'aimer. Mais depuis que je le connais, la vie n'est plus une partie de plaisir. »

Véronica était mariée. Mais l'homme avec lequel elle vivait,

et chez qui elle retournait maintenant, à South Kensington, n'était pas son mari. Son mari habitait une grande maison dans le Leicestershire, en supportant de son mieux la perte d'une femme qu'il aimait passionnément, qui l'avait aimé, et qui, ayant inexplicablement cessé de l'aimer, l'avait quitté pour suivre un autre homme, deux ans auparavant. Le scandale avait séparé Véronica, non seulement de son mari, mais aussi de sa famille.

Dans son monde à elle, on appelait un homme comme son amant un « mufle-de-bas-étage ». Elle se disait souvent que c'était peut-être pour cela qu'il lui avait tant plu. Une femme, comme elle peut finir par se lasser de la société de gens qui ne sont *pas* des « mufles-de-bas-étage »...

Celui qu'elle allait rejoindre était un homme de trente-neuf ans, du nom de William Phenyl, qui gagnait quelques sous en écrivant des nouvelles, ou en rimaillant des horreurs que quelques petites revues publiaient sous le nom de poésie. Le reste du temps, William vivait de ce que gagnait Véronica. Il estimait qu'il ne pouvait absolument pas travailler dans un bureau ou dans une usine pour subvenir à ses besoins et à ceux de Véronica en attendant le succès. Un travail de ce genre aurait abîmé ce que William appelait « son tempérament d'artiste ». Aussi, c'était Véronica qui travaillait, comme dactylo généralement, parfois comme serveuse. Elle n'était pas très compétente, car son éducation ne l'avait pas préparer à gagner sa vie.

L'union de William et Véronica n'était ni facile ni heureuse. Quelquefois les souffrances et les discordes de leur vie en commun causaient à Véronica tant de tristesse et d'exaspération, qu'elle songeait sérieusement à mettre fin à ses jours — par le gaz. C'est un mode de suicide populaire parce qu'indolore.

Pauvre vieille Véronica ! Elle passait ses torts en revue. La vie n'était qu'une suite de soucis. Et toujours le remords lancinant. Et le fait qu'elle n'avait pas cessé d'aimer son mari. Seulement elle aimait William encore plus. Et son effort quotidien pour supporter le caractère difficile, exigeant, et mesquin de son amant, lui faisait honneur.

« Aimes-tu ton homme? Oui? Alors, pour l'amour du ciel, supporte sa ressemblance avec une bête fauve ! Supporte aussi d'avoir, au lieu de vrais amis, les impossibles camarades de William. C'est tout? N'oublie pas la corvée de faire, dans des bureaux, un travail qui te semble totalement vide, et

t'oblige à frayer avec des collègues antipathiques et grossiers, qui te détestent et te soupçonnent d'être un riche écrivain en quête de « matériaux pris sur le vif ». C'est ton accent de « jeune fille de bonne famille » qui te démolit auprès de ces braves gens !... En fin de compte, ajoute que tu trouves odieux, de ne pas toujours manger à ta faim. »

Au début, Véronica avait eu le cœur assez léger pour tout sacrifier à William. Son amour pour lui remplissait le monde entier. Mais au bout de deux ans, elle avait compris que le romanesque ne suffit pas. Pour qu'une union soit heureuse et durable, il faut plusieurs sortes d'amours. La passion n'est que le commencement. Peu à peu les liens d'autrefois, les anciens principes, la reprenaient avec la force persuasive de ce que l'on a connu depuis la naissance ; et l'infidèle Véronica éprouvait les déchirements de l'exil.

A tout cela, s'était ajouté jusqu'à ce soir l'horrible chantage de Sine, que Véronica avait enduré seule, pour ne pas tourmenter William. Et pourtant, sans lui, elle n'aurait jamais eu affaire au maître-chanteur : l'année précédente, tout allait si mal financièrement, que Véronica avait volé soixante-dix livres à son bureau. Son indélicatesse avait été découverte par le patron, qui lui avait pardonné par charité chrétienne, et n'avait même pas exigé de remboursement, en apprenant sa misère.

Mais il avait bien fallu qu'il explique l'affaire à son comptable, lequel avait innocemment raconté l'histoire à Sine, qui était de ses amis. Voilà comment Sine avait eu de quoi faire chanter Véronica. Mais il était mort. A partir de ce soir, elle était délivrée de ces humiliations sans fin. Plus de privations, plus de calculs désespérés pour arriver à râcler ces quatre malheureuses livres par mois qui achetaient le silence de Sine. Après tant d'amertume, des jours meilleurs se préparaient peut-être... Qui sait si la mort de Sine ne ferait pas surgir un monde nouveau sur les ruines dont Véronica était la cause? Elle adressa ses pensées reconnaissantes à sa libératrice, Mrs. Christopher.

« Je me demande pour quelle raison Sine la faisait chanter?... L'ardente simplicité de cette femme était peut-être louche, bien sûr... » Véronica avait assez longtemps vécu à South Kensington pour savoir, sans que les physiciens aient besoin de le lui apprendre, que l'apparence et la réalité font deux...

« Tout de même, cette Mrs. Christopher semblait... Elle

aurait pu être ma mère... Il est vrai que le chantage ne se voit pas ! A me regarder, qui devinerait mon vol et le chantage que Sine exerçait sur moi? »

Elle fronça les sourcils. La belle soirée commençait à se gâter. Elle eut un petit frisson, et s'engagea rapidement dans le métro, comme pour fuir quelque chose d'intolérable.

Une fois dans la voiture, les lumières brillantes, la cohue des voyageurs qui montaient et descendaient, l'hommage immédiat qu'elle lisait dans les regards de certains hommes et la sensation étonnante et imprévue de se savoir libérée de Sine pour toujours, la remontèrent. Elle prit la correspondance à Leicester Square, et en entrant dans la seconde voiture, elle entendit le genre de voix qui avait dominé toute son ancienne vie. « Alors, je suis allée voir Benton, de Wimpole Street ; et il me donne six mois à vivre... Quel ennui ! »

Mais Véronica se souciait peu de la femme du monde qui voulait montrer son courage. Elle dévorait des yeux la petite fille gravement assise à côté de sa mère. C'était une enfant de huit ou dix ans, vêtue d'une cape vert foncé. Le capuchon avait glissé et découvrait ses longs cheveux bruns. Elle portait des chaussettes marrons clair à ses jambes minces. Son beau petit visage, aux joues roses et aux yeux brillants, semblait sortir d'un rêve. On aurait dit une petite créature des bois.

Le cœur de Véronica se serrait à la vue de cette petite fille ravissante, sage, affectueuse...

« Ah, mon Dieu ! Si tu étais à moi ! »

Véronica lanca un coup d'œil à son ventre plat : Elle se dit naïvement : « Je devrais avoir un bébé là-dedans... »

La petite fille rencontra son regard et lui sourit avec une tendresse spontanée : « Ne souris pas, ma petite chérie, tu me fais mal !... » Mais elle lui rendit son sourire, tout en méditant de nouveau sur cet aspect inconnu d'elle de l'amour créateur. « Oh ! avoir un bébé ! Même un bébé en mauvaise santé, avec une grosse tête dodelinante, un enfant délicat qui aurait besoin de petits soins et de médicaments, jusqu'au jour où je pourrai lui donner de bonnes choses à avaler... Vous voyez bien, dit-elle en s'adressant intérieurement à quelque divinité supérieure, ce n'est pas un beau bébé que je demande.. Je me contenterais d'un bébé malade et qui me donnerait du souci, pourvu qu'il fût à moi... »

Le train arriva à South Kensington, et Véronica se retrouva dans la nuit. La vue de cette petite fille avait éveillé en elle

un désir éperdu. Tout son corps délicat et fort de femme appelait un enfant. Elle leva les yeux au ciel, et vit dans la ronde des étoiles une couronne de marguerites à poser sur la tête d'une petite fille. Mais mieux valait ne pas trop rêver... Elle se mit à siffler : *Irène* pour jeter ses soucis dans le calme de la nuit, avec les notes de la chanson.

Pas de tristesse ce soir! De la gaieté!

Elle se dirigea vers une épicerie de luxe. Quand on a un peu d'argent, on commence toujours par penser à la nourriture... Elle acheta un souper dans des petits cartons : salade de pommes de terre, saumon, une baguette de pain français, une bouteille de mayonnaise, de la salade de fruits, et un pot de crème fraîche. Un pareil souper était une rareté pour eux. Mais ce soir c'était faisable : Le porte-monnaie de Véronica contenait l'argent destiné à Sine. Et Sine n'avait que faire désormais, de l'argent péniblement économisé par ses victimes pour acheter son silence.

Elle arriva près de chez elle. Une de ces vieilles rues courtes, bordées de gentilles petites maisons, comme on en trouve dans beaucoup de quartiers de Londres, avec des petits jardins envahis d'herbes folles, des heurtoirs de cuivre brillant, des portes vernies en mauve pâle, en jaune citron, ou en rouge feu, des marches blanches comme neige, des pots de fleurs, quelques arbres, une atmosphère de verdure et de rêverie... Au cœur même de Londres, ces petits passages ont un air tranquille et campagnard de rues villageoises.

Véronica vivait près d'un square de South Kensington. Un ami, qui était parti fort-à-propos pour les Indes, lui avait loué son cottage. Devant la maison, le jardin avait été recouvert de ciment, et on n'avait laissé que juste assez de terre pour un amandier, qui, au printemps, donnait à la rue et aux pavés implacables sa fraîcheur et sa beauté. Cette année le temps des fleurs était déjà passé. Mais l'amandier, transfiguré sous les doux rayons dorés du réverbère, tendait au vent de la nuit son capuchon de jeunes feuilles vertes.

Cet arbre, s'ils l'avaient voulu, aurait pu être pour Véronica et William, un moyen d'évasion dans le chaos des heures laides et vides. Dans la recherche de ce qu'il y avait en lui de transcendant, ils auraient pu se perdre, oublier le réel et découvrir le possible. Mais William n'avait pris garde à l'amandier que deux fois. Il était ivre, et s'était soulagé dans l'obscurité... Et Véronica, quand il lui arrivait de le remarquer,

le trouvait ennuyeux, et l'appelait « cette chose », parce qu'il assombrissait le minuscule salon du devant. Tous deux ne pensaient à lui que dans la mesure où il les gênait...

Véronica passa devant le petit arbre tordu sans même lui accorder un regard, et entra chez elle par une porte jaune d'or. A l'autre bout de la maison, dans la cuisine, qui servait aussi de salle à manger, elle disposa le souper sur la table et s'assit en attendant William. La pièce était meublée à bon marché, d'objets de couleurs vives, et soi-disant « artistiques ». Autrefois, quand Véronica attendait dans une pièce, ses yeux se posaient sur les belles couleurs d'une tapisserie de Van der Borght, ou sur les délicats panneaux bleus et verts d'un papier mural chinois peint-à-la-main. Mais la vie avait tourné du gracieux au vulgaire... Et ces couleurs modernes, criardes et de mauvais goût, symbolisaient sa déchéance.

II

William rentra une demi-heure plus tard, de son petit pas vif et gracieux. Il portait son habituel chapeau melon à très larges bords et respirait un insolent bien-être. Il avait toujours l'air légèrement truculent, mais ce soir, pour une raison quelconque, sa bonne humeur éclatait. Il avait faim, et la vue du souper le plongea dans le ravissement :

— Qu'est-ce que c'est que cela, Véronica? En quel honneur?

Il se débarrassa de son chapeau et de son pardessus, et apparut, dans un costume de whipcord gris-foncé. Il se mit à faire des grimaces de contentement sous la lampe. C'était un homme trapu, au cou de taureau, au visage plein et glabre. — Un visage dur et beau, pas sympathique, mais qui accrochait par un certain air d'impudence. Sa peau était épaisse et blanche — comme de la couenne ! On avait l'impression qu'il faudrait couper profondément avant d'arriver au sang.

De son enfance dans les bas quartiers de Londres, il avait gardé une légère pointe de vulgarité qui ne le quittait jamais. Et, de ses quelques années au lycée, où il était entré comme boursier, beaucoup de vivacité d'esprit et d'assurance.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela, répéta-t-il. C'est fête ce soir?

— Oh, dit Véronica en se mettant à table, comme j'ai vu

que j'avais un ou deux shillings de trop, j'ai décidé que nous aurions un bon repas. C'est agréable, pour changer... J'en ai assez, des sandwichs au fromage et de la bière à l'eau !

William s'assit en face d'elle :

— Oui, moi aussi, j'en ai assez de ces saletés... observa-t-il. Sais-tu ce que j'ai pensé une seconde? Que peut-être ton tendre père avait fini par te pardonner de t'être mise en ménage avec un pauvre plébéien, et qu'il t'avait fait cadeau d'un chèque, en signe de conversion au socialisme.

Sans répondre, Véronica se mit à découper son morceau de saumon flasque. Elle était habituée à ce que William la traite avec la condescendance vulgaire de ceux qui ne possèdent rien. Il était presque perpétuellement agité par le snobisme capricieux des gens qui n'ont que cela.

— J'en ai entendu une bien bonne sur ton père aujourd'hui, continua-t-il. (Il ne pouvait jamais s'empêcher de fourrer son nez dans les affaires de la famille de Véronica.) Un type que je connais l'a vu jouer au golf à Rœhampton, et m'a dit qu'il avait toujours l'air d'un acteur dans le rôle d'un vieux gentleman !

William attendit. Mais Véronica continuait à manger, imperturbablement.

— C'est-à-dire, persista-t-il âprement, que le vieux a quelque chose de pas très authentique. C'est le sang de tes ancêtres moins nobles qui réapparaît en lui, probablement. Quand ont-ils été anoblis, Véronica?

— Ils étaient princes-marchands du temps de Henri IV, dit Véronica, la bouche pleine. Je ne me suis jamais préoccupée de ce qui s'était passé avant cela. Tout est inscrit quelque part dans l'arbre généalogique.

— Ça ne fait rien, dit William, ça n'a pas grand intérêt. Tout de même, tu ne trouves pas triste qu'à son âge, le principal souci de ton noble et vénérable père soit d'envoyer une balle dans un trou, avec amour et précision, sur un terrain de golf?... Arriver à la fin de sa vie, et n'avoir pas d'autre ambition ! Quelle horreur ! Pourquoi est-ce que personne ne va lui dire, quand il pousse sa balle dans le petit trou : « Vous êtes vous-même au bord d'un trou, mon vieux. »

— Je crois qu'il le sait, répondit-elle. Il est très lucide. Et, avec ce qui l'attend, il est probable que c'est parfois un soulagement, simplement de faire tomber une petite balle dans un petit trou !...

— Il ferait mieux de dire ses prières, répondit William.

— Il est possible que tu meures avant lui, on n'est jamais sûr de rien en ce monde... Dis-tu tes prières, toi?

— Non, répondit-il. Les prières, c'est bon pour les vieux et les superstitieux. D'ailleurs, je n'ai pas autant besoin de prier que lui...

— Pourquoi mon père a-t-il tant besoin de prier?

— Oh ! parce qu'il a été si oisif et si riche... Et puis à cause de toi, sa fille égarée... Il y a deux longues années que nous vivons ensemble, au milieu des stucs de gumme-gutte et des poules-mouillées de South Kensington ! J'imagine qu'aucun membre de sa famille n'était tombé aussi bas que toi : Partir avec un homme comme moi !...

— C'est exact, dit Véronica, aucun.

— Vivre dans le péché, à South Kensington ! insista William d'un ton pincé, avec un horrible petit vaurien dont les parents vendaient des *fish and chips!*...

— Ah oui? demanda-t-elle, intéressée.

Il aurait été ahuri de savoir combien elle sympathisait avec son snobisme et le comprenait. Car elle savait que les enfants qui n'ont rien ont tout de même des rêves ; et que, de ces rêves, bons ou mauvais, dépend toute leur vie. En elle-même, Véronica excusait constamment William, non pas pour ce qu'il faisait de sa vie, mais pour ses rêves.

— Je ne te l'avais jamais dit? demanda-t-il d'un ton agressif.

— Non. Tu as seulement fait allusion à un milieu du genre George Gissing. Une boutique de *fish and chips*, au moins c'est précis. J'ai une tante, lady Eugénie Pot, qui s'occupe d'une affaire du même genre : Elle dirige le petit *Dish o' Tay*, à Mayfair. Ses thés aux anchois sont célèbres. C'est exactement pareil, tu vois ; quoiqu'elle fasse payer un peu plus cher, je suppose. Mais d'un autre côté, elle a davantage de frais généraux.

William la surveillait du coin de l'œil. Elle avait l'air gaie. Il espérait souvent que sa façon grossière de vouloir avoir toujours raison, la mettrait en rage, ou la ferait se défendre. Mais elle ne lui donnait pas cette satisfaction. « Elle est trop bien élevée pour être sensible, se disait-il. Les gens de sa classe ont la peau dure et pas d'élans. Ils ne s'engagent pas, parce qu'ils n'ont rien à engager. »

Il avait l'habitude de se consoler ainsi. Parce que c'était lui qui était vide, et il le savait. Si vide et si affamé qu'il essayait toujours de créer de nouvelles valeurs pour remplacer

celles qui lui manquaient. Il aspirait éperduement à quelque chose de plus élevé, de meilleur : il lisait Proust, ce qui, pensait-il, lui donnait une supériorité sur les gens comme Véronica, qui avaient eu la chance de recevoir l'éducation que les circonstances l'avaient empêché d'avoir, et qui restaient quand même des cancres, parce qu'il est évident que ce n'est pas d'aller à l'école qui vous rend cultivé. Parmi les gens qui appartenaient aux meilleures familles du pays, combien de têtes complètement vides !

Véronica n'était ni intelligente ni savante. Elle était bourrée de niaiseries sur les enfants, et rêvait d'une petite vie bien bourgeoise. Une sotte, au fond ! Il la méprisait. Mais en étant sa maîtresse, elle lui apportait ce qui avait le plus de prestige à ses yeux car elle était fille d'un pair. Un pair assez pauvre et effacé, à vrai dire. Mais c'était tout de même la noblesse, avec un nom ancien, pas un parvenu qui serait venu s'introduire chez les lords, et dont le titre grincerait comme une chaussure neuve ! De la bonne noblesse, discrète et distinguée.

William n'avait jamais aimé Véronica. Il n'était amoureux que de son brillant milieu. Mais en dehors de ce qu'elle lui apportait socialement, il admirait son aisance, sa grâce, ses façons de parler. De même qu'il se plaisait à lire *A la recherche du temps perdu*, en dehors de tout snobisme. Il savait reconnaître ce qui était beau, et en avait la nostalgie. Des phrases du roman le hantaient et le ravissaient...

« Dîner dans un restaurant de la Côte... »

Son plaisir ne venait pas de ce que le baron de Charlus dînait avec Morel, son inférieur socialement. Mais de ce que la phrase lui ouvrait de larges espaces romanesques, lui livrait toute la Côte normande, ses plages innombrables, ses hôtels Majestic, et les petits coups de bec réguliers du vent qui répétait en sourdine la phrase de la sonate de Vinteuil, la montée d'une immense mer grise et froide, et une petite lumière solitaire clignotant au bout d'une jetée mal éclairée.

— Tu ne manges pas, dit Véronica. Reprends un peu de saumon ?

Il était assis, furieux, et ne sachant que dire, en ressassant les remarques de Véronica sur cette aristocratique tante. Il éprouva le besoin de briller et s'embarqua dans les subtilités :

— Eh oui ! Une classe copie l'autre ! Figure-toi, Véronica, que cette après-midi, dans un théâtre où l'on jouait du Tchekov j'avais pour voisin un facteur de Maida Vale... (Je le connaissais de vue pour avoir habité par là-bas.) Il me fit un petit

salut négligent, et au cours d'une conversation décousue en attendant le lever du rideau, il m'informa que « le traitement psychothérapeutique qu'il suivait guérissait sa coprophobie ».

Il attendit. Elle ne parut pas surprise :

— Mais qu'est-ce que c'est donc que la coprophobie?

— La crainte d'une incontinence intestinale, tu ne savais pas?

— Non. Je ne savais pas. Il n'y a que les imbéciles pour tout savoir.

— Mais, protesta-t-il, l'histoire n'a plus de sens si tu n'as pas compris « coprophobie » !

— Et quel est le sens de l'histoire, demanda-t-elle.

— Tout simplement, qu'on ne s'attend pas à ce qu'un facteur se serve de mots savants !

— C'est dommage, en effet, qu'un brave homme devienne un pauvre intellectuel et ne vive plus qu'à moitié !

— L'intellect, c'est tout, dit-il.

— Même moi, je sais que tu as tort de dire cela, répondit-elle ! Ce n'est qu'un moyen. L'intellect n'apprend qu'à penser, pas à vivre. Et la vie, c'est beaucoup plus que la pensée. L'épanouissement vient de la sensibilité. Et la sensibilité vient du cœur et non de l'intelligence.

En même temps, elle pensait avec amertume : « Oui ! Et c'est toi, William, qui as tué ma sensibilité envers tout ce qui n'est pas toi. Tu me détruis. »

William aussi était sombre. Il n'avait pas réussi à marquer un but. Il tenta autre chose :

— J'ai vendu deux nouvelles aujourd'hui !

— Oh ! bravo, fit Véronica. A quelles revues?

Elle regardait fixement le compotier et les gros morceaux de fruit dans l'épais sirop. Elle ne voulait pas regarder William avant d'en savoir davantage, de peur qu'il ne vît de l'incrédulité dans ses yeux... Car il avait deux terribles défauts : Il mentait et il n'avait pas de cœur. Ce sont des défauts dont on ne s'aperçoit pas tout de suite chez quelqu'un. On les découvre lentement, péniblement, au fur et à mesure que l'intimité grandit. Véronica était en train de faire son éducation. C'est une expérience déchirante, que de voir graduellement dépouillé de ses masques, un être aimé, quoique indigne de l'être...

William lança le nom de deux petits magazines.

— Rien de bien sensationnel, admit-il. Mais ça me fait connaître.

C'était son obsession, son inlassable ambition : « Se faire connaître. » Il cherchait toujours quelque chose à faire dans ce but. Il imaginait souvent de flatteuses conversations, dans des clubs :

— William Phenyl ! Ah, oui ! N'a-t-il pas enlevé Véronica Soter?...

— Oh ! Phenyl ! l'auteur de ce brillant petit papier dans *Le Passeport*, l'autre jour...

— Connaissez-vous William Phenyl? Mais c'est un garçon d'avenir !

Il faisait de beaux rêves et se grisait de son nom.

Elle le regarda. La chance qu'il a eu dans la journée l'a peut-être adouci, se dit-elle, peut-être sera-t-il moins inflexible? Et elle se lança résolument :

— William, chéri, les clubs et autres choses de ce genre, n'ont aucune espèce d'importance. C'est zéro ! Si tu dois être un grand écrivain, tu seras un grand écrivain ! Et quand tu serais membre de tous les clubs de la terre, tu n'iras pas plus vite, et tu ne changeras rien à ta destinée. Et puis, écoute, je vais avoir un peu plus d'argent, une sorte d'augmentation de salaire... Alors... maintenant que tes nouvelles se vendent mieux, tu ne crois pas... Tu ne crois pas, chéri... que nous pourrions avoir un enfant?

— Bon Dieu ! Non ! répondit William, instantanément alarmé. C'est bien de toi de parler de ça, juste au moment où les choses prennent tournure !

Il mâchait d'un air lugubre, en attendant la prochaine attaque. Véronica demanda :

— Est-ce que tu as l'intention de toujours refuser?

— Je m'étonne que tu ne sois pas encore fatiguée de ce sujet de conversation? Moi, j'en ai assez, répliqua-t-il. Toi et tes grands airs offensés ! Mais tu n'as donc aucun désir de progrès? Tu es déplorable, Véronica, vraiment déplorable ! Dieux du ciel ! Les femmes me rendent malades ! Quel malheur qu'on ne puisse pas se passer d'elles !... Dans quel avenir veux-tu donc m'emprisonner? La misère à perpétuité, avec des marmots qui piaillent ! Quelle perspective !...

Pendant qu'il faisait ces reproches, son visage exprimait affreusement l'envie qu'il avait de disparaître, de fuir... pour ne plus revenir. Arrêtée dans son élan, mais ferme dans son besoin d'une durable preuve d'amour, Véronica reprit vivement :

— Tu parles avec un cœur impur. Je sais bien que je suis

insistante. Mais ce que je demande, c'est toute la justification de notre vie ensemble. Notre amour n'a pas de sens sans un enfant... sans des enfants. Tu t'en rends bien compte, toi aussi?

William se renversa dans son fauteuil et regarda fixement Véronica. Avec une lucidité sans indulgence, elle remarqua le vide sournois de ses yeux.

Lui, pendant ce temps, préparait ses répliques. Il décida, comme d'habitude, de se réfugier dans l'hypocrisie.

— Écoute, Véronica, dit-il avec une tranquille brutalité, tu ne comprends pas que moi aussi je veux un enfant? Tu te figures que tu es la seule à avoir un cœur? Mais je veux que mes gosses aient un vrai foyer. Pas d'enfants en dehors du mariage. Tu comprends?

Véronica comprenait. William la surveillait avec une attention aiguë. Il s'intéressait toujours aux effets de ses cruautés, qui étaient elles-mêmes le résultat d'une attitude de défense qu'il avait eue toute sa vie. D'ailleurs, il était ainsi fait que même la plus grande affection dont il fût capable était tissée de sadisme... Mais peut-être était-il allé trop loin cette fois-ci?

Le visage de Véronica exprimait la lassitude et l'indignation. Elle se détourna sans mot dire, dégoûtée.

— Naturellement, je sais que ce n'est pas ta faute si nous ne pouvons pas nous marier. Il haussa les épaules. Ton entêté de mari ne consent pas à divorcer. Mais moi, je n'y suis pour rien non plus, et je ne veux pas d'enfant illégitime. C'est assez difficile de faire son chemin dans ce sacré monde, sans être marqué dès la naissance ! marmonna-t-il vertueusement.

— Quelle hypocrisie, venant de toi ! dit Véronica.

Ces paroles le mirent en fureur. Impossible de les laisser passer sans une riposte cinglante.

— J'admets que tu prennes mes scrupules pour de l'hypocrisie, répondit-il d'une voix claironnante. Tu as été élevée sans aucune moralité, comme tous les gens de ta classe ! Vous vous figurez apparemment que votre noblesse vous immunise contre tout, y compris le péché et ses conséquences... Tu t'accommoderais d'un bâtard, toi. Tu en aurais des douzaines ! Tout simplement parce que tel est ton bon plaisir ! Et tant pis pour tout le reste ! Tant pis pour mes sentiments et ceux des enfants... sans compter le handicap que serait pour eux l'illégitimité !

Il débordait d'une soudaine passion pour le « comme il faut ».

— Tes objections ne tiennent pas debout, dit-elle. Elle alla à la cheminée et alluma une cigarette. L'illégitimité n'est pas une tare. Et en ce qui concerne les enfants, ils ont besoin d'amour, de tout l'amour qu'on peut leur donner. Le reste est secondaire. D'ailleurs les « enfants de l'amour » devraient être les plus aimés, si les parents étaient logiques avec eux-mêmes.

— Oui, répliqua William, mais en réalité ils sont plutôt moins aimés que les autres. De toutes façons, je ne veux pas de bâtards. Si tu pouvais te mettre ça dans la tête une bonne fois pour toutes, tu t'éviterais nombre de discussions inutiles.

— Tu gâches toujours tout, s'écria Véronica en s'abandonnant à son désespoir. On a dû te dire souvent que tu n'étais guère réjouissant... On dirait que tu ne réfléchis jamais à la vie qui s'écoule, si vite... Et nous ne faisons rien... Nous faisons semblant ! Toi, d'écrire, moi, de faire un travail commercial, stupide et mesquin, dans un bureau. Et tous les deux nous faisons semblant de nous aimer ! C'est ce gâchis, cet horrible et maudit gâchis, qui m'écœure !... Tu ne t'en aperçois pas? Ah ! Je voudrais pouvoir te dire combien je hais ce que nous sommes devenus ! Il n'y a entre nous que de l'appétit. Sans poésie, sans dignité, sans rien de beau ! Nous n'avons que ce que nous prenons l'un de l'autre, et ce n'est pas assez. Je te le répète, ce n'est pas assez. Avant, je croyais que, seuls, les hypocrites pouvaient trouver égoïste un amour volontairement stérile. Maintenant, je me rends compte qu'un tel amour n'a pas de sens. Même si tu croyais au fond de toi les bêtises que tu racontes, si tu étais un amant sincère, tu désirerais un enfant toi aussi. Parce qu'un enfant serait la justification d'un amour auquel nous n'avions pas droit.

— Je vois ce que c'est, cria-t-il. Tu ne m'aimes plus ! Voilà pourquoi tu parles comme ça !

— Au contraire, répondit-elle, c'est parce que je t'aime, que je... William, tu n'aimes pas les enfants?

— Non ! lança-t-il avec violence. Non ! Je n'aime pas les gosses ! et je n'ai pas envie de m'encombrer ! Je préfère écrire des livres.

— Écrire..., dit-elle. Tu sais, tu n'écriras jamais rien avant d'acquérir de la virilité.

— De la virilité !... Il bafouillait. Qu'est-ce que tu veux dire? Tu ne veux pas insinuer?...

— Oh, non, répondit-elle avec ironie. Pas dans ce sens-là...

— Qu'est-ce que tu entends par virilité, alors?

— La piété...

Il eut un rire affecté :

— Ma chère, tu n'y comprends rien. Un homme doit se réaliser lui-même. Voilà l'essentiel. Et tant pis pour Dieu !...

— Et comment vas-tu te réaliser, ou réaliser quoi que ce soit d'autre, sans Dieu? Comment peux-tu être un homme, sans Dieu?

— Tout ce qu'il y a de plus facile ! Regarde-moi, chérie ! Je suis un homme.

— Tu crois?

— Oui ! Et puis, j'en ai assez d'entendre parler de Dieu. Va donc lui demander un bébé, à lui ! De moi, tu n'en auras pas !

— Je te remercie d'avoir enfin répondu si nettement, dit-elle. À cause de toi, je viens de passer une année de dégradations et de déchirements. Mais tu ne veux rien faire pour moi... C'est une liaison à sens unique !...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Explique-toi ! Elle lui raconta tout. Il apprit qu'elle avait volé pour payer leurs dettes, et qu'on l'avait fait chanter... Et ses efforts pour amasser péniblement l'argent, tous les mois, afin de préserver le nom de son père et celui de William ; et elle lui dit comment tout s'était terminé dans la soirée, parce que l'une des victimes avait expédié le maître-chanteur dans l'autre monde. William écoutait, avec inquiétude et colère. Mais il y avait aussi, dans cette histoire, pour un être tourmenté, nerveux et de mauvaise foi, comme lui, quelque chose qui le remplissait d'une sorte de farouche émerveillement.

— Eh, bien ! fit-il pompeusement quand elle eut fini, tu as fréquenté du beau monde ! Pourquoi diable fallait-il que tu voles? Ma parole, Véronica, rien ne t'arrête ! Comme petite garce inconsciente, on ne fait pas mieux ! Voler ! Tu as du goût pour les fruits défendus ! On aurait pu te mettre en prison et mon nom aurait été associé au tien dans les journaux ! Tu n'as donc aucune considération pour moi... pour mon nom !... Tu sais bien avec quel soin j'essaie de le préserver des souillures et du scandale !

— Tu exagères, tu ne crois pas? dit Véronica. C'est justement à cause de toi que j'ai volé. Nous n'avions plus de quoi manger, nos vêtements étaient en loques, et tu étais sur le point d'être arrêté pour dettes ! Vingt livres de dettes... Que ta bégueulerie ne te fasse pas oublier la vérité !

— Je croyais que l'argent de mes dettes te venait de ton frère, dit William en se tiraillant le bout de l'oreille avec humeur.

— C'est ce que je t'ai dit, à l'époque. Mais naturellement aucun de mes deux frères ne s'est rappelé que j'existe, depuis que je suis avec toi.

— Charmants garçons ! ricana-t-il... monocles d'or et cœurs de pierre...

Il attendait la suite. Elle pouvait lui faire remarquer qu'elle n'aurait pas eu besoin de voler s'il avait travaillé comme un homme... Mais elle ne dit rien. Elle restait assise, méprisante et sans force, comme si quelque chose en elle s'était brisé. William s'adoucit. La pauvre, elle avait dû en voir, avec ce maître-chanteur ! Il aurait été terrifié, à sa place ! Cette atmosphère de sordide exaspération l'aurait étouffé ! Il avait toujours peur de ses réactions nerveuses... Il n'aurait pas pu supporter la situation courageusement et en silence, comme Véronica. Alors pas besoin d'être aussi brutal ! C'était une brave fille, au fond ! Avec sa tendance à la sentimentalité, il se mit à la parer de toutes les vertus. Il fit un effort de douceur.

— Allons, dit-il, avec une gaieté un peu honteuse, j'ai eu tort de m'emporter. Cet argent a été une bénédiction. Même si tu m'as trompé sur sa provenance... Que tu es menteuse, mon chou ! Mais ne parlons plus de tes penchants criminels !... Je ne suis pas pointilleux ! Qu'est-ce qu'un vol par-ci par-là, tant qu'on n'est pas découvert ? Tu as eu raison d'espérer que je ne t'en voudrais pas. Je me rends bien compte que, si tu as volé cet argent, et payé le silence de cet homme pour préserver mon nom, c'est afin de me faire plaisir. Tu es une chic petite, et je sais que tu m'es profondément attachée... Mais ne vole plus rien, petite folle ! Pense à ma carrière...

Elle écoutait sans colère les insupportables déclarations de William. Mais elle avait envie de lui rire au nez... Dans sa famille, elle était habituée à voir des professeurs, des hommes d'État, des soldats, des artistes, poursuivre discrètement de brillantes carrières, et tout ce tapage autour de William qui écrivait pour des revues de dizième ordre, lui faisait l'effet d'une bouffonnerie.

« Et voilà l'homme que j'aime, » pensa-t-elle, épouvantée... Ce clown qui se dit artiste, et qui manque totalement de la sensibilité, de la profondeur d'émotion sans quoi l'art n'existe pas... Il n'écrira jamais rien de valable tant qu'il n'aura pas

trouvé quelque chose qui le dépasse. Est-ce que je l'aime réellement? Non ! Ce n'est pas de l'amour. C'est une passion mauvaise et séduisante comme la folie... Ah ! Si je pouvais guérir... » Mais elle sentait bien que le cœur humain s'accroche pitoyablement à ce qui l'entraîne à la ruine...

Elle alla faire la vaisselle du souper ; elle mania délicatement les deux tasses dans lesquelles ils avaient bu leur café, et dans lesquelles ils boiraient leur thé le lendemain matin, car ils n'en possédaient pas d'autres. A la faveur d'une augmentation de salaire, Véronica les avait achetées chez un antiquaire. Elle les avait trouvées parmi d'autres « fins de série », sur un plateau.

Quand on a presque tout perdu, il arrive qu'on se raccroche à de misérables symboles d'élégance et de gaieté. Par exemple, ces guirlandes de fleurs aux teintes vives, sur le fond cerise de deux tasses et de deux soucoupes de Rockingham...

William était parti bruyamment dans le petit salon pour rendre hommage à la dernière goutte de whisky de la maison, et pour « créer ». Il écrivait un essai pour intellectuels athées, en utilisant tous les ingrédients susceptibles de leur plaire : le scepticisme, la tristesse, l'accablement, les petits accès de mélancolie, le spleen, l'iconoclasie, l'ironie, les crises de désespoir ampoulé, le plaisir du néant... le tout rendu plus insipide encore, par un vocabulaire venu tout droit du jargon des nombreuses sectes qui se forment au nom de la psychanalyse...

Quand elle eut fini la vaisselle, Véronica s'assit à la table de la cuisine. Elle répondit à une « offre d'emploi », parue dans le journal du soir, et où l'on proposait un salaire plus élevé que le sien. Il était déjà tard quand elle sortit mettre sa lettre à la boîte. La borne postale du square était figée dans un éternel garde à vous... Véronica arriva juste à temps pour la levée de minuit.

III

Sa mesquinerie le dégoûtait lui-même. Pendant toutes ses années de mensonges et de compromis, sa malhonnêteté lui avait répugné. Comme il était intelligent, il avait compris assez tôt que si l'on vit en écoutant les voix de l'extérieur, au lieu d'écouter une voix intérieure, tout rate... Il n'avait pas changé, pourtant, parce que l'honnêteté lui avait paru trop difficile.

« A partir d'aujourd'hui, je vais m'amender, » déclarait-il. Et il se dépêchait de chercher des excuses pour remettre sa réforme à plus tard. Dans cet état d'esprit, il lui semblait presque toujours que c'était l'urgence des événements qui le forçait à la bassesse et au calcul. Maintenant, par exemple, cette histoire de meurtre de Highgate...

Ce fut lui qui vit dans le journal l'annonce d'une prime de cinq cents livres, pour des renseignements conduisant à l'arrestation du meurtrier. D'abord il ne s'y arrêta pas. Puis il se souvint tout d'un coup de l'histoire de Véronica, et vite, il relut le paragraphe intéressant. Il approcha le journal de ses yeux, en poussant des petits grognements d'approbation... Depuis quelques jours, sa vie avait pris une tournure nouvelle ; et l'argent était une nécessité plus impérieuse que jamais. Assis à la table d'un café, il réfléchissait à cette offre de récompense, et se demandait comment en profiter.

Il rentra chez lui avec une belle petite plante dans un pot : un cadeau pour Véronica, en signe de réconciliation. Ces temps derniers, il s'était conduit abominablement envers elle. Mais ce soir il joua à l'amant repenti, rôle familier, dans lequel il excellait... Il était bien meilleur acteur que bon auteur. Mais ni lui, ni aucun grand directeur de théâtre, ne s'en étaient avisés.

Au souper, William donna la plante à Véronica :

— J'ai pensé que ce petit truc te ferait plaisir, marmonna-t-il, sans la regarder.

— C'est gentil d'avoir pensé à moi, dit Véronica.

— Gentil? Mais je pense toujours à toi, Véronica ! Il prit un air fâché.

— Ah, voilà qui explique tout !

— Quoi, tout?

— Que tu ne m'aies presque pas parlé depuis une semaine... Mais je comprends, tu pensais à moi.

Il lui prit la main :

— Ne me juge pas mal, supplia-t-il. Si tu savais toutes les déceptions que j'ai eues ces jours-ci.

— Mais je ne sais rien, protesta Véronica. Tu ne me dis jamais rien, et quand tes affaires vont mal, tu t'attends à ma compréhension et à ma sympathie, et tu veux que j'excuse tes manières de sauvage à la maison !

William préféra ne rien dire. Il s'assit en s'efforçant de prendre un air lugubre.

— Qu'est-ce qui ne va pas, demanda Véronica ; allons, je veux savoir.

— Oh, je ne veux pas t'ennuyer avec mes soucis, objecta-t-il.

— Mais, quand tu as des soucis, tu n'hésites pas à me faire subir ta mauvaise humeur, répondit Véronica. Tu as été au-dessous de tout, cette semaine...

— Je sais. Je te demande pardon... J'étais si las... Tu as vraiment envie de savoir? Tu crois que tu peux écouter mes...

— Je suis là pour cela, dit-elle. Nous devons nous aider mutuellement.

Il fut fort satisfait de cette réponse et commença son histoire :

— Voici ce qui est arrivé : j'ai rencontré un garçon qui était en classe avec moi. Il a maintenant une grosse situation aux éditions Mell et Mell ; et figure-toi qu'il m'a proposé une place au conseil d'administration, pour une bagatelle de cinq cents livres ! Il aurait aussi bien pu me demander cinq millions ! Et il faut que je refuse cette occasion absolument unique, tout simplement parce que je ne dispose pas de cinq cents livres, (ni même de cinq cents pennies, d'ailleurs !).

— Oh, William, je suis navrée ! Quelle déception pour toi !

— Tu comprends maintenant pourquoi j'étais de mauvaise humeur? Ah ! mon Dieu, si je pouvais me procurer cet argent ! Non seulement j'aurais un travail honnête et régulier, mais je pourrais faire publier mes œuvres dans la maison... les œuvres importantes que j'écrirai plus tard. Mais il faudrait cinq cents livres...

— Comme je voudrais les avoir ! dit-elle. Je te les donnerais tout de suite...

— Bien sûr, ma chérie, tu as toujours été merveilleusement généreuse envers moi.

— Est-ce qu'il n'y a pas moyen... que ton ami te garde cette place pour nous donner le temps de chercher à droite et à gauche? Non que je sache où nous pourrions trouver cinq cents livres...

— Je dois lui rendre une réponse lundi. Il réserve la place jusque-là, par mesure de faveur, parce que nous avons fait nos études ensemble. Mais il veut être fixé lundi.

— Si seulement nous pouvions trouver l'argent d'ici-là !

Il lui lança un regard lourd de sens.

— Eh bien, dit-elle, qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a encore?

— C'est difficile à dire, répondit-il lentement.

— Allons, assez de simagrées, s'écria-t-elle. Pour l'amour du ciel, qu'y a-t-il?

— Eh bien, dit William en la regardant avec insistance, nous pourrions avoir cet argent, toi, du moins.

— Moi? Que veux-tu dire?

— Véronica, tu n'as pas lu le journal d'aujourd'hui?

— Non, je n'ai pas eu le temps. Pourquoi?

— Oh, je ne sais pas, je ne devrais pas, peut-être... non... N'y pense plus...

— William, explique toi!

— Bon! puisque tu le veux...

Il se leva, et lui apporta le journal du matin :

— Regarde page 5, en haut de la dernière colonne.

Elle obéit, et, tout de suite :

— Oh, je ne pourrais pas, je ne pourrais pas, s'écria-t-elle. Elle jeta le journal par terre. Non! C'est trop!

— Voilà ce que je craignais! fit William en se maîtrisant. C'est pourtant toi qui as voulu savoir, n'est-ce pas?

— Comment pouvais-je imaginer?... Je croyais que je pourrais t'aider... Elle se détourna, misérablement.

— Tu peux m'aider; la preuve! Tu crois que j'hésiterais, si tu avais besoin de cet argent?

Elle prit peur. Il y a des choses auxquelles il est dangereux de penser, même superficiellement...

Elle s'écria :

— Mais William, ce serait vendre la vie de cette femme! Tu ne te rends pas compte, je pense! C'est infâme! Je ne pourrais jamais faire cela!

— Quelle absurdité! Tu n'as pas toujours fait tant de façons pour trahir les gens!

— William! fit-elle avec douleur.

— Voyons, Véronica, veux-tu me dire la différence qu'il y a entre trahir un mari confiant et qui t'adore, et indiquer à la police le nom de cette femme? A mon avis, c'est bien pire dans le cas du mari. Après tout, la vieille vous a dit son nom... C'est elle qui vous a donné la permission de vous en servir.

— Oui, mais seulement si les soupçons tombaient sur nous, riposta-t-elle, et ce n'est pas le cas. Je ne peux pas la trahir simplement pour faciliter tes affaires, — les nôtres!

— En tout cas, je regrette bien que tu n'aies pas mentionné son nom quand tu m'as débité ta petite histoire!... j'irais à Scotland Yard de ce pas! Il ne faut rien négliger dans la vie.

— William!

— C'est ça ! crie William ! Sois horrifiée, sois révoltée ! mais bon sang ! pourquoi ces discussions oiseuses ? Cette femme n'est déjà plus dans le pays ! Tu ne t'imagines pas qu'elle a attendu, les bras croisés, qu'on vienne l'arrêter ? Elle doit être en Amérique ou à Tombouctou, en ce moment... Tu ne peux lui faire aucun tort. Et puis, dans ta vertueuse indignation, n'oublie pas que cette femme est une meurtrière ! Rien ne peut excuser un meurtre, conclut-il sentencieusement.

— Le meurtre, c'est son affaire, mais en ce moment il s'agit de nous, de moi, et je ne peux pas la trahir. D'ailleurs je lui dois beaucoup. Elle m'a délivrée de ce sale individu.

— Elle t'a délivrée, s'exclama-t-il d'une voix suraiguë. Ma pauvre Véronica, mais elle avait tout intérêt à le tuer ! Il la faisait chanter, elle aussi, ne l'oublie pas ! Elle avait envie d'être libre... Du même coup, elle t'a libérée, et elle a libéré les autres... le hasard... et tu crois qu'ils sont aussi scrupuleux que toi, les autres ! Pendant que tu te cramponnes à ce qui te reste de vertu, je te parie ce que tu voudras, que l'un des deux autres est en route pour Scotland Yard — les deux peut-être, — s'ils n'y sont allés ce matin !

Il bouillait d'impatience :

— Oh ! mais pourquoi ne te lèves-tu pas ? Pourquoi ne vas-tu pas chercher cet argent maintenant ? Qu'est-ce que tu as donc à rester assise là comme un mannequin empaillé ? Tu préfères qu'un autre aille s'approprier les cinq cents livres ? Tu ne veux pas m'aider, et tu prétends m'aimer ? « Nous devons nous aider mutuellement, » voilà ce que tu viens de dire, espèce d'hypocrite ! Quand il s'agit de le prouver, tu laisserais l'argent à un autre, au lieu d'aller me le chercher ! Ah, j'en ai assez de toi et de ta conception de l'amour !

Il donna un coup de pied dans le garde-feu. Cette femme avait vraiment des scrupules insupportables ! Il commençait à craindre de ne pas réussir à briser sa résistance... Il n'allait tout de même pas renoncer à ses projets à cause d'elle !

Pendant ce temps, Véronica disait :

— Quelles aimables remarques ; William !... vraiment chaleureuses et réjouissantes, surtout venant de toi... Tu es assez odieux parfois, mon pauvre ami !

— Oui, je suis odieux, admit-il aussitôt. Il lui jeta un regard franchement malveillant. Et alors ? Il n'y a que les gens riches qui ont les moyens d'être vertueux. La bonté, c'est un luxe que je ne peux pas me payer...

— Ne fais pas ton petit Oscar Wilde, ça ne te va pas, dit-elle d'un ton las.

Et lui, avec son habituelle brutalité :

— Écoute, Véronica, fit-il carrément, donne-moi le nom de cette femme, et j'irai moi-même à la police. D'accord?

— Tu m'amuses...

Il se mit à trembler de rage. Ses yeux tombèrent sur une peinture moderne accrochée au-dessus de la cheminée. Personne sauf l'artiste ne connaissait la signification de cette œuvre abstraite... Apparemment, c'était une barre de métal cramoisie, sur un fond de dessins géométriques d'un pourpre éblouissant. Le tout intitulé : *Équation*. William rendait grâce à l'art abstrait de pouvoir représenter tout ce qui vous passe par la tête. Ainsi, maintenant, il se servait de ce qui paraissait être un morceau de fer ou de plomb, comme d'un levier pour envoyer ses pointes rageuses et ses accusations.

— Ça me rend fou de penser que toi, tu as des scrupules, toi ! hurla-t-il ! Tu es une voleuse, tu as quitté ton mari, on t'a fait chanter... Dans toutes ces belles aventures, ta seule excuse a été que tu m'aimais... Quelle plaisanterie ! Alors, qu'est-ce qui te prend maintenant? Il ne s'agit que de donner un nom et une adresse aux policiers pour les aider dans l'accomplissement de leur devoir. Leur *Devoir*, tu m'entends ! Cette femme ne t'est rien, tandis que moi !... L'explication de ton extraordinaire attitude, c'est que tu ne m'aimes plus... Voilà, je comprends tout ! Seulement, inutile de faire de belles phrases sur la morale pour couvrir tes mensonges... Nous avons une occasion unique de vivre convenablement, à l'abri du besoin, tu pourrais quitter ton travail, rester à la maison. avoir ton fameux bébé... et c'est le moment que tu choisis pour me montrer que tu ne m'aimes plus !

Véronica se leva brusquement, et s'en alla dans la cuisine. Elle prit des objets sur les étagères et les remit en place sans savoir ce qu'elle faisait. « C'est bien de lui de parler d'un bébé, pensa-t-elle avec amertume... »

Ah ! la trahison et la bassesse sont durement punies... Elle se demanda s'il existait des gens plus malheureux qu'elle...

Pendant qu'elle se tourmentait ainsi dans la cuisine, William seul dans l'autre pièce, jurait et combinait d'autres plans... Il réfléchit encore quelques minutes à une série de grands effets, mit au point une nouvelle offensive, et apparut sur le seuil de la cuisine.

— Je m'excuse, Véronica, dit-il avec une ardeur convain-

cante. Je n'ai pas voulu mettre en doute ton amour... Mais tu me fais dire des énormités, parce que tu refuses de m'aider... Je suis déçu... Si c'était moi... Je ferais n'importe quoi pour toi !

— Est-ce vrai, William?

Il réussit à ne pas baisser les yeux :

— Oui, c'est vrai, s'écria-t-il, d'un air de défi. Je sais bien que je n'ai pas eu l'occasion de te prouver mon attachement depuis que nous nous connaissons ; mais que j'aie seulement un peu moins de soucis et un peu plus de temps et de sécurité, pour vivre comme un être humain, et tu verrais ce que c'est que la tendresse ! Tu pourrais avoir tes bébés, des douzaines de bébés ! Oh ! ne peux-tu pas comprendre pourquoi j'ai toujours refusé, Véronica? Tu te figures que j'étais content de contrarier ton vœu le plus cher? Tu crois que je prenais plaisir à inventer des excuses cyniques, pour ne pas te donner un enfant? J'ai de la fierté, je te le répète. Je ne peux pas supporter que tu m'entretiennes... Mon mauvais caractère vient de ce que je suis affreusement conscient de ma situation. Avec ce que j'écris, je ne gagne pas assez pour te donner tout ce que tu mérites. Tu ne comprends pas ! Tu ne te rends pas compte de ce que c'est pour moi ! Oh, mon Dieu !...

Et ici, pour corser la scène, William appuya son bras contre la porte, laissa tomber la tête sur son bras, et fondit en larmes...

Véronica, le voyant si bouleversé et l'entendant pleurer, se dit que ses paroles étaient peut-être sincères, et craignit de l'avoir mal jugé... Ses résolutions furent balayées d'un seul coup... Elle ne pensa plus qu'à le consoler. Elle s'approcha de lui et lui dit d'une voix étouffée :

— William ne pleure pas, mon chéri, allons, mon amour... C'est bien, j'irai chercher l'argent. Oh, chéri, ne pleure pas, je ne peux pas le supporter, William...

Il la prit dans ses bras, et cacha sur son épaule son visage triomphant et soulagé. « Si tu savais ce que c'est pour moi, renifla-t-il... » Fou de joie, il se laissa dorloter. Véronica lui offrit une tasse de thé, qu'il accepta, car la scène l'avait épuisé. Tout en buvant, remis de ses émotions, et plein d'enthousiasme, il dit :

— Écoute, Véronica, ne te tourmente pas, mon trésor. Je sais que tout va bien marcher... Et toi aussi, tu le sais bien... Nous sommes tous les deux capables de raisonner : Puisque

cette femme ne s'est pas livrée elle-même à la police, elle n'a probablement pas attendu que la police vienne la cueillir. Non ! Elle est loin, en ce moment. C'est de l'argent pour rien. Et quand nous l'aurons, nous irons passer le week-end à Paris. Ça te plairait, Véronica?

— Je crois... répondit-elle.

— Moi, j'en suis sûr ! Allons, il faut bien se distraire un peu. Nous filons demain après-midi. J'irai te chercher après Scotland Yard. Je passerai voir mon ami en vitesse, avec l'argent, moins vingt livres que j'emprunterai pour nos dépenses à Paris, et dans l'après-midi, nous prendrons le train. Ça va?

— J'espère seulement qu'elle est partie.

— Mais oui, elle est partie... C'est évident ! Oh Véronica, il faut fêter cela ! J'ai envie d'aller chercher une demi-bouteille de quelque chose pour boire à notre brillant avenir !

Elle aurait voulu se réjouir elle aussi. Mais après que William, radieux, eût quitté la maison, elle sentit seulement que son cœur était comme mort. Elle avait l'impression de regarder dans un caveau, par la porte sculptée, avant d'aller chercher une nouvelle petite vie. Car elle ne s'abusait pas : Elle allait trahir Mrs. Christopher, afin de donner la vie à l'enfant qu'elle attendait depuis si longtemps...

IV

Sur la Tamise, s'entrecroisaient les sillages boueux de quatre petits caboteurs, qui se pavanaient et flottaient légèrement l'un derrière l'autre en descendant vers la mer, chargés de cercueils, de tonnelets de savon liquide, de vieux papiers, et de grain. Par la fenêtre, Véronica vit les eaux troubles du fleuve, quand on l'introduisit dans le bureau où elle devait raconter à Hugh Christopher ce qu'elle savait sur sa mère. Le fleuve coulait follement dans tous les sens, comme brassé par des mains invisibles, et ce chaos, dû à quelque chose de si mesquin, semblait ridicule autant qu'insultant.

Hugh était assis à son bureau. Il profita de l'insolence permise aux fonctionnaires, pour examiner à loisir le visage tendu de Véronica, et ses vêtements pauvres, mais bien coupés. « Elle vaut mieux que sa pauvreté », jugea-t-il.

Il demanda :

— Puis-je vous aider?

— Non, répondit-elle. C'est moi qui viens vous aider.

— Intéressant !... A quel sujet?

— Au sujet de... du meurtre de Highgate, dit Véronica. Elle hésita, puis se tut.

— Ah, oui, continuez, dit-il. Il l'écouta jusqu'au bout en silence. Quand elle eut terminé, il prit un air de jovialité brutale : — Bien ! Mais, dites-moi, elle vous a plutôt rendu service, cette vieille?

— Ce n'est sûrement pas pour me rendre service qu'elle a commis un meurtre... Véronica haussa les épaules. Mais le hasard a voulu que l'homme qu'elle a tué...

— ... Vous faisait aussi chanter, acheva Hugh. Et maintenant c'est fini...

Elle se rebiffa :

— Vous voulez que j'aie des remords? eh bien, j'en ai ! Mais je trouve que vous êtes mal placé pour faire des remarques pareilles...

Le regard froid de Hugh lui fit baisser les yeux. Il protesta :

— Je serais bien le dernier à prêcher la reconnaissance aux gens ! Je vous en prie, n'ayez aucun regret d'être venue ici... Croyez-moi, chère madame, je me demande ce que nous ferions, dans la police, sans le sens du devoir des citoyens... J'avoue qu'il nous faut généralement stimuler leur vertu par des dons en espèces. Mais les mouchards gagnent bien leur salaire. Voilà le vôtre !

Du bureau, il lui lança une liasse de billets, qui rebondirent et tombèrent sur le sol.

« Si je n'étais pas venue ici pour acheter un bébé, acheter un bébé, acheter un bébé, se dit Véronica la tête en feu, je ramasserais cet argent et je le lui jetterais à la figure. » Mais elle se baissa, ramassa les billets, et les fourra dans son vieux sac rapé, avec un frémissement de honte et de rage...

— N'offrez pas de récompenses aux gens, dit-elle de la porte, si c'est pour les traîner dans la boue !

Il feignit de la plaindre :

— La pauvre ! Mon accueil l'a peinée. Il est vrai que vous ne connaissez pas le fin mot de l'histoire...

— Non, et vous non plus. Elle lui fit face. « Ce qui vient de se passer, c'est un marché. Comme en politique, ou en bourse. Vous vouliez acheter quelque chose que j'avais à vendre. Alors gardez vos réflexions pour vous, à l'avenir. Il y a des gens qui pourraient vous en demander raison. Et dites-vous bien que les êtres humains sont parfois entraînés plus loin que ne peut

le comprendre un gros imbécile comme vous... En ce monde où l'argent a une valeur si trompeuse et si terrible, et où les gens consentiraient à tant de trahisons pour en obtenir, ceux qui offrent les récompenses sont plus coupables que ceux qui viennent les chercher.

— Dehors, laissa tomber Hugh sans se troubler. Nous vous avons payée pour votre saleté. Nous n'avons pas à écouter vos excuses par dessus le marché.

Tremblante de colère et de dégoût d'elle-même, Véronica descendit dans la rue. Le sang d'un général de ses ancêtres, qui avait eu la Victoria Cross lors de la Révolte aux Indes se réveilla en elle, et elle eut envie de retourner sur ses pas et d'aller frapper Hugh au visage...

Mais elle prit le chemin du Strand, où William l'attendait, dans un bar. En débouchant à Trafalgar Square, elle s'arrêta net au milieu du trottoir. Quelqu'un lui écrasa les talons, et les gens qu'elle empêchait de passer se mirent à jurer autour d'elle... Une idée venait de la traverser comme un coup de couteau : elle ne pouvait pas avoir l'enfant de William. Jamais elle ne pourrait consentir à ce qu'un enfant naisse de ce marché sordide. Acheter un enfant avec le prix du sang... Pouah ! Bah ! (Et toutes les autres exclamations de dégoût pouvaient y passer...) Ils étaient impurs, ils devaient rester stériles... Ce soir, à Paris, elle le dirait à William. Il la croirait folle de changer ainsi, mais... Elle se remit en marche. Tout était bien plus laid, plus désespéré qu'avant.

Quand elle entra dans le café, William se leva et alla commander deux verres d'alcool au comptoir. Il vit qu'elle en avait besoin. Sans prononcer une parole, ni faire le moins du monde attention aux questions qu'il lui posait tendrement sur l'état de ses nerfs, Véronica attendit qu'on la servît et vida son verre. Puis elle ouvrit son sac et donna l'argent à William. Il jubila.

— Des billets ! Tu es une fille intelligente, ma chérie !

Il s'attendait à un chèque, et avait projeté de le changer chez un louche book-maker de sa connaissance. Mais tout cet embêtement lui était épargné... Cinq cents livres en billets. Jamais il n'avait eu en mains tant d'argent... Il était frappé de terreur ! Son bonheur frisait l'extase. C'est à peine s'il entendit Véronica lui raconter ce qui s'était passé à Scotland Yard.

— Ne t'en fais pas, dit-il en guise de consolation, tu l'as maintenant, tout ce bel argent ! Tu t'es débrouillée comme une reine ! Ce qu'il t'a dit n'a aucune importance !

Mais même en un pareil moment, il fallait qu'il crache un peu de venin, et il continua :

— Souviens-toi de l'ancienneté de ta famille ! Ce type-là, c'est sans doute un de ces sales prolétaires qui arrivent à une belle situation en gagnant une bourse à Hendon...

Elle lui lança un regard sans aménité.

— Ne commence pas, dit-elle calmement. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter...

— Très bien ! Il sourit. Il pouvait se permettre d'être aimable. Je vais acheter ma situation ! Rendez-vous à Victoria cette après-midi, trois heures tapant, quai numéro un, devant le portillon. Tu as bien compris, ma petite chérie?

Il lui pressa la main, lui sourit avec ardeur, et s'en alla.

Après son départ, Véronica commanda un autre verre, puis elle sortit et s'en fut déjeuner au Strand Corner House.

A trois heures, elle était au rendez-vous, à la gare de Victoria. Sans bagage, car elle ne possédait pas grand'chose en dehors de ce qu'elle avait sur le dos, et William lui avait promis qu'elle ferait quelques achats à Paris.

Pendant qu'elle attendait, elle s'efforçait d'oublier l'humiliation du matin, et de secouer la sensation d'oppressante culpabilité qui pesait sur son cœur et son esprit. William a raison. Mrs. Christopher est loin maintenant. Si elle a un gramme de bon sens, elle n'aura pas attendu tranquillement qu'on vienne l'arrêter...

Ah, quel gâchis, quel gâchis, tant de souffrances pour rien, puisqu'elle ne pouvait pas avoir son bébé... Deux complices comme elle et William ne pouvaient pas acheter un enfant avec les fruits de leur trahison...

Debout dans l'immense gare obscure et bruyante, elle voyait les quais s'élancer vers le grand jour... Quel merveilleux début de voyage... Passer d'un seul coup de l'ombre à la clarté... Voilà quelque chose à ne pas oublier, quoique l'on emporte avec soi, et quoi que l'on trouve au terme du voyage...

Les aiguilles de toutes les grandes horloges de la gare marquaient effrontément trois heures moins cinq... Il avait dit : « Trois heures tapant. » Ou pouvait-il bien être? Qu'avait-il pu lui arriver de fâcheux? Avait-il bu au point d'oublier?... Ou alors...

Trois heures. Le train démarra lentement et quitta la gare. Il disparut bientôt dans la lumière. Le quai désert devint lugubre.

Tiens ! Un petit télégraphiste venait porter une lettre à la

dame au manteau de tweed devant la barrière du quai numéro un. Véronica sortit le mot de l'enveloppe, sans donner de pourboire au jeune garçon, car William avait pris tout l'argent. Il lui restait trois shillings et deux pence, jusqu'à sa prochaine paye, qu'elle aurait dû toucher dans l'après-midi ; si elle avait été à son bureau, au lieu de se balader à Victoria, en attendant qu'on l'emmène à Paris...

Mais, en définitive on ne l'emmenait pas... ni à Paris, ni ailleurs. Avec les cinq cents livres qu'elle avait si bassement obtenues le matin même, William avait pris le large, accompagné, disait-il, par une princesse russe. Aux « parties » de South Kensington. Il n'est pas rare de se trouver nez à nez avec des aristocrates fauchés... William avait eu cette bonne fortune. La princesse n'était plus dans toute sa splendeur. Elle avait près du double de son âge. Mais, avec son grossier parti pris de franchise, il avouait l'avoir aimée dès qu'il avait su son nom. De son côté la princesse n'était pas restée insensible à cet amour...

Mais elle n'avait pas le sou... C'était bien embêtant, surtout que la princesse était une vraie princesse ! d'une noblesse bien supérieure à celle de tous les pairs d'Angleterre ! Ce manque d'argent faisait véritablement figure de tragédie... Mais Véronica les avait tirés d'embarras : Elle leur avait procuré cinq cents livres pour se mettre en ménage. Il l'en remerciait sincèrement. De toute leur vie en commun — c'était ce qu'elle avait fait de plus utile. Il regrettait d'en finir de cette façon. Mais il fallait qu'il pense à sa carrière et à son nom. Il concluait ainsi : « C'est une façon plutôt dégoûtante de rompre... Mais je suis un salaud, je te l'ai toujours dit, seulement comme tant d'autres de ton sexe, tu te voyais faisant le salut d'un pauvre homme... Un rôle charmant. Mais moi j'en ai assez. Ton régime m'ennuie... Tu viens d'une classe frivole et incapable de sentiments profonds, aussi tu ne souffriras que dans ton amour-propre. »

Véronica lut cette lettre. Et quand elle eut pleinement réalisé que tout était fini, elle se sentit si brutalement submergée par la sensation du néant qu'elle pleura pendant une minute, à en mourir, debout ; sans se cacher le visage. Elle tenait la lettre serrée dans sa main, comme une chose précieuse... Les larmes coulaient de ses yeux en grosses gouttes pressées.

Un agent de la gare la surveillait attentivement. Malheureux en ménage, il n'aimait pas les femmes, et il était bien résolu à ne s'approcher d'elle que si elle tentait de se suicider.

Il ne songea pas à prévenir son geste... Il ne bougerait qu'après... On ne sait jamais avec les femmes... Mieux vaut attendre et voir venir.

Après son bref accès d'irrésistible désespoir, dû autant à son expérience du matin qu'à la lettre de William, Véronica resta sur place, sans bouger. Son visage se tendait sous les mailles d'un filet de larmes séchées. A part les tremblements qui l'agitaient de temps en temps ; l'agent estima qu'elle s'était complètement calmée. En un sens elle était calme. Les sifflets criards et les gazouillements des trains formaient dans son esprit une sorte de couche superficielle et pesante sous laquelle régnait un morne et profond silence. Elle avait joué le tout pour le tout, et elle avait perdu. Elle était si pénétrée de l'accablante et ennuyeuse vanité de la lutte et de la vie, qu'elle se demanda par quel miracle elle avait réussi à vivre jusqu'à ce jour...

Tout peut paraître soudain si cruellement vide... Pas étonnant que certains n'aient pas le courage de continuer... Les épreuves ne sont jamais au-dessus des forces humaines? C'est facile à dire... Mais supposons un être à qui tout de la vie apparaît ensuite si répugnant, si détraqué, si absurde, que même la perspective d'un bonheur éternel ne peut pas l'inciter à vivre cinq minutes de plus. Si, à bout de forces, il se tue, ce n'est pas par orgueil, c'est parce qu'il a changé au point de ne pas se reconnaître lui-même. S'il se tue, il n'aura pas reconnu lui-même... Et sûrement Dieu, qui comprend tout, aura pitié de lui et lui fera grâce...

Et le sens de tout ceci? Le choc et la trahison avaient-ils rendu le monde et la vie si clairs, que Véronica voyait tout comme pour la première fois? Depuis longtemps, tout était deuil autour d'elle. Mais voilà que la lumière était enfin ce qu'elle devait être ! Les erreurs, les aveuglements, les trahisons qu'elle avait commises et celles des autres, tout semblait s'envoler avec la fumée qui s'élevait des locomotives, comme des cendres du passé. Un sentiment de splendeur presque insoutenable se mêlait à son chagrin.

Elle se détourna de la foule grouillante, et suivit des yeux les quais jusqu'à la lumière... Là-bas, l'air pur semblait vivre comme une présence harmonieuse, et les rails s'écoulaient calmement au soleil vers la mer argentée.

Elle pensa au voyage qu'elle avait espéré faire... et ne ferait jamais. Mais elle en avait un autre à entreprendre, pour lequel point n'était besoin d'un ticket de troisième classe mais d'une

volonté de première classe ! Et il lui parut assez approprié de se trouver dans une gare pleine de monde pour envisager ce voyage de l'esprit. Les préparatifs, le départ, le lent mais sûr démarrage vers le grand jour : autant de symboles de ce qu'elle devait faire.

Elle traversa la cour de la gare et se retrouva dans la rue. Dans Victoria Street, elle pensa : « Il fallait en finir un jour ou l'autre avec William, alors pourquoi pas aujourd'hui? Ma vie avec lui a été un lever de rideau avant l'œuvre importante... une petite pièce dans laquelle l'héroïne ne connaît ni bien-être ni sécurité, mais seulement la souffrance et la fièvre au lieu de l'abondance et du bonheur. Une union comme la nôtre, construite sur le mensonge et le déshonneur, était vouée à l'échec. »

Véronica rentra chez elle. De la porte, elle regarda l'amandier et pour la première fois, elle le vit !

Pendant ce temps, William traversait les provinces du Nord, dans un train qui l'emportait à toute vitesse vers l'Écosse, pour les vacances, avec sa princesse russe. Il espérait que tout s'était passé dans le calme pour Véronica.

S'il avait choisi une gare pour lui annoncer son départ, ce n'était pas seulement afin de rendre plausible la raison qu'il lui avait donnée de son besoin d'argent. C'était une mesure de précaution. Avec sa prudence habituelle et ses scrupules de coupeur de cheveux en quatre, il s'était dit que si elle apprenait sa trahison dans une gare, au milieu de la foule et des accueillants kiosques à journaux, Véronica serait moins tentée d'en finir que seule à la maison. Si, dans ce moment pénible, il lui venait à l'esprit de se suicider, elle serait moins tentée, au milieu de tous les gens qui partaient en vacances, de se jeter sous les roues d'un train, (comme cette garce d'Anna Karenine), que seule, à la maison, d'ouvrir bien tranquillement les robinets du gaz...

Seule, à la maison, seule à la maison... Les mots cognaient dans sa tête, au rythme du train... si fort qu'il aurait pu pleurnicher en pensant à la femme abandonnée, « seule , à la maison »... En vérité dans son émotion, il oubliait que, du petit drame qui l'occupait, il était lui-même, sans aucun doute possible, le traître !

V

Quelques jours plus tard, en revenant de son travail, dans la soirée, Véronica traversa les jardins de Kensington et aperçut son vieux père assis sur une chaise verte.

Vingt minutes avant, il passait par le jardin pour se rendre à un rendez-vous au Hyde Park Hôtel. Il avait eu une de ses crises cardiaques et s'était abattu sur une chaise comme un vieil oiseau malade, pour reprendre des forces. Mais il n'avait pas coutume de parler de ses infirmités, et il n'expliqua pas à Véronica pourquoi il prenait le frais ce soir-là, contrairement à toutes ses habitudes. Il adressa un sourire fatigué mais affectueux à sa fille prodigue, et lui dit poliment qu'il était content, très content, de la rencontrer dans ce jardin.

Véronica regarda le visage de son père — un visage austère et racé —. Avec son grand front, ses yeux semés de violet, son nez large et hautain et sa bouche dédaigneuse, il évoqua soudain pour Véronica l'ordre, la sécurité, l'harmonie, les amours parfaites qui avaient composé son univers d'autrefois. Elle revit son enfance heureuse, qui semblait devoir s'éterniser dans l'innocence et la gaîté — le jardin par les après-midi sans fin d'été —. Sa mère souriante et gaie, assise à une table couverte d'argenterie et de fraises, sous trois tilleuls — les merveilleuses « grandes personnes » des parties de tennis, fin-août, — les fruits cueillis par-dessus les murs — les pique-niques avec les lysimaques pourpres qui fleurissaient au bord des ruisseaux. (« Et quand nous partions, le sol ressemblait à du daim là où nous avions fait du feu »). — Et la nurse à ne pas oublier, avec ses voiles démodés flottant sur ses cheveux !... la nurse, qui courait après les enfants, les grondait, leur donnait la fessée, leur distribuait les biscuits sucrés, leur faisait des toasts à la canelle, allumait leur lampe l'hiver, et leur racontait l'histoire des cygnes sauvages, du vilain petit canard, et de la petite fille qui a marché sur une miche de pain...

« Quelle différence entre ces beaux souvenirs et ma vie depuis deux ans !... » Oubliant qu'elle était dans un lieu public, elle tomba aux genoux de son père et s'accrocha à lui de toutes ses forces.

— Oh père, es-tu content de me voir?

— Mais bien sûr ma chérie…

Il se recula légèrement, vit son visage tourmenté et l'adjura de raconter à son vieux père ce qui n'allait pas…

Plus d'une fois le vieux lord soupira et se passa la main sur le visage, en écoutant Véronica lui faire le récit de sa dégradation à South Kensington, avec un homme d'un autre milieu.

« Ces mélanges de classes ne peuvent pas réussir » songeait-il avec dédain, et l'aristocratique vieillard se persuadait de la permanente inégalité entre les hommes et se félicitait des vertus et de la supériorité de sa caste, quand il reçut un coup au cœur : sa fille lui avouait avoir trahi Mrs. Christopher pour 500 livres. Elle avait gardé cet aveu pour la fin, comme ce qu'elle avait commis de plus ignominieux au cours de deux années pendant lesquelles elle avait succombé à presque toutes les tentations.

— Véronica, tu n'as pas été capable d'une chose pareille ?

— Mais si… mais si… Il disait qu'elle serait loin et que la police ne la trouverait pas. Il disait qu'avec 500 livres nous pourrions avoir un bébé. C'était tout ce que je voulais, père, un enfant…

— Mais les gens de notre milieu ne font pas des choses pareilles. Il n'avait jamais rien entendu d'aussi humiliant, d'aussi honteux, d'aussi bas, sur sa famille. Et il se félicita que sa femme fût morte depuis longtemps sans avoir eu connaissance de la faiblesse de leur fille bien aimée.

— Il faut rendre cet argent à la police, dit-il, tout en se demandant où trouver une pareille somme…

— On ne peut pas rendre l'argent de la trahison, gémit Véronica. Rappelle-toi ce qui est arrivé à Judas quand il a voulu rendre les pièces d'argent aux prêtres.

— Qui? Judas? Pas besoin de le mêler à cette histoire… Vraiment tu as des idées bizarres ma chère, dit-il avec humeur…

— C'est assez approprié, fit Véronica en reniflant…

— Eh bien, ne t'occupe pas de Judas, dit-il sévèrement.

Il se contint un instant, puis il éclata.

— On t'y a forcée, on t'y a forcée ! Ce vaurien, ce misérable avec lequel tu es partie… Sans lui, tu n'aurais jamais eu l'idée de commettre une telle ignominie !… j'espère que la pauvre vieille n'a pas été prise. Justice ou non, je n'aimerais pas qu'elle fût pendue par la faute d'un de mes enfants !… j'espère qu'elle n'a pas été prise?… protesta le pauvre lord L. désarmé…

— Nous ne sommes pas meilleurs que les autres, et moi je suis pire... sanglota Véronica.

— Pauvre petit chat !... Son père lui caressait les cheveux. Il ne comprenait pas pourquoi Véronica devait payer un bébé 500 livres, alors qu'il était si facile d'en avoir un pour rien. Et il se disait qu'il n'y avait pas de quoi être fier. La conduite de Véronica réduisait à néant toutes ses idées sur l'honneur et la bonne éducation... « Elle a toujours eu le chic pour faire des bêtises. » Mais vendre une vieille femme ! ! Quel égarement !... Ça n'a pas de nom !... Alors autant ne pas être si orgueilleux...

— Je crois que non, fit-elle vivement. J'ai regardé les journaux. On n'a pas opéré d'arrestation...

— Dieu soit loué ! Il avait l'air d'avoir mangé quelque chose d'amer. « Mais ce n'est pas une excuse !... »

— Je sais, je sais... Rien ne peut excuser ce que j'ai fait, s'écria-t-elle — j'ai essayé de construire quelque chose sur une trahison. C'est horrible — je ne comprends pas comment je me suis abaissée jusque-là.

Le vieux lord attira contre lui sa fille affligée et lui murmura dans l'oreille assez de paroles de tendresse et de pardon pour la consoler. Malgré tout, Véronica était revenue... C'était un grand réconfort. Un être aimé de retour... On est heureux d'être père en un moment pareil.

Après avoir failli mourir une heure auparavant, lord L. s'était dit qu'il ne lui restait plus grand chose dans la vie, lui qui avait fait ses preuves autrefois sur les champs de bataille et sur ses terres. La crise de 1930 l'avait presque ruiné. Ses fils gagnaient pauvrement, leurs vies au Stock Exchange et à Fleet Street. Il avait perdu ses chevaux et ses tableaux, il ne donnait plus ses fameux dîners. Il vivait dans une petite maison étouffante de Bayswater Square... Il en venait à penser que sa vie se réduisait à tourner les pages du *Times* pour savoir qui était mort et qui était ruiné.

Mais maintenant il avait sa fille, il s'occuperait d'elle, la soignerait lui rendrait la santé, le respect de soi, et la ramènerait à son brave garçon de mari. Par Dieu, elle pourrait avoir tous les bébés qu'elle voudrait avec lui ! Lord L. eut une vision fugitive du mari de Véronica — heureux, et disant avec une joie naïve : « Je marche la tête haute parce que je suis fier de ma femme. »

Assis sur sa chaise verte, avec les arbres luisant doucement sous la lumière rosée du soir, il se disait qu'il n'avait jamais

encore réalisé le bonheur et la satisfaction d'être père. Il revit le passé et regretta de n'avoir pas consacré un peu plus de temps à Véronica et un peu moins à ses chevaux et à ses chiens. L'élevage des enfants est aussi noble que celui des chevaux ! !...

Il se demanda pourquoi cette idée ne lui était jamais venue. La vérité c'est qu'il ne se rappelait pas sans malaise les années écoulées. Il lui semblait qu'il avait bien perdu son temps, et qu'il avait fait étrangement cas de choses qui semblent peu valables quand on a été à deux doigts de la mort. « Ah si seulement on pouvait recommencer à vivre, avec l'expérience de la vieillesse ! » Il aida Véronica à se relever.

— Tu dînes avec moi, bien entendu je vais au Hyde Park voir Toddy et de là nous irons fêter — oh ! bien modestement ! — ton retour !... Toddy te fera du bien. Il a toujours su te dérider.

Juste à ce moment, un jeune garçon se présenta pour faire payer à lord L. les deux pences de location de sa chaise verte. Véronica et son père fouillèrent dans leurs poches et découvrirent avec amusement qu'ils n'avaient pas d'argent sur eux.

— Mon garçon, dit lord L. je ne peux tout de même pas vous donner un chèque de deux penny. Prenez ma carte. Ce soir je vous enverrai deux timbres-poste en paiement. A qui dois-je les adresser?

— Ça ne fait rien, Monsieur, ne vous en faites pas, répondit gaiement — le garçon. Je n'ai pas besoin de voir votre carte — je sais bien reconnaître un gentleman !

— Pas possible ! s'exclama le vieux lord L. à Véronica, tandis qu'ils s'éloignaient bras dessus bras dessous, « moi je ne peux pas en dire autant !... »

— A mon avis, ce garçon-là était lui-même un gentleman, dit Véronica ; et tout en marchant sous les arbres elle développa ses idées personnelles qui ahurirent son père et l'éclairèrent considérablement. La vie l'avait formée à rude école — elle avait appris pas mal de choses... que les vrais pauvres étaient ceux qui ne possèdent que la richesse et le pouvoir matériel... que le respect des convenances servait souvent à masquer la mauvaise conscience... que le monde était si beau que le temps manquait pour tout voir et tout écouter... que la tristesse et l'attendrissement sur soi-même ne devaient pas exister... que le plus grand péché contre le saint Esprit n'est pas un vice caché mais le péché d'ennui. Et elle conclut que la bonté, la vraie bonté toute simple valait mieux que

l'art le plus parfait ou les possessions les plus rares et qu'elle l'avait trouvée une seule fois — chez son mari.

Lord L. faisait claquer son dentier en signe de sympathie et parce qu'il ne savait pas quoi dire... Sa crise cardiaque... Le retour de sa fille... Il estima que c'était une soirée bien remplie ! Il se moucha et dit : « Regarde Véronica ! Comme ce coucher de soleil est rouge ! Il fera beau demain. »

Le vent se levait. On aurait dit un gros balai sur les cailloux. Véronica l'écouta souffler et regarda le ciel semé de petites brindilles de nuages cramoisis comme si on venait d'y renverser une corbeille de fuschias. Elle se souvint des pigeons de la gare de Victoria, qui avaient transformé sa vision de la vie et elle sentit la joie l'envahir. Elle dit : « Tu as raison. Il fera beau demain. Et il fait beau ce soir ! »

ELISABETH MYERS

(Traduit par Jacqueline Sellers.)

(A suivre.)

CHRONIQUES

LECTURES

JOURNÉES DE LECTURE

Le 23 septembre.

Contrairement à une opinion bien établie, Blaise Cendrars n'est pas le premier homme qui ait débarqué dans la lune. Il n'est pas certain non plus qu'il soit l'inventeur du sous-marin, du moteur à réaction et de la fermeture éclair. Mais sa célébrité tient un peu à toutes les merveilles du monde moderne. Plus exactement, c'est lui qui en aura fait des merveilles. Là où nous n'apercevions que des engrenages, du fer, du pétrole, il nous aura montré des aventures possibles, des mystères, et il aura commencé ce livre des *Mille et une Nuits de l'Occident*, dont nul esclave, nul lecteur, n'attend la fin.

L'année dernière, il nous donnait *Bourlinguer* (1), classique aujourd'hui chez tous les passagers clandestins. Puis, *La Main coupée* (2), souvenirs de la légion, qui, bientôt, tiendront lieu des fables de La Fontaine, au 1er régiment étranger de cavalerie ou dans la 13e demi-brigade. Voici maintenant : *Le Lotissement du Ciel* (3). Comme son titre l'indique, il intéressera particulièrement les amateurs de nuages et d'oiseaux. Mais qu'on se rassure : les oiseaux, chez Cendrars, ont mille couleurs et ses nuages, plus de consistance que n'en possède la terre des autres hommes.

(1) Éd. Denoël.
(2) Éd. Denoël.
(3) Éd. Denoël.

N'attendez pas des romans, des mémoires ou des reportages. Ce sont des histoires et l'auteur, dès la première page, est là devant nous. Il parle. Il appartient à cette fameuse lignée de bavards, dont l'histoire nous garde le souvenir : Rabelais, si l'on veut, et Diderot — pour finir avec Malaparte et Miller. C'est un genre littéraire particulier. On a le droit d'inventer, mais il faut être cru. Une autre nécessité veut qu'il y ait des pauses et des faiblesses dans le récit. Mais écoutez Cendrars quand il est lancé. Il jongle avec la géographie. Soudain, il plonge dans une pile de vieux livres. C'est pour nous dévoiler la légende de saint Joseph de Cupertino, dont il fait le patron de l'aviation. Sans effort, il retrouve la phrase du XVIe siècle, richement nourrie, richement désarticulée, ou encore ces énumérations qui laissent le lecteur éberlué, les mains chargées de tous les présents de la planète, ses fleurs, ses fruits, ses volcans, ses animaux. Surtout ses animaux, car nous avons là un de nos meilleurs animaliers. Cette sympathie pour les tamanoirs, les mangoustes ou les éléphants est assez voisine de celle qu'il ressent pour les continents ou les îles perdues dans l'océan. Il les flatte de la main, leur jette une parole affectueuse, les abandonne. Il connaît leur nourriture favorite : des moines pour Ceylan, des hommes d'affaires pour Londres, de forts buveurs en Irlande. La terre est plus vivante qu'on ne croit.

Le 24 septembre.

Il semble que ce soit un grave problème, en France, d'être à la fois poète et prosateur. Nous avons un sens élevé de la division du travail, tant et si bien que nous nous surprenons à lire la correspondance commerciale de Lamartine en enflant la voix et *La Mort de Socrate* sur le ton de la conversation : fâcheuse confusion. Un Paul Valéry gardera mieux cet équilibre que nous aimons. Toujours il est noble et toujours élégant. Le soleil, l'écume, l'onde sont des attributs dont il se débarrasse à peine dans ses mauvaises pensées, pour s'éponger le front. Cependant, on peut lire les *Variétés*, sans penser au dictionnaire des rimes...

Chez Cendrars, le prosateur n'a pas de sens si l'on oublie le poète. D'ailleurs, il ne se fait pas oublier. Il est à souhaiter qu'on établisse une anthologie de tous les poèmes en prose, contenus

dans *L'Homme foudroyé* (1) ou *Le Lotissement du Ciel.* Si l'on veut comparer ces deux livres à des forêts, dont ils ont la luxuriance, la sève, l'épaisseur (bien malin le cavalier français qui pourra jurer d'y trouver son chemin) — tant d'invocations à la nuit, de souvenirs sur la guerre ou Paris, sont un peu comme ces animaux fabuleux qu'il faut se déranger pour apercevoir. Mais encore une fois, le voyage en vaut la peine, en compagnie d'un homme comme Cendrars, qui sait tout et ce qu'il ne sait pas, il l'invente : sur-le-champ et par complicité, les choses lui obéissent, quitte à reprendre leur aspect naturel quand le lecteur est passé.

Voilà l'occasion de revenir sur ce jeune homme étonnant, qui arrivait lourd d'expérience et qui disait :

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais seize ans à peine et je ne me souvenais déjà plus de mon [enfance

. . . . .

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare
Croustillé d'or
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches
Et l'or mielleux des cloches...

C'était *La Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France.* Les locomotives, chassées de la poésie par le triste Vigny, y faisaient leur rentrée glorieuse avec Blaise Cendrars. Les malheurs d'une petite fille exilée se mêlaient au rythme sourd d'un voyage dans l'inconnu. Ensuite venait *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles* et cette *Guerre au Luxembourg*, qui transposait les lentes horreurs de 14 dans le paysage d'un jardin d'enfants.

Voici encore les *Documentaires*, sortes de cartes postales qui rappellent parfois Valery Larbaud (Barnabooth, lui aussi, avait visité la Russie des Czars, il avait aimé des Sud-Américaines : l'enfant sage et l'aventurier font le même périple), puis les *Feuilles de route*, véritable hymne au bonheur de voyager : ouvrir sa valise, marcher sur le pont du navire, regarder les poissons volants ou les étoiles, *tout m'intéressait*, dit-il dans *Bourlinguer*,

(1) Éd. Denoël.

surtout *la lecture, dont j'ai toujours été et suis encore assoiffé, mais la lecture savante n'ajoutait qu'un nouveau désordre, un désordre de luxe, le désordre de l'esprit, à ma vie désordonnée.*

On a très justement remarqué que Cendrars ignore l'exotisme. Il est partout chez lui. Cependant, la simple banlieue retrouve le mystère qu'a perdu la forêt :

Bébé Cadum vous souhaite bon voyage
Merci Michelin pour quand je rentrerai
Comme les fétiches nègres dans la brousse
Les pompes à essence sont nues.

Le 25 septembre.

La vitalité : c'est le secret de Blaise Cendars. Il est à l'aise sur la terre. Il y respire naturellement, sans se demander s'il en a le droit et si Hüsserl... On m'a montré l'autre jour, dans le plus grave journal de la République, le compte rendu des rencontres de Genève. L'article s'arrêtait sur une phrase de Jaspers, qui déterminait le sens du présent comme une perpétuelle attente des catastrophes à venir. Le journaliste trouvait ça très bien. Il n'y comprenait évidemment rien, mais il invitait les lecteurs, financiers ou industriels, à suivre cette « bouleversante conclusion ». Sans doute, *Le Monde* publiera-t-il bientôt *Le Concept de l'angoisse* en feuilleton. Placé entre les cours de la Bourse et la rubrique agricole, ce texte de Kierkegaard connaîtra son plein succès.

Cendrars nous console de tout cela. Avec lui, nous nous apercevons que la santé spirituelle (après le confort intellectuel, cher à M. Lepage) est un peu mieux qu'un talent de société pour table d'hôtes. Ce poète catholique, c'est-à-dire universel, fait un peu figure de missionnaire. Il prêche à ses contemporains l'aventure, les plaisirs naturels et le premier d'entre eux, cette émotion qui naît du hasard des rencontres : pas celles de Genève, évidemment. Il suffit de relire *Les Pâques à New-York,* pour trouver, sinon la foi, une piété qui manque à plusieurs professionnels de Dieu, des anges et du ciel bleu.

Par ailleurs, la vitalité de Cendars s'appellerait assez bien : gourmandise. Il y a des pages excellentes, à ce sujet, dans *Bour-*

linguer et on ne mettra plus les pieds à Anvers, sans songer au repas considérable que le narrateur et son ami Korsakow, firent dans cette ville, voici quarante ans. Une série de poèmes, recueillis dans *Documentaires*, sont simplement des menus, mais enrichis par la magie des continents différents. Voilà un univers comestible et savoureux.

J'attends maintenant avec impatience les volumes que nous annonce l'éditeur : *La Carissimae*, *Les Paradis enfantins* et *Les Archives de ma tour d'ivoire* (cette tour est plutôt en aloès, comme nous l'indique une photographie, qui ouvre *Le Lotissement du Ciel*). Quant aux *Vies des hommes obscurs*, leur titre suffit déjà à nous allécher : peut-être y lirons-nous la biographie du Docteur Queuille. Par une circonstance remarquable, ce grand voyageur, ce caractère remuant, est un auteur de tout repos : il a la déplorable facilité du génie et, tandis que d'honnêtes jeunes gens, après des années de réflexion se pressent la tête contre les mains et poussent des cris inarticulés sans que nous nous retournions, il suffit à Cendrars de remuer les lèvres en rêvant, pour que nous l'écoutions.

Roger Nimier.

P. S. Les poésies complètes de Blaise Cendrars ont été réunies dans une admirable édition, publiée chez Denoël. A défaut, on pourra consulter le petit livre de la collection Pierre Seghers : *Poètes d'aujourd'hui*. Il contient une excellente préface de Louis Parrot.

DU JOURNALISME INTIME

« *On ne parle jamais que de soi.* »
Michel Braspart.

« *L'homme est quelque chose qui doit être manifesté.* »
Thierry Maulnier.

Tardivement né (alors que, logiquement, il eût dû être le premier dans l'histoire des genres littéraires), injustement traité (alors qu'on lui doit quelques-unes des œuvres les plus valables de la littérature), ce n'est pas seulement auprès de M. Georges Duhamel

que le « journalisme intime » (comme il dit) continue de pâtir d'un préjugé absurdement défavorable.

Quels sont les principaux griefs formulés à l'endroit de celui qui s'adonne à ce vice impuni?

1° Il met à parler de soi une complaisance coupable, frisant parfois l'impudeur. Or — c'est bien connu — le moi est haïssable, etc ;

2° Le journal intime n'est pas une œuvre d'art, ne saurait prétendre à ce titre ;

3° Un véritable journal intime ne supporterait pas d'être publié, à tout le moins du vivant de son auteur. S'il l'est, c'est que ledit auteur l'a écrit en vue de cette publication et y a, par conséquent, fait bon marché de la sincérité totale qui lui eût donné toute sa valeur.

Passons rapidement sur les deux premiers arguments, qui ne résistent guère à l'examen. Il est bien évident, en effet, que le « journaliste intime » ne fait rien autre que n'importe quel écrivain authentique. Comme dit très justement, très lucidement, très honnêtement Michel Braspart : « On ne parle jamais que de soi. » Et non seulement ce n'est point là un travers ou un vice, mais c'est même la condition essentielle de l'authenticité de toute œuvre valable. Dans son remarquable ouvrage sur le journalisme intime, *La Découverte de Soi* (1), Georges Gusdorf cite le maître-mot de Hegel : « La conscience de soi est la terre natale de la vérité », et ajoute : « Toute œuvre d'art, directement ou indirectement, est un examen de conscience. » On n'en finirait pas d'invoquer des exemples à l'appui de ces thèses : bornons-nous à rappeler le fameux « Emma Bovary, c'est moi » de Flaubert, qui les résume tous.

Simplement, le journaliste intime méprise ou ignore les détours, les artifices dont s'entoure, les masques dont s'affuble, dans les autres genres littéraires, l'expression de l'expérience intérieure. Il n'en cesse pas pour autant d'être un artiste : de Montaigne (les *Essais* sont-ils autre chose que le premier grand journal intime de notre littérature?) à Gide, les meilleurs en témoignent, et je ne crois pas que les journaux de Baudelaire, de Dostoïevsky, de Tolstoï, de Jules Renard, de François Mauriac ou de Julien Green soient la part la moins valable de leur œuvre. Il y aurait même à

(1) Éd. des Presses Universitaires.

dire sur la part du journalisme intime dans celle de Pascal ou de Nietzsche, par exemple. Car enfin il ne consiste pas seulement à « se raconter »...

Quant au troisième argument, il appelle plus de commentaires.

★

Le problème de la sincérité, de l'authenticité du journal intime se pose essentiellement à ceux-là qui, dans le moment qu'ils l'écrivent, envisagent sa publication et sont tenus dès lors — croient-ils — à quelque circonspection.

Julien Green est peut-être, de tous, celui que la question obsède le plus continûment. Sans cesse il suppute la réaction, devant ce qu'il écrit, de ceux qui le liront ; se demande si l'image qu'il y donne de soi-même est juste, complète, valable ; souhaite *tout* dire, et souffre de ne le point pouvoir, retenu qu'il en est par des pudeurs, des réserves mentales, un souci parfois vétilleux de probité ou de prudence, qu'on aimerait d'ailleurs le voir surmonter. Car s'il n'est pas gênant de le voir accorder à de petits faits une importance apparemment excessive (mais que corrige la sensibilité avec laquelle il en dégage la signification spirituelle), il arrive que le lecteur de son *Journal* (1) reste, comme on dit, sur sa faim, et se contente mal d'allusions un peu hermétiques, ou sommaires, à des problèmes, à des pensées, à des actes sur lesquels, tout personnels soient-ils à l'auteur, il aimerait en savoir plus long, ne serait-ce que pour confronter avec la sienne l'expérience intérieure dudit auteur (ce qui pourrait bien être la première et la plus normale réaction du lecteur d'un journal intime, qui donne d'ailleurs à l'entreprise son véritable sens : celui d'une confrontation, d'une communion entre les esprits).

Il est pourtant des cas où le journaliste intime — qu'il envisage ou non, dans l'instant qu'il écrit, d'être publié — passe outre à ces scrupules, à ces pudeurs, à ces prudences respectables ou non. Prenons-en deux exemples récents, très différents dans leur essence et dans leur signification.

Dans son *Journal très intime* (2), Claude Jamet — qui s'en

(1) Éd Plon.
(2) Éd. Froissart.

explique après coup dans une préface d'une fort émouvante simplicité — a poussé aussi loin que possible la confidence. Si ce livre, selon son auteur lui-même, constitue un « attentat à la pudeur », au demeurant qu'on ne s'y trompe point : il ne s'agit point de cette sorte d'attentat que réprouve la morale et que répriment les lois. Rien, dans le *Journal* de Claude Jamet, qui choque la décence, rien d' « immoral », de licencieux. Ce que nous dévoile son auteur, c'est cette part très secrète de l'amour (conjugal) et de la souffrance que, d'ordinaire, l'auteur d'un journal hésite à livrer en pâture à ses lecteurs — beaucoup plus encore que ses petites turpitudes ou ses secrets d'alcôves. Or l'entreprise est menée avec une sincérité si totale et si peu apprêtée qu'il s'en dégage, en fin de compte, une impression d'une grande noblesse d'âme, forçant la plus valable des *sympathies*.

L'anonyme auteur du *Journal d'un condamné à mort* (1), lui, porté à la pointe lucide de soi-même par sa situation exceptionnelle — et qu'on dirait *privilégiée* si le terme, en l'occurrence, n'avait quelque chose d'atrocement cruel — nous y livre dans sa pure nudité l'essentiel d'une expérience intérieure peu commune : pendant quelques mois, constate-t-il, « j'ai été l'un des rares êtres qui, par position, aient pu regarder à leur aise un monde illuminé par l'aurore boréale de la mort ; l'un des rares aussi qui aient été, autrement que dans un éclair, dispensés du mensonge. » Et de cette expérience terrible — mais aussi terriblement exaltante pour l'esprit — il nous livre l'enseignement, nous parlant de l'amour (l'une des seules vérités humaines qui résistent à l'examen), de la condition de l'homme dans le monde (« En dehors de l'amour, de l'amitié, de l'effusion mystique, toute action humaine et tout état humain n'est que jeu de polichinelles... La vie quotidienne n'est pas une *chose sérieuse*. Vis-à-vis de ce qui vous paraît si important, il n'y a que deux attitudes possibles pour celui qui *sait :* la moquerie et le mépris. »), de la société (« Me voici définitivement invulnérable à la duperie ignoble des sociétés. Il n'y a de véritable destinée qu'individuelle ; toutes les alliances et les communautés d'hommes sont des trahisons envers l'essence humaine. »).

On me dira que l'auteur du *Journal d'un condamné à mort* s'est

(1) Éd. de la Jeune Parque.

trouvé, par sa situation même, au delà des contraintes qui, à nous, hommes parmi les hommes, rendent malaisée, sinon impossible, cette lucidité, cette sincérité *totales*. Il a connu, en quelque sorte, l'équivalent de cette « heure de vérité » qui, pour le torero, précède le combat — à cela près que, pour lui, cette « heure » a duré des mois, durant lesquels il a vécu (si l'on peut dire) avec la quasi-certitude de l'issue du combat, et n'ayant plus, dès lors, rien à ménager ni à taire.

Mais un aussi complet refus du mensonge est-il vraiment impossible à tout autre?

★

Hors ces cas-limites, il est certain que, pour le journaliste intime, la distinction entre l'essentiel et l'accessoire, l'important et le futile, pose un problème permanent. Et qui n'est pas seulement un problème d'opportunité ou d'efficacité « littéraires ».

Car — et c'est à cela que je voulais en venir — le journal intime ne constitue pas seulement une simple relation d'événements personnels, plus ou moins marquants, d'un intérêt plus ou moins général. Il implique, dit Georges Gusdorf, « une volonté d'intervention de l'homme dans sa vie personnelle, le désir de remanier dans un sens jugé préférable, le cours de la conduite et de la pensée. » En ce sens il est *action*, il est « la recherche d'une existence plus totale, d'un complément d'existence par quoi ce que nous avons vécu pourra s'élever jusqu'à une sorte de plénitude », il « remplit une fonction » dans l'accomplissement du destin personnel, car « grâce à l'écriture, cette destinée s'accomplira comme une œuvre dont la réalité quotidienne serait le brouillon ».

Je crois que ces vues vont loin, ne serait-ce qu'en réhabilitant le journaliste intime, en montrant qu'il est, qu'il peut être tout autre chose et bien davantage qu'un banal « littérateur » perdu dans la complaisance et la contemplation de soi-même. Bien sûr, à la limite, il arrive que son entreprise le dévore lui-même : Amiel en est un parfait, un assez affreux exemple, — dont le journal intime ne s'est pas confondu avec sa vie, mais l'a absorbée et comme stérilisée. Mais Amiel est un « cas », relevant, au demeurant, davantage de la pathologie (1) que de la littérature.

(1) Ou de la psychanalyse : on doit au Dr Gregorio Marañon un *Amiel* d'une remarquable pénétration.

Sans aller aussi loin, constatons simplement que, de toutes les formes de la littérature, le « journalisme intime » est peut-être celle qui, de l'écriture, fait l'instrument le plus accompli de cette conscience de soi en quoi l'on peut voir non seulement, avec Hegel, « la terre natale de la vérité », mais aussi la donnée première et la plus importante de l'accomplissement de soi-même et de son destin.

CLAUDE ELSEN.

CHAQUE PORTE MÈNE A LA MORT

C'est une inspiration tragique, avec la nécessaire présence de la mort, qui nourrit ces trois romans anglais récemment traduits *Emmeline* d'Elizabeth Bowen (1), *Olivia* d'Olivia (2) et *Le Cher disparu* d'Evelyn Waugh (3). Et ce *Chaque porte mène à la mort* qu'on rencontre dans *Emmeline*, n'est-ce pas une des définitions possibles de la tragédie?

Romans tragiques, même si l'humour, l'ironie satirique, ou l'innocence y sont présents : car cet humour, cette ironie, cette innocence se définissent là moins comme des masques que comme des moyens. Ils ne voilent pas les conflits mais les exaspèrent. L'innocence de la narratrice d'Olivia est un des éléments de sa souffrance, c'est même cette innocence qui rend si profond son déchirement ; sans son ignorance et sa pureté, Olivia aurait-elle aussi intensément vécu le drame de son attachement pour Julie? De même l'humour qui rend légères certaines pages d'*Emmeline* n'empêche-t-il pas la perception de l'irrémédiable ; le destin d'Emmeline s'accomplit sans bruit extérieur, mais dans un assourdissant fracas interne, qui prélude au néant. Là, l'humour est comme une porte capitonnée qui se fermerait sur le silence, et derrière laquelle l'enfer se déchaînerait. Enfin l'ironie impitoyable du *Cher Disparu* est, comme presque toujours chez Waugh, à base de passion et non de détachement : elle n'éloigne pas l'horreur mais la dévoile, elle n'est pas un rideau tiré devant le spectacle

(1) Éd. du Seuil.
(2) Éd. Stock.
(3) Éd. Robert Laffont.

mais une trappe ouverte sous nos pas. Elle est la dérision lucide, le désespoir grimaçant : non pas le geste grotesque qui permet de respirer, d'entrevoir à côté de l'univers de la tragédie un univers de drame, mais le cri qui prolonge l'angoisse.

★

Le roman d'Elizabeth Bowen, *Emmeline* (en anglais *To the North*) est, à mon avis, le plus réussi des trois. Il évite les ornements un peu conventionnels dont Olivia ne s'est point résolue à se priver. Il est plus *nécessaire* que l'esquisse brillante d'Evelyn Waugh. Sur l'un et sur l'autre, il a la supériorité d'un art qui a su effacer ses propres traces.

Emmeline Summers, vingt-cinq ans, célibataire, vit avec sa belle-sœur Cécilia, veuve de vingt-neuf ans. Elle travaille, avec un associé, au lancement d'une petite agence de voyages. Cécilia, mondaine, sans grand souci d'argent, joue avec quelques prétendants un jeu superficiel. Elle vit « en société », flirte, danse. Elle a des chagrins et des ennuis, jamais de désespoir. « La vie ne doit pas dépasser certaines bornes. » Emmeline, solitaire aimant — ou croyant aimer — sa solitude, femme d'affaires compétente, montre à tous une conscience sans faille. Elle croit savoir qui elle est. Elle « regarde passer un dessin brouillé et répété qu'elle croit être la vie », jusqu'au jour où le hasard met sur son chemin un homme dont elle s'éprend, et dont elle devient la maîtresse. Elle est mal tombée. Pouvait-elle tomber bien? Mark Linkwater, ambitieux, égoïste, est-il un indigne visage de l'amour? n'est-il pas simplement humain? La myopie d'Emmeline n'est-elle pas l'équivalence physique de son exigence d'absolu? Elle croit à la sincérité totale, à la vertu d'une vérité sans concessions. Aussi en vient-elle à aimer Mark pour ce qui existe en lui malgré lui. Tragédie de la sincérité et de la découverte de soi : l'amour a révélé à Emmeline sa propre existence et le sens de l'irréversible. Entre ce qu'elle croyait être la vie et l'amour et la réalité de *l'autre*, opaque, insurmontable, le fossé s'est ouvert. Emmeline n'a pas la force de l'enjamber. Elle y sombre et se tue en auto, volontairement, entraînant Mark dans la mort.

De la névrose d'Emmeline, Elizabeth Bowen a donné une minutieuse et passionnante analyse, qu'on résout malaisément en for-

mules. Elle n'est pas indigne d'être comparée à Virginia Woolf — Stephen Spender l'a dit avant nous — et l'on pourrait lui appliquer ce qu'elle-même disait de l'auteur de *Mrs. Dalloway. Sa prose, rendue transparente par l'intensité de sa vision, créait, de roman en roman, un monde dans lequel les perceptions constituaient l'intrigue et où les événements étaient négligeables.* Les événements sont négligeables : la force qui conduit les personnages vient de leur cœur. C'est parce que la conscience claire et fermée d'Emmeline a éclaté sous la poussée d'un amour qu'elle était incapable de concevoir avec ses limites, parce qu'il l'a jetée dans un monde, au sein d'une lumière étrangère, où elle ne se connaît plus, qu'elle est conduite à la mort ; ce n'est pas parce que Mark la trompe. Le *quotidien* subitement démasqué, une gravité essentielle s'opposant à une légèreté, et voilà la porte ouverte à la mort. Vraie tragédie, encore : Emmeline tue et se tue sans éprouver le sentiment de la vengeance, mais pour achever quelque chose qui doit être achevé. *La passion ne connaît pas le crime, mais seulement son propre mouvement. L'acier et la corde accompagnent le baiser, l'innocence côtoie la violence, la violence est innocente, froide comme le destin. Entre le baiser de la maîtresse et celui de la lame, il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu... Chaque porte mène à la mort... et qui dira qu'il n'en doit pas être ainsi?*

★

Olivia est aussi une tragédie où l'amour est le principal ressort. *L'amour*, écrit l'auteur, *a toujours été la grande affaire de ma vie, la seule qui m'ait paru — non, que j'aie senti — être d'une importance suprême.* L'amour dont il s'agit ici est celui qui attache Olivia, qui dit *je* dans le livre, à Julie, directrice d'une pension française pour jeunes filles. Olivia a seize ans, elle est Anglaise, élevée par une famille agnostique. Elle ne sait ni ne sent grand'chose quand elle fait la connaissance de Julie. Et elle n'a pas l'habitude de se confier : son éducation lui a appris à taire ses sentiments secrets. *Tous ces gens qui m'entouraient semblaient perpétuellement en butte à ce qu'ils appelaient « les tentations » et leur vie s'écoulait dans l'incessante terreur de tomber dans le « péché ».* Ce conflit intérieur qui naît des habitudes de la pudeur d'esprit et des flammes d'une première passion, c'est pour Olivia la porte ouverte sur la vie. Racine est mêlé à cette révélation. C'est en écoutant Julie lire à

haute voix *Andromaque* qu'Olivia sent pour la première fois son cœur changer de rythme. Et, un peu plus tard, alors que pendant un bal Julie lui a promis d'aller lui dire bonsoir dans sa chambre, Olivia retrouve pour dire son émotion (mais n'est-ce pas le traducteur, Roger Martin du Gard, qui les a trouvés?) des mots qui font partie du vocabulaire tragique. *Une sorte d'ivresse coulait dans mes veines... Qu'était-ce? que se passait-il en moi? Je ne cherchais pas à comprendre. Je savais seulement qu'un prodige allait s'accomplir, qu'il était déjà là, à ma portée, tout proche, à la fois merveilleux, effroyable et angoissant, et que, ce prodige, je l'appelais de tout mon être.* Fascination, paralysie, et appel, chaînes et révolte : *C'était comme une gouffre ouvert devant moi, où bientôt, étourdie et frissonnante, j'allais sombrer sans secours, j'évitais d'y penser, mais je le savais là, béant.* Voilà l'expression abstraite d'une passion qui n'est pas seulement spirituelle, et qui brûle silencieusement deux êtres séparés par l'âge, la timidité, la méfiance. Feu et cendres, isolement dans l'exaltation, Olivia découvre qu'on n'aime pas dans la paix, et cette découverte redisons le, elle la fait sous le signe d'un langage déjà chargé de sens, de souvenirs. Ce qui est admirable dans le roman est ce qui dépasse ce langage, émeut par un frémissement où le souvenir dépasse l'art ; ce qui, par contre, gêne quelquefois c'est la soumission excessive à ce langage, une pudeur qui ne sait pas assez faire pressentir qu'elle peut masquer de secrets abîmes, un silence dont on ne sait pas assez qu'il est *au-delà* de la parole. Et puis, enfin, le véritable sujet de cette. tragédie ce n'est pas Olivia, mais Julie. Car la première ne sait guère de quoi *il s'agit*, et quels sont les monstres qu'elle affronte La seconde vit en pleine lumière intérieure. Elle se connaît, elle sait qu'elle est sur la voie sans issue, ni répit ; ce qui, pour Olivia, restera un souvenir est pour Julie un signe de mort. Mais ne reprochons pas à Olivia d'avoir fermé son récit, de ne l'avoir vu qu'à travers une seule conscience. Il s'agit d'un choix — et il est certains sujets, certains personnages surtout vis-à-vis desquels le romancier ne peut jouer le rôle du Créateur.

★

Evelyn Waugh lui, agit d'une manière entièrement libre vis-à-vis de Dennis Barlow le héros du *Cher Disparu* ; trop librement

même : plus qu'un personnage, Dennis est une silhouette au trait, sans épaisseur, sans passé. Merveilleusement dessinée, certes, et, dont aucun des gestes n'est inutile. Mais une silhouette quand même, que l'habileté de son créateur n'arrive pas à faire prendre pour un homme de chair. Nous disions tout à l'heure que l'ironie de Waugh était à base de passion. Elle est, également, impersonnelle et froide. Inutile de préciser qu'il s'agit là, encore une fois, d'un choix parfaitement décidé, conscient. L'auteur de *Diablerie* de *Retour à Brideshead* n'est pas de ceux qui se laissent prendre à leurs propres pièges ; il domine son métier. Il le domine ici à ce point qu'on regrette qu'il n'aille pas plus loin, et que sa satire de certaines formes américaines de « civilisation » et de « spiritualisme » s'arrête à des manifestations qui ne sont pas les plus importantes. Puisqu'il jouait avec la clef de l'ironie à la Swift, que n'a-t-il écrit *Gulliver?* (Tenté d'écrire, veux-je dire.) Il y a beaucoup de ficelles dans sa nouvelle — car, n'était un artifice typographique, le livre se réduirait à cent pages — et une virtuosité qui éblouit. L'histoire de Dennis Barlow, poète anglais lauréat émigré à Hollywood, contraint, pour vivre, de travailler dans une entreprise de pompes funèbres pour animaux, ses visites aux *Célestes Pourpris* où l'on « traite » les cadavres humains de toutes les manières (embaumement, incinération, enterrement, etc.), sa liaison avec une « préparatrice » des *Célestes Pourpris*, le suicide de celle-ci, son incinération dans le four crématoire des animaux — que d'éléments pour un roman tragique ! — Mais Waugh semble s'y être refusé. Il y a là, je le crois, autant de calcul que de pudeur (l'auteur, s'il me lit, me pardonnera si je me trompe...) — je veux dire un cynisme trop commode : Waugh est pourtant chrétien. La mort ne lui *dit* donc rien? Et pourquoi faut-il que, le lisant, nous devions compléter perpétuellement son livre? Il n'en dit pas assez et sa satire est courte. Il y avait dans son sujet de quoi nourrir un grand roman. Le silence a une vertu. Mais il peut être aussi mortel. Et à force de vouloir rester en deçà, on finit par manquer son but. La pudeur, oui, mais *avec* l'expression totale. La tragédie c'est, en un certain sens, l'économie ; pas la sécheresse.

GILBERT SIGAUX.

LES DEUX FRANCE

Il y a, dit-on, cent façons d'écrire l'histoire. Mais il n'y en a qu'une d'être historien. C'est de *faire voir*. Le passé ne nous intéresse profondément qu'en fonction de sa vitalité permanente. Il suffit, pour qu'une telle réserve d'énergie, d'images et d'exemples soit remise en activité à notre bénéfice, qu'un individu prédisposé, réveille une époque précise de l'immense étendue du temps vécu et ceci par des moyens voisins de ceux du sourcier entrant en communication avec un certain point d'affleurement d'une nappe d'eau souterraine.

Cette technique de résurrecteur, pour aussi extra-lucide qu'elle paraisse, n'en exige pas moins une lucidité sans défaut ; une probité absolue, le respect des documents scrupuleusement authentifiés, une attention portée à des détails négligés par les esprits trop soumis à leur humeur ou à leur rumeur personnelles. Sans cette garantie, il y a truquage, même involontaire, voire esbrouffe, et la communication ne s'établit pas. L'historien alors, peut nous éblouir ou nous importuner ; il nous cache l'histoire. C'est le mauvais cas où se met fréquemment un Michelet, par excès de passion. Presque jamais celui de Taine. Peut-être celui-ci doit-il la rigueur de sa méthode à son goût avoué pour Stendhal. L'auteur de *Henri Brulard* et des *Chroniques italiennes* ne mettait-il pas, en effet, au premier rang des qualités d'un romancier, le respect des « petits faits vrais »? Et Stendhal ajoutait : « Le romancier est un homme qui se promène sur une grande route, un miroir à la main. »

★

Ce n'est pas sur une grande route que M. Bessand-Massenet (1) a promené le miroir du parfait historien (lequel ressemble comme un frère à celui du parfait romancier selon Stendhal). C'est tout au long « d'un sentier, d'un lacet, qui tantôt serpente, semé d'ornières, percé de flaques, parmi les herbes d'un plateau, tantôt plonge, se perd au creux d'un ravin fangeux, pour surgir à nou-

(1) *Les Deux France*. Éd. Plon.

veau cinq lieues plus loin, entre deux rangs de peupliers, se confondre avec l'asphalte d'une route départementale, puis tourner court, disparaître sous un bois, ou bien, sur trois piles à demi ruinées, enjamber un cours d'eau et finir ainsi par traverser de part en part le pays tout entier. Ce sentier, la tradition populaire lui a conservé une appellation d'origine : vestige d'une de ces antiques pistes tracées par le conquérant qui faillit devenir le premier empereur de Rome, on le nomme encore le *Chemin de César* (1) ».

Ce chemin, ainsi défini par M. Bessand-Massenet, et dont le nom figure comme surtitre à ses deux volumes d'histoire, *La France après la Terreur* et *Les Deux France*, est celui même qu'a suivi la France de 1795 à 1804, celui aussi qui devait mener Bonaparte à sa destinée de nouveau César. Moment de notre passé français parmi les plus obscurs, les plus ambigus et qui n'avait guère été exploré jusqu'ici que par des pionniers trop partisans. C'est un des *maquis* de notre histoire. Rien n'y manque : ni les brigands, ni les gendarmes, ni les cachettes, ni les clans fratricides, ni les raisons du cœur ou les folies de la raison, ni enfin, les Corses, ou plutôt le Corse ! Parce que l'ouvrage de M. Bessand-Massenet se dévore *comme un roman*, nous nous apercevons que les romans de Mérimée, de Balzac, de Hugo, sont fragmentaires et que les personnes réelles qui ont servi de point de départ à leurs imaginations ont tout vécu à la fois : du Mérimée, du Balzac, du Hugo. Ainsi, chacun des Français de cette époque, du plus voyant au plus modeste eût pu faire sienne la réflexion de Napoléon parvenu à la fin de sa course de météore : « Quel roman que ma vie ! » Roman des romans, supporté au jour le jour, et plus agréable sans doute à lire qu'à vivre ! Il semble qu'à la veille de tomber au pouvoir du plus méditerranéen de ses maîtres, la France du Directoire, généralisant les tragédies familiales de la Grèce antique, les cousinages meurtriers des princes de la Renaissance italienne, déchirât ses entrailles de ses propres mains, avec les fureurs de la Camille de Corneille. Cette folie d'autodestruction atteignit son point le plus désespéré au cours des années qui précédèrent le Consulat à vie. A ce moment en effet, la Terreur défunte avait cessé de trouver une justification même *dans le souvenir* de ceux qui y avaient participé.

(1) Appendice de *La France après la Terreur*.

Toutes les médailles montraient leur revers. La République avec des taches de sang trop frais, la Monarchie rognée et moins dévaluée par l'usure que par l'indifférence des princes en exil. Cependant, l'on s'entretuait toujours. Les « Deux France » faisaient s'affronter dans des luttes sans merci des bleus et des blancs qui avaient perdu les uns et les autres toutes illusions sur leurs idéaux contradictoires.

Suprêmes secousses d'un organisme dont les éléments contaminés s'entrenuisent et se dégradent par *vitesse acquise!* Tous ces passionnés suivent leur pente. Jamais la « fidélité aux principes » n'a mieux laissé voir comment une vertu mal exercée, ou plutôt exercée dans le vide, peut tourner au vice mortel.



Bonaparte, protégé des miasmes idéologiques aussi bien que des réflexes héréditaires par la solitude du génie et la maîtrise suprême de ses facultés, revient brusquement d'Égypte et il jette sur cette France déchirée par des querelles de famille le regard d'un voyageur qui a pris d'*autres mesures* (au spectacle des Pyramides aussi bien qu'à celui des pestiférés de Jaffa). Il décide d'enrayer l'hémorragie, de sauver ce grand corps agonisant, d'accomplir la fusion des courants ennemis. En résumé, il s'efforce de rassembler et de renouer les fragments épars d'un nœud national tranché par la Révolution, à l'inverse d'Alexandre tranchant le nœud gordien. Mais les tronçons du serpent s'agitent quelques années encore, dans les serres mêmes de l'Aigle.

Pour nous, placés par le temps bien au-delà du moment où Napoléon, cet « être de proie » selon Spengler, a paru le grand Conciliateur, l'homme qui « a su merveilleusement s'identifier au peuple qui s'offrait à lui », nous nous étonnons des paroles de modération et de sagesse qu'il prononça alors : « J'aime les honnêtes gens de toutes les couleurs... Il faut utiliser tous ceux qui ont du talent et qui aiment leur patrie... Je veux un long armistice intérieur. »

Le douloureux « chemin de César » décrit par M. Bessand-Massenet s'arrête à ce hâvre momentané. L'auteur nous a menés tout au long de cette piste d'aventurier à l'allure exigée par une telle exploration : c'est-à-dire *à un train d'enfer.* Et cette expression

dans un pareil cas, cesse d'être une image facile. Il semble en lisant *Les Deux France* (deuxième et dernier volume qui vient de paraître) que nous haletions avec Georges Cadoudal, les derniers royalistes, Pichegru, traqués de cachette en cachette et qu'en même temps, nous partagions la nervosité du peuple français, spectateur et victime de ce jeu tragique des gendarmes et des conspirateurs. M. Bessand-Massenet n'a pas seulement le don de vie, il possède cette faculté plus rare de dominer son sujet, de ne fausser aucun éclairage, d'ignorer le parti pris, de s'intéresser et de nous intéresser à tous les personnages du drame, bref, aux gens *de toutes les couleurs*. En chemin, et en dépit de l'allure vertigineuse de son récit, le respect stendhalien qu'il porte aux « petits faits vrais », l'incite à ne négliger aucun détail significatif, aucun trait de mœurs, même le plus frivole, aucune boutade, aucune réflexion intime découvertes dans les correspondances particulières, dans les dossiers des ambassades. Et cette documentation si précieuse et si rare, fruit d'une recherche obstinée, l'auteur ne nous la livre pas avec cette ostentation pédante qui gâte tant d'ouvrages historiques d'aujourd'hui. Chez M. Bessand-Massenet, l'art efface le travail. C'est pourquoi son *Chemin de César* se présente à nous comme une création spontanée et naturelle ; et pourquoi nous prenons à sa lecture un plaisir si parfait.

ANDRÉ FRAIGNEAU.

LA THÉBAÏDE, OU LES FRÈRES ENNEMIS

Il n'a jamais été tant question de liberté que de nos jours et rarement on a assisté à un tel concours de bonne volonté de la part de ses défenseurs. Une certaine confusion de langage associe le plus volontiers du monde le vocable de démocratie au précepte de la liberté et l'éloge de la démocratie devient cette couronne de lauriers dont on coiffe la liberté ! Éloge de la démocratie, c'est précisément le sous-titre du second volume de la série « Science sans conscience » de M. Armand Pierhal, intitulé *Le Combat de Poitiers* (1) où l'auteur assume le rôle du jeune Philippe, celui qui

(1) Éd. Robert Laffont.

prévenait le roi Jean le Bon en combattant à ses côtés à Poitiers. « Père, gardez-vous à droite ! Père, gardez-vous à gauche ! » Le père, bien entendu, c'est le peuple dans l'esprit d'un certain traditionalisme paternaliste où nous retrouvons les préoccupations des thermidoriens victorieux sous le Directoire, combattant les fanatiques et les anarchistes. Ainsi, pour M. Pierhal, si la démocratie n'est pas la tyrannie, elle n'est pas non plus l'anarchie ; bien plus, elle est l'affirmation des droits de la personne de se prémunir contre l'abus qui s'attache au pouvoir d'une manière indissoluble. « Pour cela, affirme M. Pierhal dans sa conclusion, il faut, certes, que l'idéal de liberté vive — ou revive — au milieu de nous. » L'intérêt majeur du livre de M. Pierhal réside sans doute dans sa modestie, dans son souci d'exposer chaque grand problème en fonction d'exemples souvent pris dans l'actualité immédiate. La position de M. Pierhal est des plus intéressantes ; dans le premier volume de la série qui nous intéresse, dans *De Dieu vivant*, il affirmait résolument la primauté du spirituel ; dans *Le Combat de Poitiers*, il affirme « la renaissance de la foi dans la liberté, dans la valeur de la personne, dans la vraie démocratie ». Dans cette mesure, il considère son livre comme le « contre-pied » même en quelque sorte du fameux Traité de Machiavel : *Le Prince*.

Par une remarquable coïncidence, M. James Burnham publie chez Calmann-Lévy un éloge des machiavéliens, dont le sous-titre nous les présente comme « Défenseurs de la Liberté ». Cette contradiction pourrait être plus apparente que réelle si nous admettons une certaine définition de la liberté et de la démocratie qui nous permet de nous souvenir que les thermidoriens du Directoire, au terme d'un certain nombre de faillites, n'ont pas hésité à identifier la démocratie et la liberté avec le régime de Bonaparte. Ces hommes du centre et ces modérés, lui ont délégué le pouvoir afin qu'il exerce « une énergie, une activité, une initiative au moins égales à celles que déploient les violents ». Ce sont là les propres termes de M. Pierhal, or *Les Machiavéliens* (1) de M. James Burnham n'entendent pas autre chose. L'un et l'autre de nos auteurs tentent de réfuter le marxisme et en fin de compte M. Pierhal ne nous paraît pas tellement éloigné de M. Burnham lorsque celui-ci, à la différence de la sociologie de Marx, dont le concept central est

(1) Éd. Calmann-Lévy.

celui de classes fait l'éloge de la sociologie de Machiavel, fondée sur la notion des élites. Ces élites, pour l'un, ce sont les chrétiens de la cité, animés par la lutte contre le mal, et pour l'autre, il s'agit de ces directeurs définis par M. Burnham dans son livre célèbre, *L'Ère des Organisateurs* (1), où il se montre convaincu que la société capitaliste sera remplacée par la société directoriale. M. François Mauriac, chrétien comme M. Pierhal, constatant la faillite de l'ordre ancien, lui indique une direction lorsqu'il déclare à M. Jean Duché qui a reproduit son propos dans *Liberté européenne* (2) : « L'avenir appartient peut-être aux « organisateurs » dont parle Burnham. »

Il apparaît toutefois que le problème de la liberté se pose d'une façon telle aux démocrates bourgeois qu'il se trouve récusé par les démocrates révolutionnaires. Retirés dans leur Thébaïde, les frères ennemis ne s'ignorent pas pour autant. Qu'on considère, en effet, la position des auteurs des *Entretiens sur la Politique* (3), MM. Jean-Paul Sartre, David Rousset, Gérard Rosenthal, démocrates révolutionnaires, promoteurs de ce Rassemblement Démocratique Révolutionnaire qu'ils définissent dans leurs « entretiens » et où ils s'attaquent non sans violence à M. Raymond Aron, directeur de la collection « Liberté de l'Esprit » (où ont paru les œuvres de M. Burnham), dénonçant « un cynisme qui n'est même pas intelligent » puisque « son réalisme le conduit, ainsi d'ailleurs que beaucoup de membres de l'état-major R. P. F., à se ranger du côté d'une des deux grandes puissances mondiales qui risquent de faire la guerre. » Ce n'est pas par hasard que M. Raymond Aron a été choisi comme objet à polémique puisqu'il est représentatif de « l'extrême droite » de ces démocrates bourgeois et puisque les démocrates révolutionnaires veulent que « la défense des libertés élémentaires (qu'elle — la démocratie bourgeoise — supporte encore, tout en leur apportant chaque jour de nouvelles limites) exige au contraire la dénonciation des traits réactionnaires de la démocratie bourgeoise ». Ainsi, l'anticommunisme qui est commun aux frères ennemis ne réussit pas à rendre le dialogue plus aimable, et, refusant l'alternative : communisme ou démocratie bour-

(1) Éd. Calmann-Levy.
(2) Éd. Flammarion.
(3) Éd. Gallimard.

geoise, les démocrates révolutionnaires préfèrent leur « position difficile » parce qu' « il n'en est pas d'autre ».

Débordant « l'entretien » français, M. Jean Duché, dans *Liberté européenne*, nous rapporte la position des intellectuels occidentaux. Dans sa conclusion, l'auteur (car M. Jean Duché ne saurait être considéré comme un journaliste alors qu'il a fait preuve de tant de maîtrise et d'autorité dans la construction de ce livre passionnant), remarque que « tous condamnent le capitalisme, l'exploitation de l'homme par l'homme ; tous réprouvent la dictature policière ; tous considèrent — chrétiens ou marxistes — une société sans classes comme l'idéal ». Dès lors on peut s'interroger sur cette précipitation de notre monde vers son malheur, dans le même temps où les guides spirituels affirment que le bonheur est possible. D'où vient l'impuissance de ces grandes voix à secouer la torpeur, à trouer l'opaque solitude? Sans doute des contradictions mêmes de ces frères ennemis, impuissants à neutraliser la double séduction du libéralisme et du communisme. On s'en console en pensant qu'ils apprennent tout de même à assumer la condition d'homme et à se méfier des défenseurs de la liberté. Mais ce dont on se console moins, c'est que leur impuissance abandonne tant d'autres dans le désert de vaines Thébaïdes.

FRANCIS DUMONT.

RIMBALDISME, GNOSTICISME, HERMÉTISME

Nous ne formons pas le propos banal de noter d'infamie M. Pascal Pia et de publier quelques réflexions piquantes sur l'ineptie supposée des caciques de son parti. Nous n'entendons pas fulminer une bulle d'excommunication contre M. Maurice Nadeau, portier sans gages de la confrérie surréaliste. Nous n'indiquerons pas à M. Henry de Bouillane de Lacoste les topiques propres à le guérir d'un philistinisme moralisant que certains réputent incurable. Enfin nous n'ajouterons pas à la panoplie domestique de M. Maurice Saillet de nouvelles plaques et de nouveaux crachats. Mais, méditant sur *La* (fausse) *Chasse spirituelle*, où nos veneurs de lettres, se sont vilipendés les uns les autres à cor et à cri, nous tâcherons d'en célébrer l'hallali avec sérénité.

Comme les tauromachies sacrées des Atlantes ou des Crètois,

cette poursuite d'un objet mensonger a permis la révélation de maintes valeurs religieuses. Elle s'est bientôt transformée en une quête violente et décevante. En lui proposant une fin inauthentique, quelques perfides ont peut-être tenté de la déconsidérer. Mais les gardiens de l'orthodoxie rimbaldienne leur ont couru sus avec d'admirables imprécations. A peine, d'ailleurs, les avaient-ils contraints à une silencieuse défaite, qu'il leur fallait faire face à un nouvel adversaire, assez hardi pour bouleverser l'économie du mythe de Rimbaud.

M. André Breton n'éprouverait pas une insurmontable répugnance à admettre, comme M. Henry de Bouillane de Lacoste, qu'*Illuminations* furent composées après *Une Saison en enfer.* Il précise (*Flagrant délit : Rimbaud devant la conjuration de l'imposture et du truquage.* Paris. Thésée. 1949. *p.* 41) que « l'optique surréaliste... n'a jamais cessé de mettre les *Illuminations* au-dessus d'*Une Saison en enfer.* De même *(ajoute-t-il)* nous nous sommes toujours fait de l'évolution technique de l'expression chez Rimbaud cette idée claire qu'elle allait du vers à la prose ».

Mais il ne peut tolérer que M. Henry de Bouillane de Lacoste examine les autographes de Rimbaud avec un irrespect critique, qui n'exclut pas une sourde répugnance. Ainsi les docteurs des églises chrétiennes ont-ils crié : « Haro, » lorsqu'ils ont cru voir les Benoît Spinoza, les Richard Simon, les Ernest Renan profaner les saintes Écritures, moins par l'excès de leur savoir que par une sorte d'insolence apitoyée.

Au reste, M. André Breton s'en explique sans réticence. Il rabroue noblement les érudits malingres qui, lorsqu'ils prospectent les sources où boivent d'innombrables âmes, manquent à la fois d'Éros et d'Agapê : « La vertu d'une œuvre (écrit-il, ibid. *pp.* 11 & 12) ne se manifeste que très secondairement dans les plus ou moins savantes exégèses auxquelles elle donne lieu. »

On ne peut guère la priser (d'après lui) qu'à la qualité des conversions subites qu'elle provoque, car (déclare-t-il) « elle réside avant tout dans l'adhésion passionnée qu'en nombre sans cesse croissant lui marquent *d'emblée* les jeunes esprits ». Expert en psychologie mystique, il poursuit : « Ce qui compte selon moi, et rien autre, c'est cet instant décisif de l'*approche* où la vie, telle qu'elle était conçue jusque-là change de sens, s'éclaire brusquement d'un nouveau jour. » Que de nostalgies dirigées ! que d'illumina-

tions successives ! dans l'existence de M. André Breton, qui conclut : « Au départ il ne s'agit pas de comprendre mais bien d'*aimer.* »

L'amour est-il un instrument de connaissance? *Ama et fac quod vis,* telle était, comme chacun sait, l'une des devises de saint Augustin. En somme, le discours apologétique que M. André Breton dédie à Rimbaud-le-Sauveur, ressemble aux pensées de Pascal, à cette différence près que celui-ci tâche de préserver de toute intrusion fabuleuse l'image et l'action du Christ, alors que M. André Breton estime qu'en réduisant Rimbaud à un mythe, la Providence — que sais-je? — l'âme du monde lui a conféré une dignité incomparable ; elle l'a rangé en effet au nombre de ces mages, avec lesquels Hugo aimait converser et qu'il convient de louer en ces termes : « Un mythe nouveau part d'eux, dont le propre est d'effacer leur être physique ou de le rendre aléatoire. Pour affirmer l'existence de ce mythe et conclure à sa viabilité, il n'est que d'évaluer la rapidité avec laquelle il se propage *(p.* 14*).* »

Cette célérité, M. Henry de Bouillane de Lacoste, qui réserve ses faveurs doctorales aux *saines* poésies, ne s'en occupe guère, il est vrai. Et pourtant il contribue, malgré lui, à intégrer au mythe Rimbaud la puissante image traditionnelle des *Frères amis*, des *Jumeaux Constellés*, qu'enveloppe, comme un placenta occulte, le même thème planétaire. Il assure en effet, après une soigneuse étude graphologique des manuscrits de Rimbaud, que la plus grande part d'*Illuminations* fut écrite en 1874 sous les yeux et avec l'assistance de Germain Nouveau.

Une telle conclusion devrait provoquer envers lui la mansuétude de M. André Breton, qui écrit : « Germain Nouveau fut sans doute dans le grand secret de Rimbaud (*ibid. p.* 47). » Et note aussitôt : « Rimbaud-Nouveau, Nouveau-Rimbaud : on n'aura rien dit, on n'aura rien franchi poétiquement tant qu'on n'aura pas élucidé ce rapport, tant qu'on n'aura pas dégagé le sens de la conjonction exceptionnelle de ces deux « natures » et aussi de ces deux astres (*ibid. p.* 48). » Mais M. Henry de Bouillane de Lacoste est, selon M. André Breton, coupable d'une morgue trop constamment sacrilège pour mériter quelque pardon.

Au reste sa démonstration graphologique de l'antériorité d'*Une Saison en enfer* par rapport à *Illuminations* est-elle probante? M. André Breton ne le pense pas. Faisant allusion à ce dernier

recueil, il énonce cette sentence : « Encore ne sera-t-on parvenu à rien de décisif dans ce domaine tant qu'on n'aura pas acquis l'assurance que les manuscrits mis en avant — manuscrits à peu près dépourvus de ratures — ne sont pas des *copies* plus ou moins postérieures à l'original (*ibid. pp.* 45-46). » A quoi M. Henry de Bouillane de Lacoste, trop avisé pour ne pas connaître les faiblesses de son œuvre répond par avance avec quelque embarras (*Rimbaud et le problème des Illuminations.* Paris. Mercure de France, 1949, *p.* 203) : « Pour justifier la question posée, il faudrait au moins qu'on découvrît un brouillon des poèmes en prose où se reconnaîtrait l'écriture rimbaldienne de 1872. Tant qu'une pièce de ce genre n'aura pas été découverte, notre question ne sera qu'un pseudo-problème *(sic!)* et le seul mobile qui pourra inciter les lecteurs d'*Illuminations* à la poser sera d'ordre moral *(!)* : nous voulons parler de la répugnance qu'éprouvent beaucoup de personnes à modifier leur ancienne façon de voir les choses. Il est vrai que ce mobile est fort. »

Voilà, nous semble-t-il, un sophisme, un essai d'intimider la critique, qui témoigne que M. Henry de Bouillane de Lacoste, tyran attentif des mots et des syllabes, n'est pas un polémiste expert. Nous protestons, quant à nous, que quoique son exposé nous ait convaincu qu'*Illuminations* furent, dans leur ensemble, inventées après *Une Saison en enfer*, il ne nous en administre pas la preuve absolue. Il pourrait cependant (et ce n'est pas là un mince mérite) obtenir l'accord de tous les rimbaldiens, qui ont lu son livre sans parti pris, sur la proposition suivante : *En écrivant* Une Saison en enfer *Rimbaud n'entendit nullement désavouer l'expérience spirituelle instaurée et relatée dans* Illuminations ; *en* 1874, *les principes, la méthode, les fins de celle-ci étaient, sans aucun doute, parfaitement valables pour lui, soit que, dans une ineffable entente avec Germain Nouveau, il ait composé alors les principales* Illuminations, *soit que, pour édifier son ami, il ait voulu lui en fournir une version définitive.*

Quoiqu'il en soit, le problème de l'origine et de la signification d'*Illuminations* demeure difficile. M. André Breton (op. cit. *p.* 49) cite pour aider à le résoudre, cette déclaration officieuse du Dr Étienne Drioton, directeur général des antiquités d'Égypte, commentant la découverte récente d'un lot de manuscrits : « La langue copte existait avec son écriture empruntée aux Grecs, bien

avant l'apparition du christianisme dans la vallée du Nil, comme langue religieuse des gnostiques. »

Aussitôt le cœur de M. André Breton frémit. Son fanatisme antichrétien s'émeut. Lui qui proclame à juste titre *que les gnostiques sont à l'origine de la tradition ésotérique qui passe pour s'être transmise juqu'à nous, non sans s'amenuiser et se dégrader partiellement au cours des siècles (ibid.)*, lui qui assure que tous les poètes qu'il aime *ont été plus ou moins marqués par cette tradition (ibid. p.* 50), il se prétend *anxieux de voir la Gnose remise à sa vraie place, après avoir été si longtemps décriée en tant qu'hérésie chrétienne* (*ibid. p.* 51) et espère que la bibliothèque copte, dont le terreau du Nil vient de faire présent à la curiosité moderne, convaincra les plus récalcitrants que la gnose *ne fut pas une hérésie chrétienne, mais une religion autonome ayant ses dogmes, ses fidèles et son culte dans toute la vallée du Nil, bien avant l'apparition du christianisme* (*ibid. p.* 49).

Au risque de contrister M. André Breton, je lui révélerai que cette vérité qu'il estime nouvelle est divulguée depuis quelque vingt ans parmi les habiles. Mlle Simone Pétrement (*Le Dualisme chez Platon, les Gnostiques et les Manichéens*. Paris. P. U. F. 1947. *p.* 134) nous rappelait naguère que le grand historien allemand H. Jonas rendait compte dès 1934 des extrêmes conséquences spirituelles de « la découverte, faite sur le terrain de la philologie classique, d'une gnose païenne (hellénistique), qui est indépendante du christianisme et plus ancienne ». Ajoutons, pour éclairer respectueusement M. André Breton, que cette doctrine de salut est le produit de la féconde confrontation du judaïsme, de l'hellénisme, des religions à mystères, et qu'elle est parvenue jusqu'à nous sous le voile des symboles hermétiques.

Examinons, maintenant, dans quelle mesure nous sommes en droit d'affirmer, comme le fait M. André Breton (en hésitant un peu, car il est l'homme des plus délicats scrupules) qu'*Illuminations* participent du génie gnostique. Gardons-nous, surtout de ne ranger sous le terme de *gnose* que des concepts théosophiques assez vagues, alors qu'il recouvre une réalité bien définie, dont Simone Pétrement (*ibid. p.* 257) donne la description que voici : « Avec l'idée de la divinité de l'homme, ou de son âme, ou de son esprit, nous tenons le centre même des mythes gnostiques : tous les mythes de la descente et de la remontée ; l'idée que le divin n'a pas besoin

d'être créé dans l'homme, mais simplement *éveillé*, qu'il s'y trouve déjà, qu'il n'est que superficiellement recouvert par le sommeil et l'oubli, et qu'il suffit d'un appel pour le faire reparaître ; et par conséquent tous les mythes du *philtre* qui endort, des *chaînes* qui lient, de l'*enchantement* qu'il faut rompre ; surtout de l'*appel* qui éveille. Jonas dit que le symbole de l'appel est si fondamental dans la gnose qu'on pourrait définir les religions mandéenne et manichéenne : des religions de l'Appel. »

Il retentit, cet appel, dans les hymnes de l'évêque gnostique chrétien Synésius de Cyrène, dont Mario Meunier vient de nous procurer une émouvante traduction (Albin-Michel éd.) : « Prends pitié, ô Père, — de ta fille implorante, — qui tente bien souvent, — par les sentiers d'accès — qu'ouvre l'intelligence, — de remonter vers toi, — mais qu'ici-bas, — oppresse le désir — goulu de la matière ! — Fais briller, ô Père, — les clartés qui relèvent ; — irradie ton éclat ; — allume un incendie, — en faisant grandir — dans la fleur de ma tête, — cette faible semence (*pp.* 160 & 161). »

Les Cathares, à propos desquels une bande d'hébêtés profère de nos jours tant de fadaises, attendaient avec angoisse cet appel. Ne lit-on pas, en effet, dans l'étonnant *Liber Supra Stella?* : « Et les esprits descendent, chacun d'entre eux en quête de son âme... *Et spiritus descendunt, unusquisque petendo suam animam*... Dès qu'il la trouve, il lui parle, et l'âme répond... *Quando autem invenit eam, loquitur ei, et anima respondit*... Et aussitôt que l'âme reconnaît l'esprit avec lequel elle fut au ciel, elle se remémore la faute que dans le ciel elle commit et commence à faire le bien... *Et statim cum anima cognoscit spiritum cum quo fuit in cœlo tunc recordatur quod in cœlo peccavit et tunc incipit facere bonum*... »

Cet appel de l'esprit à l'âme enchantée, stupéfiée, captivée, endormie, essaie-t-il de faufiler ses cris harmonieux à travers *Illuminations*, étoffe frémissante de mots brodés d'images?

En nous servant le plus adroitement possible de la clef gnostique, essayons d'ouvrir la rigoureuse édition critique d'*Illuminations* à laquelle M. Henry de Bouillane de Lacoste a dispensé ses soins. Nous demeurons surpris (et un peu inquiet) de la facilité avec laquelle nous réussissons dans notre entreprise. Suivant les moments d'une liturgie, dont nous sommes à la fois acteur et spectateur, nous passons aisément du narthex à la crypte. Sur l'âme de Rimbaud qui est à la fois *Hortense* (*p.* 126) et cette

Hélène-Ennoia (*p.* 113), essence de l'Éternel-Féminin que Simon-le-Mage prétendait avoir tirée d'un bordel de Tyr, un *Génie* (*p.* 132), qui n'est autre que l'esprit auquel elle était conjugalement unie avant sa déchéance, s'abat. Il lui rappelle tout d'abord son *Enfance* (*p.* 65), durant laquelle elle a connu sur terre cet état d'innocence et de semi-intégrité, si pathétiquement décrit par C. A. Hackett, dans son *Rimbaud l'Enfant* (Paris. Corti. 1947). Il l'émeut, il la transcende déjà grâce au charme de cette réminiscence. Puis, étant un cas particulier de l'esprit général, du Verbe, de la *Raison* cosmique (*p.* 79), il l'*appelle*, il l'incite à hâter l'avènement du *Nouvel-Amour*. Il s'identifie à l'âme, à laquelle il a restitué ses attributs royaux et célestes (*p.* 69). Il l'aide dans son entreprise de destruction sacrificielle des choses et des créatures déchues, qui devrait préluder à la restitution de l'intégrité perdue. Celles-ci résistent. L'âme, pour compenser cet échec, est sollicitée d'accepter de n'être sauvée qu'en espérance. Mais elle ne se résigne pas à un consentement qu'elle méprise comme une lâcheté.

L'aventure spirituelle, dont Rimbaud narre dans *Illuminations* les péripéties, comme celle dont il relate les épisodes dans *Une Saison en enfer*, se termine par un *solde* (*p.* 111). Curieux d'entrer les mains vides dans un nouveau labyrinthe mythologique, Rimbaud se débarrasse tout d'abord des objets rituels et poétiques qu'il vient d'utiliser et de contempler : sa vie n'est qu'une suite de tentatives pour accéder à de mystérieuses connaissances, sur lesquelles il dédaigne de s'expliquer, de ruées chimériques vers la lucidité divine, soudain suspendues par de frénétiques refus et par des évasions concertées (*Départ. p.* 77).

Que l'on puisse, pour la commodité d'un exposé didactique, figurer par un schéma gnostique les périodes successives d'un tel progrès intérieur, soit ! Mais de là à prétendre que Rimbaud se rattache *historiquement* à une tradition gnostique, la distance intellectuelle est grande. M. André Breton la couvrirait allègrement, si son bon *daimon* ne le retenait pas. Ne tient-il pas, en effet, de M. Rolland de Renéville, avec lequel il entretient un commerce étroit, que Rimbaud, durant les mois qui suivirent novembre 1870, prisonnier volontaire de la bibliothèque de Charleville, feuilleta de nombreux traités hermétiques? Or chacun sait que l'hermétisme ne fait que varier les thèmes élaborés par la gnose. Il semblerait donc que la conclusion suivante s'impose : Rimbaud, par l'hermé-

tisme, a reçu une initiation gnostique médiate qui suffit à expliquer les particularités mentales de son œuvre.

Mais cette conclusion ne s'impose pas. Et M. André Breton l'avoue non sans regret, lui qui écrit (*op. cit. p.* 50) : « Faut-il admettre que les poètes puisent sans le savoir dans un fond commun à tous les hommes, singulier marécage plein de vie où fermentent et se recomposent sans fin les débris et les produits des cosmogonies anciennes sans que les progrès de la science y apportent de changement appréciable? » Et plus loin : « Nous touchons là à ce royaume des « Mères » qu'aborde le second *Faust.* »

Oui certes. Toute expérience poétique supérieure se réduit, à ceci : le poète, désireux d'alléger son tourment, essaie de donner de son drame personnel une expression universelle, qui l'achève en le transfigurant. Mais, pour parfaire ce Grand Œuvre, il manque d'*idées*, (au sens platonicien de ce mot), de *symboles significatifs* qui soient à la fois son bien propre et le trésor inaliénable de l'humanité. Avide de s'en emparer et d'en disposer, il pénètre, après avoir ou détruit ou charmé *Le Gardien du seuil*, dans cette zone réservée du *Tramonde*, que Gœthe nomme : *le lieu nul, intemporel, où trônent les Mères*, M. André Breton : *un singulier marécage*, et les psychanalystes : *le domaine des Archétypes*. Dans cet invisible empire, il arrive *nécessairement* à faire une entrée triomphale, quels que soient les mobiles de sa vie quotidienne ou les acquêts de son intelligence.

Nous sommes persuadés, quant à nous, que Rimbaud, même s'il n'avait pas connu une couple de traités hermétiques (d'ailleurs assez suspects) n'aurait point révélé au monde des poèmes fondamentalement différents : tout au plus les aurait-il (peut-être) dégagés plus lentement de la gangue de son moi. En somme, l'hermétisme, dernier état de cette gnose, qui a eu le mérite de manifester définitivement en un système de mythes cohérents les archétypes de l'homme occidental, a simplement accéléré, par anamnèse, la montée de Rimbaud (ou sa descente) vers le Royaume des Mères, sans enrichir son butin d'aucun objet qu'il ne possédât de naissance.

Des considérations analogues vaudraient pour Nerval, Hugo et Mallarmé : la gnose hermétique a facilité leurs expériences d'alchimie du verbe, sans jamais provoquer ces dernières, ni même les fournir d'éléments étrangers. Elle ne joue donc dans leur destin

littéraire qu'un rôle subalterne, qui mériterait cependant d'être étudié.

Or pour y parvenir, il faudrait que nous puissions faire état (que M. André Breton me pardonne!) d'une *Histoire impartiale de la Gnose hermétique médiévale et moderne*, suivie d'une copieuse sélection de textes critiques. Mais, depuis le XVIIe siècle, la gnose hermétique est si décriée qu'elle n'intéresse plus guère que des poètes ou des fanatiques, qu'un excès de ferveur aveugle.

C'est ainsi que le compilateur d'une récente *Anthologie de la poésie hermétique* (1), M. Claude d'Ygé, souffre d'une manie si délirante qu'il renonce (est-ce par amour?) aux basses œuvres de l'érudition et qu'il donne, malgré lui, à ses choix l'apparence d'indiscrètes impostures.

Membre d'une chapelle hermétique bien définie, où l'on doit considérer la confusion d'esprit comme un signe d'élection, il laisse ignorer à ses lecteurs qu'il existe un grand nombre de poèmes hermétiques composés en grec ou en latin médiéval (témoin le merveilleux *dictamen* du Pseudo-Geber qui débute ainsi : « *Est fons illimis cujus latet anguis in imis — Evolat in primis nisi clausis undique rimis...*) ; il cite (on ne sait trop pourquoi) *La Table d'Émeraude*, sec argument en prose didactique, et *L'Explication... des Figures... de Notre-Dame de Paris* par Esprit Gobineau de Montluisant ; il attribue à Lactance (qui n'en peut mais) le *Poème du Phénix*, à Jean de Meung, *La Complainte de nature à l'alchimiste errant*, qui fut composée en 1515 par le fameux Jean Perréal de Paris, à Basile Valentin, *Le Poème philosophic sur l'azoth des philosophes*, dont Clovis Hesteau de Nuysement est l'auteur, à Nicolas Flamel, qui vivait au XIVe siècle, *Le Sommaire philosophique*, pièce rédigée autour de 1560 par un marotique attardé ; il omet d'indiquer qu'Augurelli a écrit en latin sa *Chrysopeia*, et copie tout à trac, sans crier gare, un fragment de la version française de celle-ci par François Habert en 1548...

On excusera la minutie de ce relevé : il vise, d'une part, à montrer le déplorable aspect que présentent en France les études actuelles d'hermétisme, et à répondre, d'autre part, à une sorte de question indirecte d'Aimé Patri, qui dans le numéro 52 de *Paru*, veut bien rappeler nos propres travaux.

(1) Éd. Montbrun.

Félicitons-nous, pour conclure, de l'agitation tour à tour solennelle, familière, pédante, sarcastique, religieuse qu'un apocryphe et une thèse ont provoqué autour du fantôme de Rimbaud : le mythe de cette âme qui n'était pas (quoiqu'en pense Frère Calotus) *naturaliter christiana*, mais *naturaliter gnostica*, risquait de se clore ; tout ce tumulte vient de le rouvrir. Puisse-t-il demeurer, pour notre profit, à jamais béant !

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

SPECTACLES

RICHARD STRAUSS

Avec Richard Strauss disparaît le dernier des grands musiciens à l'ancienne manière. Je veux dire qu'il appartenait à cette sorte de musiciens qui possèdent tous les dons, les dépensent dans tous les genres musicaux avec un égal bonheur, manifestent une exubérance musicale qui suit les poussées du tempérament et que ne réprime aucun contrôle excessif de l'intelligence ou du sens critique. En bref, un musicien qui écrit de la musique comme il respire.

La grande découverte du monde moderne, dans le domaine des activités artistiques, on l'a abondamment remarqué, c'est le sens critique. Certes les modernes ne l'ont pas inventé. Avant eux, il existait plus ou moins en chaque créateur. Mais ses manifestations étaient plus discrètes, il ne se mettait pas en avant. Son rôle était celui d'un garde-fou, d'un régulateur. Il n'exigeait pas d'occuper tout le champ, de remettre en question le fondement même de toute création — poétique, musicale ou plastique —, de devenir en quelque sorte la matière même de l'œuvre d'art. Sa tyrannie est telle aujourd'hui que la notion même d'œuvre (tout parfait qui se suffit à soi-même, comme un objet aux contours exactement définis) a été remplacée par celle d' « expérience. » Depuis Rimbaud, a-t-on assez parlé de « l'expérience poétique » ! Mais la poésie n'est pas seule à avoir acquis le privilège de l' « expérience. » Les autres arts ont suivi une voie parallèle. La peinture de Cézanne est une expérience picturale et celle

de Picasso bien sûr, pour ne pas parler de l'art abstrait. En musique, celle de Strawinsky, comment ne revendiquerait-elle pas le même titre, et celle de Schœnberg ? Il n'est pas de nos jours un seul apprenti — poète, musicien ou peintre —, qui, avant même de savoir l'a b c de la technique particulière à son art, ne prétende nous transmettre son « expérience », inventer son langage personnel, et remettre en question le fondement de son art. Le plus souvent, cette volonté, louable certes et qui répond à une nécessité réelle de l'art de notre époque, n'aboutit qu'à faire de stérilité vertu.

Richard Strauss, lui, appartenait à une toute autre famille d'artistes. Remettre en question, reconsidérer le langage, le système sonore qui lui servait à s'exprimer, était, certes, le moindre de ses soucis. Il ne faut pas chercher en lui l'inventeur, le créateur de formes ou d'un langage nouveaux. Il recueille la succession qui lui échoit, telle quelle. Il prend la suite. Il accueille toutes les influences, il semble qu'il les recherche : Mozart, Liszt, Wagner, les valses viennoises. Plus : le propre de son style est de fondre toutes ces influences et d'en faire du Richard Strauss. Elles ne sont pas tyranniques pour lui, comme pour tant d'autres, et ne le conduisent pas à des impasses. Du « charme » wagnérien si néfaste et stérilisant pour la plupart, il est celui qui, tout en le subissant, s'en est le mieux délivré : qu'on songe seulement à Bruckner, à Mahler, à l'ennui wagnérien de leur musique, à leur goût des redites sans fin, de la démesure — impuissance soufflée qui veut faire illusion. Ce n'est pas que Strauss ne puisse être à l'occasion pesant, et lourd, et ennuyeux : *Mort et Transfiguration, la Vie et la Mort d'un héros* en font foi. Mais il y a en lui une sève, une bonne santé qui sauve toujours tout.

Il ne faut pas lui demander non plus la pureté musicale : celle, miraculeuse, d'un Scarlatti, d'un Mozart. La pureté de la ligne, la transparence de la matière sonore, une musique qui ne soit que musique, décantée et comme venue d'ailleurs, on ne trouvera rien de cela dans son œuvre. Elle est l'impureté même, un gigantesque fourre-tout, un brassage de tous les styles et de toutes les esthétiques. Elle connaît la bouffonnerie, et sait émouvoir, la vulgarité, la grossièreté même, mais aussi l'élégance, la délicatesse, et la tendresse. Elle sait être familière, ironique, et elle atteint à une grandeur baroque. Baroque, voilà l'adjectif qui qualifie le

mieux la musique de Strauss, si le baroque est le triomphe du mélange des styles, la victoire de la ligne courbe, de l'exagération des formes dans le mouvement, de la surcharge ornementale sur la simplicité et le dépouillement.

Certes, il y a mille raisons d'opposer une résistance à l'œuvre de Strauss. Elle pâtit parfois d'une esthétique par trop littéraire ou philosophique dans ses intentions. Du point de vue du goût, plus exactement du goût français, on peut la juger souvent indigeste, — comme une pâtisserie trop lourde, trop riche, — jusqu'à l'écœurement. Mais c'est Roland-Manuel qui écrivait, justement à propos de Strauss : « Mieux vaut avoir mauvais goût que pas du tout. » Et Debussy : « Je vous répète qu'il n'y a pas moyen de résister à la domination conquérante d'un tel homme. » D'où vient cette domination? Sans aucun doute d'une vitalité exceptionnelle, débordante, qui n'est jamais remplissage, et qui impose à une matière sonore d'une trop grande richesse sa forme et son style. Mais cette vitalité ne serait pas suffisante, si elle ne dispensait un charme vraiment physique, si elle ne laissait éclater une sensualité envoûtante.

A-t-on assez remarqué la sensualité de cette musique? Elle est l'essence même d'une œuvre comme *Don Juan*, qui n'existe que par elle. Elle est la source qui empoisonne *Salomé*. Elle soulève les lourdes, amples et capiteuses volutes du *Chevalier à la Rose*. Elle s'insinue partout, légère et pure, ou trouble et lourde, ou tendre et érotique, — toujours charnelle. La sensualité de Strauss pour les sons est celle d'un Renoir pour la couleur. Renoir peint avec la même sensualité un corps de femme dénudé, une chevelure, des fleurs ou un paysage. Peintre, uniquement peintre, il l'est avec une ivresse forcenée de la couleur. Pareillement, Richard Strauss est un *pur* musicien et la même ivresse, mais pour les sons, le possède. Tout lui est prétexte à musique : les éléments les plus impurs, les thèmes d'inspiration les moins musicaux, les plus nébuleux dans leur générosité.

On a tout dit sur l'extraordinaire habileté d'écriture de cet homme ; sur l'opulence sans pareille de son orchestration, violente et raffinée, chatoyante de mille reflets, subtile et brutale, étincelante de mille trouvailles. Et l'on sait ce que des musiciens aussi dissemblables que Ravel, Bartok et même Schœnberg lui doivent dans ce domaine.

Toute l'œuvre de Strauss se présente comme un énorme paradoxe. Extra-musicale dans son inspiration (littéraire et philosophique, et pas toujours dans le meilleur sens), elle est toujours musique ; frôlant à chaque instant l'académisme elle puise dans cette tentation une liberté neuve ; informe par essence, intarissable, elle trouve dans son abondance même sa forme et ses limites. Et comme par un dernier paradoxe, le musicien de l'éxubérance et du baroque couronne son œuvre par cette apologie du dépouillement et de l'économie que sont *Les Métamorphoses*.

Certes la musique de ce temps procède de préoccupations différentes et nous offre un autre visage, d'autres visages : les musiciens rejettent aujourd'hui la pulpe pour atteindre le noyau. Au risque de laisser échapper la proie pour l'ombre, ils poursuivent l'essence même de la musique. Le problème a remplacé la solution, il *est* la solution.

Certes, à des musiciens qui s'interrogent anxieusement, qui se demandent si le système tonal n'est pas arrivé à sa fin, par épuisement naturel, à des musiciens pour qui la recherche importe plus que la trouvaille, l'œuvre de Strauss n'apporte aucune réponse. Elle ne saurait avoir de postérité.

Cependant, outre l'exemple prestigieux d'une alliance sans pareille du don et de la science, elle nous livre une leçon contenue tout entière dans cette phrase qu'on prête à Picasso : « Je ne cherche pas, je trouve. » N'est-ce pas la formule même du génie?

HENRI HELL.

SÉRIES NOIRES

Le cinéma est un art neuf, mais discret. Aux États-Unis, *Le Deuil sied à Electre* ne nous apprend rien sur le cinéma, mais révèle un écrivain, O'Neill. A Paris, *Gigi* en révèle un autre, également doué : Colette. Ce sont pourtant de vieilles connaissances. *Tabusse* nous rappelle l'existence d'André Chamson. On nous promet d'autres surprises. Pour bientôt, Bernanos, Green. Et Vialar. (Je comprends que Jouhaudeau commence à s'alarmer que nul réalisateur ne se soit encore avisé d'apprendre des *Chroniques maritales*

comment s'ébroue un couple heureux.) N'exagérons pas : *Le Deuil sied à Electre* nous révèle le talent grave de Katina Praxinou. Mais ce sont les comédiennes qui manquent le moins. Une fois qu'on nous aura dit que Silvana Mangano était la Rita Hayworth italienne, il restera à nous dire qui sera la Silvana Mangano française. Cette ronde ne finira pas.

Malgré tant d'étoiles, jamais le ciel n'a été plus noir. Nous le devons au cinéma italien. C'est lui qui donne le ton. On avait cru que *Sciuscia*, *Païsa* et le très médiocre *Rome, ville ouverte*, étaient et resteraient des exceptions. L'exception ne tarda pas assez à devenir la règle. *Voleur de bicyclette*, *Riz amer* permettent aux chroniqueurs de garder ouverts leurs vieux dossiers. L'école de la vérité est une bonne école, mais elle lasse. Nous nous autorisons du plus simple prétexte pour traverser en curieux les quartiers misérables, ou de la plus mauvaise anecdote pour nous attarder dans les marais du Pô. Le cinéma italien, c'est l'envers du Guide bleu : le Guide noir, aussi limité et conventionnel que le premier. Les dockers, les terrassiers, les cheminots, les cantonniers, auront leur film, après les enfants prisonniers et les mondines. Je ne leur conteste pas ce droit. Il était en outre bien temps de fuir les salons laqués de l'avant-guerre. Je m'inquiète seulement de ce que cette entreprise, si elle devait se poursuivre, aurait à la fois de besogneux et de puéril.

On a déjà dit mille fois que le cinéma italien était équivalent à la littérature américaine. (Par littérature américaine il ne faut entendre ni Faulkner ni Thorton Wilder, on le sait, ni l'auteur de *Sartoris*, ni celui du *Pont du Roi Saint-Louis*. Ils ont lu l'un Proust, et l'autre Mérimée). Un amusant échange de bons procédés veut que le cinéma américain songe à se mettre sérieusement à l'école du cinéma italien, c'est-à-dire à descendre dans la rue. On tournera d'autres *Cités sans voiles*. La « littérature américaine », après un voyage aller-retour, rentrera chez elle. Descendre dans la rue : on sait, en France, ce que vaut et pèse cette formule. Il ne faut pas confondre promenades et révolutions. Et si on préfère les premières, autant le dire. Il en est du cinéma comme des brûlures et des équations. Le cinéma italien, si sûres que soient ses recettes qui font apparaître, au bon moment, pour dérider le spectateur, un visage de petit garçon illuminé par le soleil ou de belles malheureuses, ce cinéma est un cinéma du premier

degré. Quand les metteurs en scène italiens changeront de Guides et rendront quelques visites à Pierro della Francesca, à Giotto, ou au Tintoret, nous nous en apercevrons. Et s'ils lisaient *L'Enfer*, ils sauraient que contrairement au proverbe, il n'est pas pavé de bonnes intentions. Leur premier mensonge sera leur chef-d'œuvre.

Quant au cinéma français, il est surtout français : je veux dire chrétien et chevaleresque. *Barry* entretient doucement le culte des saints et des figures pieuses. Pour bientôt, *Le Curé d'Ars*, *Le Recteur de l'île de Sein*, etc... Enfin chevaleresque : l'échec de Vercors ayant fait douter que la Résistance fut un sujet en or, le cinéma français revient à Mermoz et aux aviateurs, ces paladins du ciel, ou bien Cerdan double Mermoz dans le rôle du héros national. J'oubliais l'histoire romaine : pour Marcel L'Herbier, les derniers jours de Pompéi ne sont pas encore tout à fait révolus. Enfin il arrive au cinéma français de serrer les dents. Il n'oublie pas la prédilection qu'il montrait, avant la guerre, pour le genre canaille et l'audace du cinéma italien lui tourne la tête. *Retour à la vie* nous convainc, après *Manon*, que Georges Clouzot eût pu tenir les promesses du *Corbeau* : mais il se trompe de voix, il chante faux. Il se paye d'audaces et croit être audacieux : c'est de la fausse monnaie.

Il reste que de loin en loin un feu brille. *La Ferme des sept péchés* de Jean Devaivre nous rend un peu de l'espoir que nous avait donné Bresson avec ses *Dames du bois de Boulogne*. Dans ce film où les comédiens sont excellents (Renoir, Dumesnil, Vilar, Claude Génia), ils sont aussi soumis. Une autre volonté que la leur se manifeste. Et de même, Jean Devaivre ne se laisse ni tenter par un décor qui eût perdu un Christian-Jacques, ni encombrer par un personnage historique aussi remuant que Paul-Louis Courrier. L'auteur de *Vincent* et de *Laënnec* gagnerait à cette école. J'ajoute enfin que le vieux thème de l'amour à trois, ou à quatre (une femme, deux amants, un mari) qui n'a d'autre dénouement qu'un crime passionnel inévitable, est ici frotté à neuf.

Il reste enfin que le cinéma ait passé de mode. Non pas que le public s'en déprenne. Mais le cinéma ne se porte plus, dans cette avant-garde sournoise qui a décidé un temps du bon ton, non plus que ces larges manteaux à brandebourgs empruntés à l'armée anglaise. On parlera un peu moins de cinéma : les vrais mérites

seront jugés sur les plateaux. Les excellents commentaires que Maurice Schérer glisse dans les dernières pages des *Temps Modernes* nous paraissent des signes clairs : « la volonté de libération qui marqua les entreprises de nos aînés est si bien parvenue à ses fins, écrit-il, qu'elle ôte maintenant à l'esprit de révolte toute matière où s'exercer. Puisqu'il est convenu de ne jurer que par l'Histoire, disons qu'à certains moments de l'évolution des arts, les valeurs de conservation méritent peut-être de prendre le pas sur celles de révolution ou de progrès. »

Le cinéma n'est pas ce maudit pour qui il a voulu se faire prendre. Il faut entendre dans son sens le plus autoritaire l'ordre du metteur en scène, à l'instant où s'allume la lampe rouge : SILENCE, ON TOURNE.

MICHEL BRASPART.

LES BALLETS DE MONTE-CARLO

Les Ballets de Monte-Carlo ont brillamment ouvert la saison chorégraphique parisienne. Quelles que soient les réserves de détail qu'appelle l'un ou l'autre ouvrage de son répertoire, il faut reconnaître que cette compagnie ne se contente pas de maintenir intact son prestige auprès d'un public qu'elle a déjà conquis, mais, par la variété de ses programmes, l'importance de ses créations, le travail incessant de tous ses collaborateurs, elle aspire à obtenir toujours une plus large audience. C'est dire l'intérêt que présentent ces spectacles pour qui cherche à déceler les voies où s'engage l'art chorégraphique moderne.

Et cependant, si l'on considère l'ensemble des représentations de la troupe de Monte-Carlo, on y distingue une volonté bien affirmée de se maintenir dans la tradition du ballet dit classique. Non seulement des œuvres comme *Giselle*, *Le Lac des Cygnes* continuent de figurer au programme — et certes on ne peut que s'en féliciter — mais les nouveaux ballets, loin de reprendre certaines expériences des saisons précédentes (celle de *Tristan Fou* était évidemment dangereuse) se modèlent presque toujours sur les grandes œuvres du passé ; et si on essaie d'insuffler une vie nouvelle à la tradition, ce n'est pas en la transposant, en l'adaptant à notre sensibilité actuelle, mais en ayant recours à l'habileté du

chorégraphe et des interprètes pour combiner et réaliser des formules éprouvées.

Cette solution de la crise de style que traverse de nos jours le ballet peut paraître séduisante surtout lorsqu'on dispose de sujets de la classe des danseurs de Monte-Carlo. Le magnifique tempérament romantique d'une Tamara Toumanova, l'impeccable technique d'une Rosella Hightower, la grâce impondérable d'une Ethery Pagava, la maîtrise de leurs partenaires masculins, la cohésion, presque parfaite cette année, des ensembles (bien que l'exiguité de la scène du Palais de Chaillot ne les favorise guère) — tout cela confère une haute tenue aux ballets du genre classique. Mais si elle témoigne d'un constant effort vers la perfection technique, cette solution n'est-elle pas une solution de facilité dans le domaine de la création chorégraphique où, comme partout en art, se vérifie toujours la vérité du vieil adage : « Qui ne risque rien n'a rien. »

Se contenter d'un habile « à la manière de... » ainsi que le fait M. Lichine dans le *Moulin enchanté*, c'est montrer une crainte du risque qui stérilise toute invention. Nous sommes prévenus, il est vrai, qu'il s'agit ici d'un hommage aux chorégraphes du XIX[e] siècle ; mais rendre hommage ne signifie pas pasticher, bien au contraire. La danse romantique a suffisamment de sève encore pour inspirer des œuvres vivantes, comme le prouve M. Balanchine dans le pas de deux de *La Somnambule*, où il utilise avec une étonnante sobriété un nombre très restreint de figures qui mettent en valeur l'immatérielle personnalité d'Ethery Pagava. Cette scène, baignée du romantisme le plus authentique, mais vivifiée par une vision originale et hardie, est dans sa simplicité, dans son dépouillement dirais-je même, une parfaite réussite et constitue un hommage autrement valable à l'école romantique.

Si le *Moulin enchanté, La Somnambule, Un Cœur de diamant* représentent la tendance, disons « conservatrice » du ballet, caractérisée par la présence d'un sujet littéraire et l'emploi des formes saltatoires de l'époque romantique, la Compagnie de Monte-Carlo ne reste tout de même pas étrangère à un autre courant de la chorégraphie moderne, plus riche peut-être de promesses : de cette tendance qu'on pourrait appeler non représentative relève le ravissant *Dessins pour les Six*. Bien qu'il ne s'écarte guère de

technique traditionnelle, M. John Taras l'utilise ici d'une façon qui correspond peut-être mieux à notre sensibilité esthétique.

Ainsi que l'indique son titre, ce ballet se présente comme un pur jeu de figures chorégraphiques, exécuté par six personnages — quatre femmes et deux hommes. Sur la trame du trio en la mineur de Tchaikowsky, nous assistons à une série de variations qui, sans le secours d'aucune affabulation et par la seule richesse d'invention du chorégraphe nous offre non seulement un plaisir visuel, mais réussit par là même à nous émouvoir.

Cette danse qui ne représente, ne raconte rien, cette danse « en soi » est proche parente évidemment de la peinture non figurative. Mais les adversaires les plus acharnés de celle-ci ne refuseront pas, je pense, à la danse le droit de renoncer au sujet. Car s'il est sans doute légitime d'exiger qu'une référence au moins allusive à la réalité serve de lien entre le spectateur et le tableau, ce lien dans la danse est maintenu nécessairement par la personne du danseur.

L'emploi de la technique traditionnelle dans *Dessins pour les Six* ne nous gêne pas parce que le ballet se déroule sur la partition d'un musicien romantique, Tchaikowsky. Cependant cette technique qui a été élaborée il y a plus d'un siècle et qui correspondait parfaitement à l'esthétique de son époque, ne faudrait-il pas l'élargir, peut-être la transformer pour l'adapter à l'esprit de notre temps, surtout lorsqu'on fera appel à la musique contemporaine ce qui, soit dit en passant, serait assez normal.

Et ce qui est vrai de la danse, l'est d'une façon plus immédiate, plus évidente, du décor et du costume. Ce dernier, dans *Dessins pour les Six* s'inspire du tutu et du maillot classiques, mais déjà le décor cède la place à un écran bleu, simple fond sur lequel se découpent les silhouettes.

Cependant, si le ballet non représentatif veut atteindre à l'unité admirable du ballet classique, il devra s'inspirer, qu'il s'agisse de la musique, des costumes, des décors, du même principe qui anime les mouvements des danseurs : ces éléments devront être intégrés dans la structure de l'arabesque chorégraphique et trouver en elle leur complète justification.

MARINA SCRIABINE.

PROMENADES

LE BEAU DANUBE EST TOUJOURS BLEU

J'ai beaucoup entendu crier la Hongrie. Je l'ai entendue applaudir et huer sur ordre, chanter sur ordre, siffler ou acclamer sur ordre. Pendant les quinze jours du Festival Mondial de la Jeunesse Démocratique, qui s'est tenu à Budapest du 14 au 28 août, la ville, pavoisée, décorée, portant sur chacune de ses fenêtres et de ses portes les effigies en triptyque de Staline, de Lénine et de Rakosi (Mathyas), entourées de guirlandes, de feuillages et d'oriflammes, fut pleine d'un énorme bruit d'acclamations. J'étais réveillé chaque matin par le syndicat des laitiers, des employés de banque ou des coiffeurs, se rendant au travail, en rang par quatre, au pas, drapeau en tête, et hurlant :« *Eljen quelque chose! (Eljen* signifie *vive) Eljen Rakosi, Eljen a Komsomol, Eljen a Vit* (*Vit* c'est le Festival) ! » etc... Un homme en serre-file lançait les slogans et surveillait la bonne marche des troupes. Tous les Hongrois se rendaient ainsi chaque matin à leur travail. On m'a assuré que ces défilés avaient lieu l'année entière. J'ai du mal à le croire et préfère penser que le Festival seul en était cause.

Ces défilés terminés commençait l'ère des hauts-parleurs. On en avait installé à chaque coin de rue et, des heures durant, les chœurs héroïques succédaient aux chœurs héroïques, les marches militaires aux marches militaires. Il y avait aussi les défilés et les meetings. J'ai vu un jeudi après-midi, les jeunes de toutes les nations participant au Festival (il y en avait 81), manifester contre l'impérialisme capitaliste et réclamer l'émancipation des populations opprimées : les Viet-Namiens et les Français bras dessus, bras dessous, les Américains et les Nègres embrassés, les Chinois huant Tchang Kai Cheik et accrochant par mégarde l'effigie de Mao Tsé Toung dans les fils du tramway. Sur le parcours, les populations applaudissaient, surveillées par la police, et un jeune Hongrois m'expliquait que ce jour-là les usines avaient fermé

eurs portes de bonne heure, pour que les travailleurs puissent venir, en rang par quatre, assister au défilé.

Je n'ai pas assisté à l'ouverture du Festival, étant arrivé deux jours trop tard, mais j'étais à la clôture, qui dura quatre heures et qui rassembla sur la Place des Héros (les anciens) toute la jeunesse du pays et ses invités. Après avoir pendant un quart d'heure acclamé l'effigie de Staline, porté à bout de bras par douze jeunes Russes vêtus de blanc, après avoir écouté et ponctué de hurlements d'approbation un long discours de Rakosi (Mathyas), après avoir, sous l'impulsion de Guy de Boisson, ancien élève des Jésuites et président de la Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique, prêté serment de combattre pour la paix, chaque groupe partit au pas, drapeau en tête et chantant.

Mais je savais que derrière ces cris suraigus et ces acclamations trop bruyantes, derrière ces facades pavoisées, ces fenêtres voilées de rouge, se cachait une autre voix, étouffée par le bruit, mais qui devait être la seule authentique. Alors j'ai cherché à l'entendre.

*

J'ai d'abord entendu la voix des femmes. Les Hongroises sont belles, aiment s'habiller. Szusza, secrétaire à la radio hongroise, a changé neuf fois de robe pendant les neuf jours où je l'ai connue. Et comme je lui en faisais compliment :

— Ne croyez pas que les communistes soient riches, dit-elle. Les robes sont très bon marché.

Et c'est vrai. Une charmante robe d'été coûte 100 forints (2 500 francs environ). Et comme les Hongroises n'ont pas encore été contaminées par le style « Intellectuelle du parti », elles continuent de s'intéresser à leur toilette, à leur coiffure, au rouge de leurs ongles et de leurs lèvres, aux colliers, aux bracelets, aux bagues, aux écharpes et aux sacs à main, à tout ce qui est parure de femme. Elles ont même pour leurs toilettes du soir, une « petite couturière », qui sait pour peu d'argent tailler et coudre à ravir.

Si j'insiste ainsi sur ce charme féminin de la Hongrie, c'est qu'il est un des facteurs essentiels de la vie du pays. On ne voit que des femmes à Budapest. Cela m'a frappé dès le premier soir dans un café où je suis entré. Il y avait à peu près dix femmes pour un homme — ce qui me changeait de Paris. J'ai demandé à Mary si

c'était un café particulier, et pourquoi toutes ces femmes étaient réunies là. Elle m'a répondu d'un mot :

— La guerre.

Tous les hommes y sont restés. Nous savons bien ici que la plupart des prisonniers français sont rentrés vivants de leur longue captivité. Mais il n'y eut guère de prisonniers hongrois, et les soldats de la *Honved*, armée régulière hongroise, alliée officielle des Allemands, a combattu pendant cinq ans. Les Russes ne l'ont pas pardonné aux survivants et des déportations massives ont eu lieu. Ce fut un lourd tribut pour un pays de 8 millions d'habitants. Une génération entière a été effacée. Les Hongrois d'aujourd'hui ont vingt ans ou cinquante. L'une après l'autre, les jeunes femmes m'ont raconté comment leur premier mari avait disparu : celui de Szusza fusillé par les Allemands, celui d'Hélène par les Russes, celui de Gal déporté. Leur histoire est commune à la plupart des Hongroises. Celles qui le peuvent se remarient. Les autres attendent, espèrent, élèvent leurs enfants orphelins.

Il n'est pas surprenant que ce peuple de femmes ait des qualités féminines. La plus frappante est celle de l'hospitalité.

★

Avant d'atteindre Budapest j'avais passé quelques jours en Allemagne, et la gentillesse allemande, que je crois sincère, a quelque chose de forcé et d'excessif qui reste gênant. En Hongrie elle est innée. Elle va de soi. Elle est délicate, attentive, invisible A la frontière, le douanier pendant qu'il visait mon passeport m'offrit une chaise et une cigarette. Je pensai instinctivement

— Il a reçu des ordres, à cause du Festival.

J'avais tort. Il obéissait à son propre penchant. Je le compris 50 kilomètres plus loin. Il était 11 heures du soir. La voiture tombe en panne dans une rue du village de Magyarovar. Je ne sais pas un mot de hongrois, les autres occupants de la voiture non plus. Nous partons à la recherche du poste de police. L'homme de garde dormait. Il se réveille et nous lui expliquons par gestes que nous sommes en panne, que nous cherchons un garage et un endroit pour dormir. Il arrête aussitôt un homme qui passe, lui dit quelques mots et referme sa porte. L'homme en souriant nous fait signe de le suivre jusqu'au premier café, nous offre un verre de bière e

disparaît en nous demandant de l'attendre. Dix minutes plus tard il est de retour et nous conduit triomphalement à la caserne des pompiers du village où trois lits nous attendent. Nous y dormons, veillés par Lénine, Staline et Pétœfi, poète national (qui par amitié pour nous ressemble à Gérard Philipe). Le lendemain, la voiture est réparée, et nous repartons après avoir eu droit au café de la caserne. Tout ceci sans un mot, puisque l'espéranto n'a pas encore fait fortune. Quels pompiers de France ou d'ailleurs auraient ainsi hébergés trois Hongrois égarés?

Même histoire au retour. La voiture, qui n'avait pas de très bons pneus, crève en arrivant à Dorog. Il est 9 heures du soir. Le garage est fermé. On nous conduit aussitôt jusqu'à la maison où habite *La* Française. Le sein à l'air, elle nourrit un enfant. Elle nous explique en français, et c'est une fête pour elle qui n'a pas vu de compatriotes depuis trois ans, qu'elle a épousé un Hongrois en France et qu'elle l'a suivi quand il a voulu revenir chez lui. Elle pose son bébé, prépare un lit pour l'un de nous et confie les deux autres à sa belle sœur, Hongroise, alertée entre temps. La belle sœur nous emmène chez elle, réveille son fils, pour qu'il nous donne son lit et le couche entre elle et son mari. Le mari en question, qui baragouine le français et milite ardemment pour le parti communiste, me demande des nouvelles de Thorez. Je suis bien en peine de lui en donner, et lui avoue que je ne suis pas inscrit au parti. Loin de me jeter dehors, il entreprend de me convertir en s'aidant d'une bouteille d'eau-de-vie. Pendant ce temps sa femme me prépare au pied du lit familial un divan fort étroit, et quand, à une heure du matin, las de ses discours, le mari s'endort entre sa femme et son fils, je me trouve couché contre leurs pieds à tous trois. Le lendemain nous ne pouvons partir qu'après avoir goûté à tous les fruits du verger, au pain blanc, au beurre frais, regardé les photos de toute la famille et écouté le fils de la maison jouer « La Marseillaise » sur sa mandoline.



La seconde vertu hongroise est la gaîté. Non pas celle, insupportable, des réunions et des meetings, non pas la fausse gaîté du Festival, mais une gaîté profonde, qui se souvient du passé et porte la marque d'un vrai courage.

En 1944, la ville de Budapest était détruite à 80%. Aujourd'hui on ne voit plus trace de la guerre. La ville est de nouveau debout et, seuls, les anciens palais de la vieille ville, difficilement réparables, montrent encore leurs plaies. Passer en un jour de Munich à Budapest, de ces ruines gigantesques à cette ville pimpante et claire, est une étrange expérience, qui fait naître une grande amitié pour les Hongrois. Car ils ont reconstruit leur ville, eux-mêmes, de leurs propres mains, tous, les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes. Hélène habite un appartement admirable au bord du Danube. Un soir où je dînais chez elle, tandis que les bateaux illuminés remontent le fleuve sous ses fenêtres, elle me raconte son histoire.

— En 1944 l'appartement où j'habitais m'est tombé sur la tête. On a mis trente-six heures à nous en faire sortir ma mère, ma grand'mère, mon fils et moi. Nous sommes allés habiter chez un oncle qui nous a prêté une chambre. Et j'ai cherché un autre appartement. Au bout de six mois on m'en a indiqué un, celui-ci. Quand je suis venue le visiter j'ai été épouvantée ; il n'avait ni porte, ni fenêtres, le plafond était crevé, les gravats et les plâtres encombraient le plancher. On m'a dit : « Décidez-vous tout de suite. Si vous n'en voulez pas, d'autres le prendront. » J'ai dit oui. Ma mère m'assurait que j'étais folle. Mais je voulais être chez moi. J'ai commencé par dégager un coin pour mettre un lit. Soir après soir j'ai retiré les gravats. Je mettais de l'argent de côté, et j'ai pu bientôt faire réparer le plafond de la première pièce. Nous avons pu y habiter. Alors je me suis occupée de la seconde. Cela a duré deux ans. Tout n'est pas fini encore. Il manque la salle de bains et des doubles fenêtres au salon. Mais vous voyez, c'est un bel appartement. Je l'aime, comprenez-vous, parce que je peux dire que je l'ai fait de mes propres mains.

L'histoire d'Hélène est celle de tout le monde. En traversant le pont Elizabeth, Elmer, reporter de la radio, s'est arreté devant une poutre et m'a dit :

— Cet écrou, vous voyez, c'est moi qui l'ait posé, et cet autre et ce troisième.

Et il m'a conté l'étonnante histoire du pont Elizabeth.

— En 1944, quand les Allemands sont partis, les six ponts de Budapest étaient sautés. Il fallait en reconstruire un tout de suite, car l'hiver approchait et le Danube allait être pris par les glaces.

Alors toute la ville s'y est mise. Après son travail chacun venait donner un coup de main aux ouvriers. Moi, j'ai passé deux nuits de suite. Personne ne dormait plus. Ceux qui ne travaillaient pas cuisaient du pain et des gâteaux, chauffaient des bassines de vin et les apportaient aux autres. C'est comme cela que le pont a pu être terminé, juste deux jours avant le gel.

★

A côté de tout cela, bien sûr, il y a la politique. Elle est envahissante. En quatre phrases la conversation la plus anodine s'y engage. On devine chez les jeunes adeptes du régime nouveau un besoin de se justifier, de s'expliquer de se persuader à eux-mêmes qu'ils ont raison en essayant d'en convaincre les autres — et cette inquiétude est émouvante. C'est une grande aventure qu'ils jouent (ceux qui sont sincères j'entends) la plus grande, la seule de toute leur vie, et le but qu'ils espèrent est loin d'être atteint. La tranquillité bourgeoise de certains communistes français ne les a pas encore gagnés. Leur ardeur est celle du néophyte qui vient de pénétrer dans le temple plein de respect, de passion et de crainte.

Mais je laissais vite tomber ce genre de conversation. Je préférais écouter la vraie Hongrie parler de sa grâce, de sa noblesse, de sa gaîté, de son courage, à voix basse. Car toutes ces vertus, tous ces prestiges ne sont dûs ni à Rakosi (Mathyas), ni au génial Staline, mais au peuple hongrois, et à lui seul, qui à travers les courbes de son histoire, reste fidèle à ses ancêtres, à son pays et à sa race.

JACQUES TOURNIER.

LES LIGNES DU MOIS

Trois « événements » au cours de l'été : la possession par les Soviets de l'arme atomique, la réapparition de l'État allemand, l'ouverture du Conseil de l'Europe. — Est-ce le commencement de l'unité de l'Europe. — L'événement n'est encore que symbolique. — Les difficultés. — Les obstacles. — Problèmes financiers. — Aveuglement britannique. — Nécessité de réaliser sans retard l'union européenne. — L'admission de l'Allemagne. — Ses motifs économiques et militaires. — L'autonomie de l'Europe ne peut-être que relative. — Elle représente une civilisation a défendre.

L'observateur curieux des mouvements de l'histoire peut noter au cours de l'été 1949 plusieurs de ces événements figuratifs parce qu'ils marquent en quelque sorte une étape, un point de départ nouveau quand ce n'est pas un point d'arrivée. C'est ainsi que l'on a appris que l'U. R. S. S. possédait l'arme atomique. On savait avec quelle passion elle poursuivait ses recherches. On savait que les principes mêmes de la désintégration atomique et de sa mise en jeu artificielle, qui font partie depuis plusieurs années du domaine public scientifique, étaient à sa disposition. On ignorait jusqu'où elle pouvait en être arrivée dans la réalisation pratique. Les informations suivant lesquelles ses ingénieurs auraient procédé à des explosions expérimentales d'engins atomiques n'avaient pas été confirmées, elles étaient en effet probablement prématurées. On estimait assez communément, mais d'une façon bien vague, qu'il lui faudrait encore deux ou trois ans avant qu'elle pût mettre au point l'emploi de l'énergie atomique. Depuis le 23 septembre nous savons que Moscou est dès à présent en mesure de déterminer l'explosion d'engins atomiques.

Dans le même temps l'Allemagne, jusque-là administrée par ses vainqueurs, reprend forme d'état. Mais il n'est pas encore temps de voir là un fait nouveau et un changement dans l'équilibre des forces. A l'Allemagne occidentale dont le premier gouvernement

vient de se constituer à Bonn répond une Allemagne orientale dont le gouvernement s'installe à Berlin. Chacune de ces Allemagnes prétend être le pôle d'attraction d'une prochaine Allemagne unie. Mais le scrutin qui vient d'avoir lieu à l'Ouest a révélé une proportion infime de communiste (6 %), alors que l'Est, organisé sur le modèle des démocraties populaires, devrait donner à ceux-ci une majorité écrasante. Quel que soit le désir d'unité qui anime les Allemands, ceux-ci sont maintenant intégrés, de part et d'autre dans deux systèmes opposés, et l'état des relations entre les deux systèmes ne permet pas d'envisager qu'on puisse s'en remettre pour l'option au libre choix des vaincus. Cependant si contrôlée que reste cette liberté, elle est dans la zone occidentale, bien plus étendue qu'elle ne l'était. Les aspirations, les désirs du peuple allemand peuvent s'exprimer. Et ils pourront manifester dans quelle mesure ils sont capables d'apporter un concours à l'édification de l'Europe.

C'est la réunion du Conseil de l'Europe à Strasbourg dans les premiers jours d'août que l'on aimerait pouvoir retenir comme le début d'une ère nouvelle dans la vie des peuples de l'Occident. Non pas certes que sur le terrain des réalisations effectives, ni même sur celui des décisions, cette session apparaisse digne de mémoire. Mais c'est la première fois que l'Europe, du moins l'Europe occidentale, communauté d'histoire, de tradition, de pensée, se réalise dans une organisation. Organisation sans doute impuissante, et, il faut bien dire qu'en l'élaborant on a tenu à la tenir désarmée : pas de compétence militaire, pas de compétence économique ; une assemblée étroitement subordonnée au comité des ministres lui-même simple émanation des gouvernements. Il ne fallait pas aggraver des préventions puissantes, surtout chez les Britanniques. La force même et la profondeur des réactions nationales des réflexes de défense individuels en quelques sortes des nations, ne permet pas d'ériger d'un seul coup un système investi d'un pouvoir dont on ne sait trop par avance comment, dans quel intérêt il sera exercé. Ce qui importe c'est que le mouvement soit amorcé, c'est que soit jeté le germe d'une institution. Artificielle, elle périra bientôt ou vivra d'une vie conventionnelle. Mais si elle répond aux besoins de l'époque, elle tirera à elle les vigueurs et les talents, elle se donnera les moyens d'action qui lui sont nécessaires, elle vivra en progressant. Après la S. D. N., l'O. N. U. est aujourd'hui le type d'une institution artificielle. Plus artificielle même que n'était la S. D. N., car alors la disproportion entre grands et petits états n'était pas, de loin, ce qu'elle est devenue. L'O. N. U. n'est plus que le tête à tête, public, ce qui n'arrange pas les choses, des deux maîtres du jeu, chacun en pleine force d'expansion. Entre eux, pas d'intérêt commun. Ou plutôt un seul, d'importance il est vrai, la paix. Mais une paix que l'on croit de chaque côté plus assurée en intimidant l'adversaire qu'en s'en-

tendant avec lui, car toute confiance réciproque a disparu.
C'est ce qui rend précisément si ardue la tâche du Conseil de l'Europe. Comme les difficultés sont pressantes, que les avantages de la solidarité et de l'union sont encore lointains on recourt aux procédés de sauvegarde individuelle, individuel étant ici synonyme de national. Les difficultés économiques de l'Europe en sont l'exemple le plus actuel. La dépression qui dure depuis le début de l'année a entraîné aux E. U. une réduction de la production industrielle qui est peu de chose en elle-même mais qui a eu pour résultat de diminuer dans la proportion de plus de 50% les importations de matières premières (caoutchouc, étain) que les E. U. faisaient venir du Commonwealth et de la zone sterling ; les prix ont baissé ; la balance des comptes que la politique du cabinet britannique avait à la fin de l'an dernier réussi presque à équilibrer est redevenue fortement déficitaire. La pénurie de dollars devenait tragique. La Grande-Bretagne s'est adressée à l'O. E. C. E. elle a obtenu que sa part proportionnelle fût relevée dans la répartition des crédits américains. Elle a cherché en même temps à obtenir à Washington de nouveaux crédits. Elle s'est alors décidé à une dévaluation brutale et forte. Dévaluation qu'exigeait les circonstances, que la presse européenne considérait depuis plusieurs mois comme inéluctable, mais que par la bouche de son chancelier de l'Échiquier la Grande-Bretagne avait toujours refusé d'envisager. C'est après des démentis répétés qu'elle y procède, sans accord préalable avec les autres pays d'Europe associés aussi bien à Strasbourg qu'à l'O. E. C. E. sans entente notamment avec la France, qui se trouve forcée de procéder brusquement à une dévaluation au moment même où une nouvelle remontée des prix alimentaires et de pressantes revendications ouvrières rendaient la situation du gouvernement difficile.

La dévaluation est une facheuse nécessité, mais c'est une nécessité quand le pouvoir d'achat de la monnaie a diminué. C'est la révélation d'un appauvrissement, c'est une sorte de signal d'alarme qui doit inciter à produire plus, à travailler mieux, à améliorer le rendement des services, à supprimer gaspillage et gâchis. Sur les formules tout le monde est d'accord. C'est quand il s'agit de les appliquer que les difficultés apparaissent. En fait pour la Grande-Bretagne encore plus que pour nous-mêmes cela signifie que notre train de vie dépasse nos moyens d'aujourd'hui. Aucun procédé nouveau de répartition des richesse ne fera que la somme de nos richesses n'ait pas diminué depuis 1939. C'est vrai pour nous qui avons perdu notre portefeuille extérieur, qui avons à mener en Indochine une guerre coûteuse et sanglante, qui devons reconstruire par centaines de milliers maisons et usines. C'est encore plus vrai de la Grande-Bretagne qui a perdu les Indes ; sa primauté navale, sa primauté bancaire, sa primauté commerciale après avoir perdu depuis 1918 sa primauté industrielle.

Ce n'est donc pas la dévaluation, devenue nécessaire qu'il faut condamner, si l'on doit regretter qu'elle n'ait pas donné lieu à une manifestation de bonne entente. C'est l'aveuglement d'une politique qui se refuse à comprendre que la condition d'économies substantielles, de production accrue c'est dans la coordination des efforts, dans l'unité seule qu'on peut la trouver.

Un autre exemple de cet aveuglement est dans les récents événements de Syrie. Que le gouvernement britannique n'en ait pas été directement l'inspirateur, c'est fort possible. Au moins n'est-il pas douteux que ses agents n'y aient participé, et cela pour un e bonne part, parce que le maréchal Hussni Zaïm se rapprochait de la France.

Si un incoercible esprit de méfiance continue à maintenir dans l'ornière la politique britannique, nous devons reconnaître en ce qui nous concerne que notre politique reste aussi paralysée moins, elle, par des traditions ou des préjugés que par des formules. Il nous appartient de prendre délibérément la tête d'une politique européenne, et pour cela de déclarer bien haut que cette politique suppose l'inclusion dans le système de l'Allemagne occidentale. Or cela, tout le monde le sait bien en France, et nos hommes politiques mieux que personne. Pourquoi alors sembler la subordonner à des marques de repentir et d'esprit démocratique de la part de l'Allemagñe? La responsabilité de l'Allemagne est écrasante, nous le savons. Mais c'est aller contre la nature humaine que de vouloir que l'ensemble des Allemands le proclament. S'ils en sont persuadés, ce qui ne peut être le cas que d'une minorité d'esprits particulièrement éclairés et objectifs ils hésiteront à l'avouer par crainte de justifier à leur égard un traitement plus dur. L'axiome « n'avouez jamais » est vrai neuf fois sur dix. Si par hasard ils se proclament coupables ce sera au contraire presque toujours hypocritement pour s'assurer des faveurs. Et c'est le plus mauvais service que nous pourrions rendre à des hommes d'état germaniques disposés à un rapprochement que de les inciter à prendre une attitude propre à irriter leurs compatriotes et à détruire leur autorité. Sur la question notamment des démantèlements d'usines et des transferts d'outillage industriel — ceux-ci seraient-ils cent fois justifiés —, il n'est pas possible que l'attitude des Allemands, surtout de leurs syndicats ouvriers, soit différente et s'en étonner, souhaiter leur trouver plus de compréhension est pure rêverie. L'Allemagne est actuellement punie par la perte de son unité pour une période indéfinie. Elle ne peut la retrouver qu'à la suite d'un changement complet de l'état de l'Europe et du monde. Ce changement se fera sans doute. Quand? Sera-t-il pacifique ou guerrier? Nul ne le sait. Ce qu'on peut présumer sans témérité c'est que s'il est pacifique il n'est pas pour demain, et que s'il est guerrier il sera catastrophique tout d'abord pour l'Allemagne elle-même. Au surplus cela ne dépend ni d'elle ni de nous, mais de la

Russie et des E. U. Ce qui dépend d'elle c'est l'entretien d'un dangereux foyer de trouble et d'agitation au centre de l'Europe. Son aspiration à l'unité y contribuera. Elle est trop naturelle pour pouvoir être combattue directement. Elle peut être atténuée et neutralisée par sa participation à la vie d'un grand ensemble. Pour l'Allemagne occidentale c'est son entrée dans l'Europe occidentale. C'est par les conditions de vie et d'espérance qu'elle y trouvera qu'on l'éloignera du chemin des aventures. Le changement d'esprit en Allemagne c'est un résultat qu'on obtiendra après, ce n'est pas une condition à exiger d'abord.

L'intégration de l'Allemagne est d'autant plus nécessaire et urgente que l'organisation industrielle de l'Europe ne peut se faire sans elle. La concentration des industries de base, leur distribution dans les régions les plus favorisées et les mieux desservies par les voies de communication, l'ouverture de larges marchés ne se fera que très imparfaitement si l'Allemagne occidentale riche en matières premières, bien équipée, pourvue de main-d'œuvre et d'expérience, n'y est pas associée. L'établissement d'un réseau européen d'énergie électrique, une liaison aussi complète et aussi facile que possible entre le minerai lorrain et le charbon de la Rhur dont l'ensemble doit constituer le foyer industriel de l'Europe ne sera réalisé que lorsque les obstacles politiques auront été surmontés. Enfin le statut de la Rhur doit être européen.

Indispensable au point de vue économique l'intégration de l'Allemagne ne l'est pas moins au point de vue militaire. Ici certes on touche un point sensible, l'idée de faire de l'Allemand le soldat de l'Europe peut justement émouvoir les Français. Aussi est-ce présenter la chose d'une façon simpliste. Mais il n'est pas douteux que le péril d'invasion pour l'Europe vient de l'Est. Nous disons le péril d'invasion, actuellement le plus tragique. Car il peut y avoir des périls d'une autre nature, spirituels, moraux, économiques même qui ne viendraient pas tous de l'Est. Le péril militaire, lui, est à l'Est. La possession par les Soviets de l'arme atomique change notions-nous plus haut, les données d'un conflit éventuel. Il est possible que les E. U. considèrent comme moins décisive, en raison de l'éventualité de représailles une action stratégique effectuée au moyen d'engins atomiques sur les centres vitaux de l'U. R. S. S. et que les opérations terrestres et l'occupation des territoires restent le moyen indispensable d'aboutir. Plus que jamais alors il importe que la guerre soit éloignée de nos frontières.

Or cela implique nécessairement que le territoire allemand soit puissamment fortifié et défendu. L'action fût-elle simplement tactique de l'aviation et celle des corps blindés ne permet plus d'envisager une défense sur un front linéaire comme celui du Rhin. Elle doit être organisée en profondeur et sur une grande profondeur. Neutraliser l'espace de l'Elbe au Rhin serait le livrer au premier occupant, au plus rapide. Quel peut être celui-là, sinon

l'agresseur? Nous savons donc bien que ce ne sera pas nous. Pour l'éviter il n'est peut être pas nécessaire d'armer les Allemands mais il est nécessaire, et il faut le dire aux Français d'armer l'Allemagne. Si nous voulons éloigner de notre pays la guerre avec les terribles dévastations qu'elle apporterait, si nous voulons seulement la retarder et attendre nos alliés, nous n'avons pas d'autre rempart que le glacis germanique.

Voici donc, sommairement esquissées quelques-unes des nécessités qui exigent et sans délai l'union européenne. Nous n'imaginons pas qu'elle puisse nous permettre de nous passer des E. U., les économies de l'Europe occidentale ne sont pas complémentaires ; il en aurait été autrement si les circonstances avaient permis d'unir à l'Europe occidentale l'Europe orientale. Que l'on n'oublie pas néanmoins que ce petit territoire industriel et populeux du promontoire ouest de l'Europe a ses prolongements outre-mer, notamment cette Afrique dont la transformation au cours des années à venir permet de grands espoirs. Cependant cette transformation même, comme la réorganisation industrielle de l'Europe ne peut se faire sans le concours des capitaux américains. Il serait un peu sot de s'imaginer que les Américains, en nous donnant ce concours, travailleront contre leur intérêt de l'avenir (bien qu'à vrai dire nous Européens nous en ayons fait autant...) On peut d'ailleurs penser sans témérité qu'avec ou sans troisième guerre mondiale le monde au cours du demi-siècle à venir évoluera vers l'unité. Mais dans les perspectives prochaines il n'est pas douteux que nous devons compter avec l'aide et dans une certaine mesure la protection américaine. Ce n'est donc pas une pleine autonomie politique économique et militaire que nous pouvons espérer de l'organisation européenne. Elle n'en est pas moins indispensable pour nous permettre de tirer parti de l'aide des Américains. Ceux-ci sont les premiers à le comprendre et à le dire et il est vraiment fâcheux que sur ce point où notre intérêt est encore bien plus évident que le leur nous paraissions si mal les écouter. Déçus par les résultats de l'O. E. C. E., qui n'a fait en somme que répartir les subsides américains ils viennent encore d'affirmer cette idée dans les conditions posées par le Sénat au vote de la première tranche de l'aide militaire : la seconde tranche ne suivra que si l'Europe montre effectivement sa volonté d'organisation et de défense. Organisation coloniale, utilisation rationnelle du concours américain, ce sont donc là deux des objectifs immédiats que l'Europe doit se proposer. Il en est un troisième, et ce n'est pas le moindre : la prise de conscience de notre civilisation en tant que patrimoine commun de l'Europe entière et la sauvegarde de ses traditions spirituelles.

François Nicard

PETITES RÉFLEXIONS POUR PERSONNES FATIGUÉES

Il y a tant de pages, tant de livres qui furent nos sources d'émotion, et que nous relisons pour y étudier la qualité des adverbes ou l'emploi du passé simple !

Lorsque je lis les *Mémoires* de Marmontel ou la *Correspondance* de Grimm, je hais tous les siècles qui vécurent hors du salon, hors du Mot ; et lorsque je lis les sermons de Maître Eckhart ou l'*Imitation*, je hais tous ceux qui vécurent hors du couvent, hors du Silence.

Pour un être jeune et plein d'ambitions il n'est de plus grand malheur que de frayer avec des connaisseurs d'hommes. J'en ai fréquenté trois ou quatre. Ils m'ont assassiné à vingt ans.

Chaque pensée devrait rappeler la ruine d'un sourire.

La pâleur nous montre jusqu'où le corps peut comprendre l'âme.

Être comme un loup que la tristesse empêcherait de hurler...

Dans l'Ancien Testament on savait intimider Dieu, on le menaçait du poing : la prière était une querelle entre la créature et son Créateur. Vint l'Évangile pour les raccommoder : c'est là le tort impardonnable du christianisme.

Tout ce qui s'ajoute au Silence surgit d'un goût douteux : la vie, — ce pompiérisme de la matière...

L'insomnie est la seule forme d'héroïsme compatible avec le lit.

Avec un peu plus de fermeté dans les convictions, je pourrais triompher de mes doutes par le nihilisme. Mais je n'ai que le goût de la négation, je n'en ai pas la *grâce*.

Être un Raskolnikov sans l'excuse du crime...

Onan, Sade, Masoch, — quels veinards ! Leurs noms — comme leurs exploits — ne dateront jamais.

Méfiez-vous de ceux qui tournent le dos à l'amour, à l'ambition, à la société. Ils se vengeront d'y avoir renoncé.
L'histoire des idées est l'histoire de la rancune des solitaires.

Chaque aspect de la pensée a son *moment*, sa frivolité : ainsi, de nos jours, l'idée du néant... Combien la Matière, l'Énergie, l'Esprit semblent révolus ! Mais par bonheur le lexique est riche : chaque génération peut y puiser et en tirer un vocable, aussi important que les autres, inutilement défunts.

Devoir de la lucidité : arriver à un désespoir *correct*.

Cette sorte de malaise lorsqu'on essaye d'imaginer la vie quotidienne des grands esprits... Que pouvait faire Socrate vers deux heures de l'après-midi?...

ÉVOLUTION : Prométhée, de nos jours, serait un député de l'opposition.

Ce qui perd le bonheur c'est son manque de rigueur ; contemplez en revanche les syllogismes de l'amertume...

Le romantisme anglais a été un mélange heureux de laudanum, d'exil et de phtisie ; le romantisme allemand, d'alcool, de province et de suicide.

L'Ennui nivelle les énigmes : c'est une rêverie *positiviste*...

Je rêve parfois d'un amour lointain et vaporeux comme la schizophrénie d'un parfum...

On ne fait partie liée avec la vie que lorsqu'on dit — *de tout cœur* — une banalité.

L'*heure du crime* ne sonne pas en même temps pour tous les peuples. Ainsi s'explique la permanence de l'Histoire.

La Vie? — Une *hypothèse de travail*...

Surpris en plein midi par la frayeur délicieuse du vertige, à quoi l'attribuer? au sang? à l'azur? ou à l'anémie, située à mi-chemin entre les deux?

L'Orient s'est penché sur les fleurs et le renoncement. Nous lui opposons les machines et l'effort, et cette mélancolie galopante, — dernier sursaut de l'Occident.

A l'âge où, par inexpérience, on prend goût à la philosophie, je décidai de faire une thèse comme tout le monde. Quel sujet choisir? J'en voulais un rebattu et insolite à la fois. Lorsque je crus l'avoir trouvé, je me hâtai de le communiquer à mon maître,

— Que penseriez-vous d'une Théorie générale des Larmes? Je me sens de taille à y travailler...

— C'est possible, me dit-il, mais vous aurez fort à faire pour trouver une bibliographie quelconque.

— Qu'à cela ne tienne. L'Histoire tout entière m'appuiera de son irrécusable autorité, lui répondis-je d'un ton d'impertinence lyrique.

Mais comme, impatient, il me jetait un regard de dédain, je résolus sur le coup de tuer en moi *le disciple*...

Avec force précautions, je rôde autour des profondeurs, en subtilise quelque vertige et me débine, comme un escroc du Gouffre.

On s'accommoderait aisément des chagrins si la raison ou le foie n'y succombait pas.

Si Noé avait eu le don de lire dans l'avenir, il n'est point douteux qu'il se fût sabordé.

Tout Occidental tourmenté fait l'effet d'un héros dostoïevskien corrigé par un ténor.

Dans les épreuves terribles, la cigarette nous est d'une aide plus efficace que l'Évangile.

J'ai perdu au contact des hommes, à cet enfer mineur, toute la chaleur de mes névroses.

Ce qu'il y a de terrible dans la misère c'est qu'en vous obligeant à partager tour à tour les idées des gens que vous sollicitez, elle transforme votre scepticisme en gagne-pain.

Je me suis enfoncé dans l'Absolu en fat ; et j'en suis sorti en troglodyte.

Tous les désastres — révolutions, guerres, persécutions — proviennent d'un *à peu près*... inscrit sur un drapeau.

Nul ne peut veiller sur sa solitude s'il ne sait se rendre odieux.

Bien avant que la physique et la psychologie fussent nées, la douleur désintégrait la matière et le chagrin, l'âme.

Lorsqu'on n'a pas eu la chance d'avoir des parents alcooliques il faut s'intoxiquer toute sa vie pour compenser la lourde hérédité de leurs vertus.

Les romantiques furent les derniers spécialistes du suicide. Depuis, on le bâcle... Pour en améliorer la qualité, nous avons grandement besoin d'un nouveau mal du siècle.

Les peuples qui n'ont pas le goût des balivernes, de la frivolité et de l'à peu près, qui *vivent* leurs exagérations verbales, sont une catastrophe pour les autres et pour eux-mêmes. Ils s'appesantissent sur des riens, mettent du sérieux dans l'accessoire et du tragique dans le menu. Qu'ils s'encombrent encore d'une passion pour la fidélité et d'une incapacité funeste de trahir, et on ne peut plus rien espérer d'eux sinon leur ruine et la nôtre. Pour corriger leurs mérites, pour remédier à leur profondeur, il faut les convertir au Midi et leur inoculer le virus de la farce.

... Si Napoléon avait occupé l'Allemagne avec des Marseillais, la face du monde eût été tout autre.

Qu'on ne nous parle plus de peuples asservis ni de leur goût pour la liberté : les tyrans sont assassinés trop tard, c'est là leur grande excuse.

C'est en vain que l'Occident se cherche une forme d'agonie digne de son passé !

Dans les moments d'incuriosité totale, on pense à une bonne crise d'épilepsie comme à une terre promise.

Orgueil moderne : j'ai perdu l'amitié d'un homme que j'estimais pour m'être acharné à lui répéter que j'étais plus dégénéré que lui...

Une nation idéale devrait réunir la population de la Chine et le passé de la France.

Notre époque sera marquée par le romantisme des apatrides. Et il se forme déjà l'image d'un univers où plus personne n'aura droit de cité.

Le pessimiste doit s'inventer chaque jour d'autres raisons d'exister : c'est une victime du « sens » de la vie...

Il y a en nous un besoin de remords qui précède le Mal, — que dis-je? — qui le *crée*.

L'avantage à se pencher sur la vie et la mort c'est de pouvoir en dire n'importe quoi.

Lorsqu'on a oublié de se tuer et que l'on ne plus réparer cet oubli, on se fait à soi-même l'effet d'un retraité de la douleur et d'un pensionné du suicide.

S'ennuyer, c'est chiquer du temps.

Combien j'aime les esprits de second ordre (Joubert, entre tous) qui, par délicatesse, vécurent à l'ombre du génie des autres, et, craignant d'en avoir, se refusèrent au leur !

Lorsque le désir de faire du bien me saisit, je m'en vais au marché, me faufile à travers la foule, y choisis une vieille, la plus déshéritée, et, d'un air résolu, lui marche sur les pieds. Je me laisse engueuler par elle, sans lui répondre ni m'excuser, pour lui permettre la gloire d'un flot d'injures par lesquelles elle se venge sur moi d'une journée ou d'une vie de défaites.

On se ruine d'autant plus à une passion que l'objet en est diffus : la mienne fut l'Ennui : j'ai succombé à son imprécision.

Tout homme politique qui ne donne pas quelque signe de gâtisme me fait peur.

Rater sa vie, c'est l'unique moyen d'accéder à la poésie — sans le support d'aucun talent.

Né avec une âme habituelle, j'en ai demandé une autre à la musique : et ce fut le début de malheurs inespérés...

Avoir joué le rôle de fou auprès d'un monarque débauché et sceptique, cela devrait être l'utopie rétrospective de tout homme de Lettres.

Tout se passe comme si l'homme avait porté un coup mortel à la vie, et dont il ne se relèverait jamais.

Si l'ennui qu'on a accumulé pendant des années se transformait en énergie, on serait à même d'ébranler l'assise de l'univers.

Si le bonheur est tellement rare c'est qu'on n'y accède qu'*après* la vieillesse, dans la sénilité, — faveur dévolue à bien peu de mortels.

Dans cet univers provisoire, nos axiomes n'ont qu'une valeur de *faits divers*.

La mention des déboires administratifs *(the law's delay, the insolence of office)* parmi les motifs qui justifient le suicide, me semble la chose la plus profonde qu'ait dite Hamlet.

A peine adolescent, la perspective de la mort me jetait dans des transes ; pour y échapper, je me précipitais au bordel ou invoquais les anges. Mais, avec les ans, on perd l'estime de ses propres terreurs, on n'entreprend plus rien pour s'en soulager, on s'y habitue comme à la pauvreté. — Et s'il fut un temps où je jalousais ces moines d'Égypte qui creusaient leurs tombes pour y verser des larmes, je creuserais maintenant la mienne que je n'y laisserais tomber que des mégots...

E. M. CIORAN.

Les gérants : SIMONE TOURNIER et MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1949. 60947.